



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

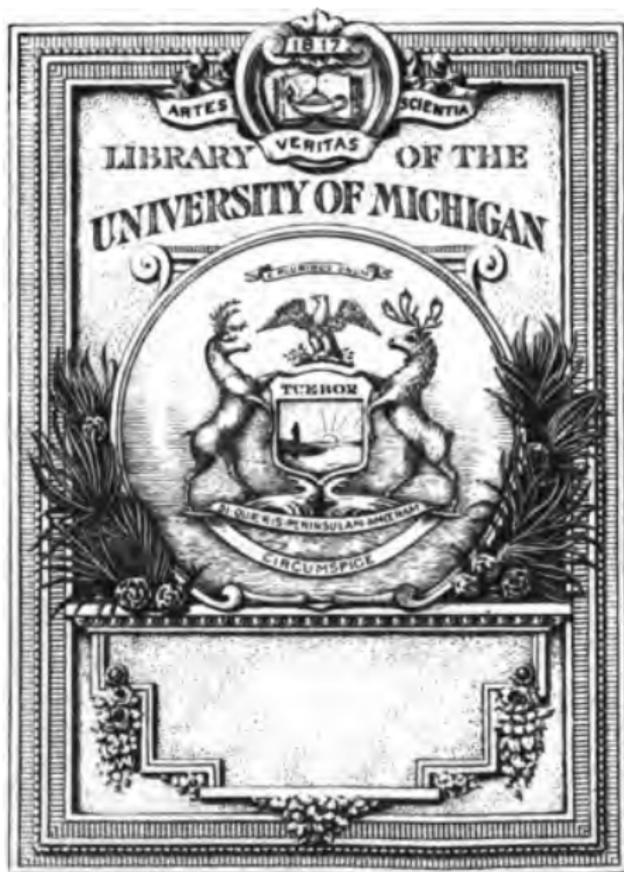
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

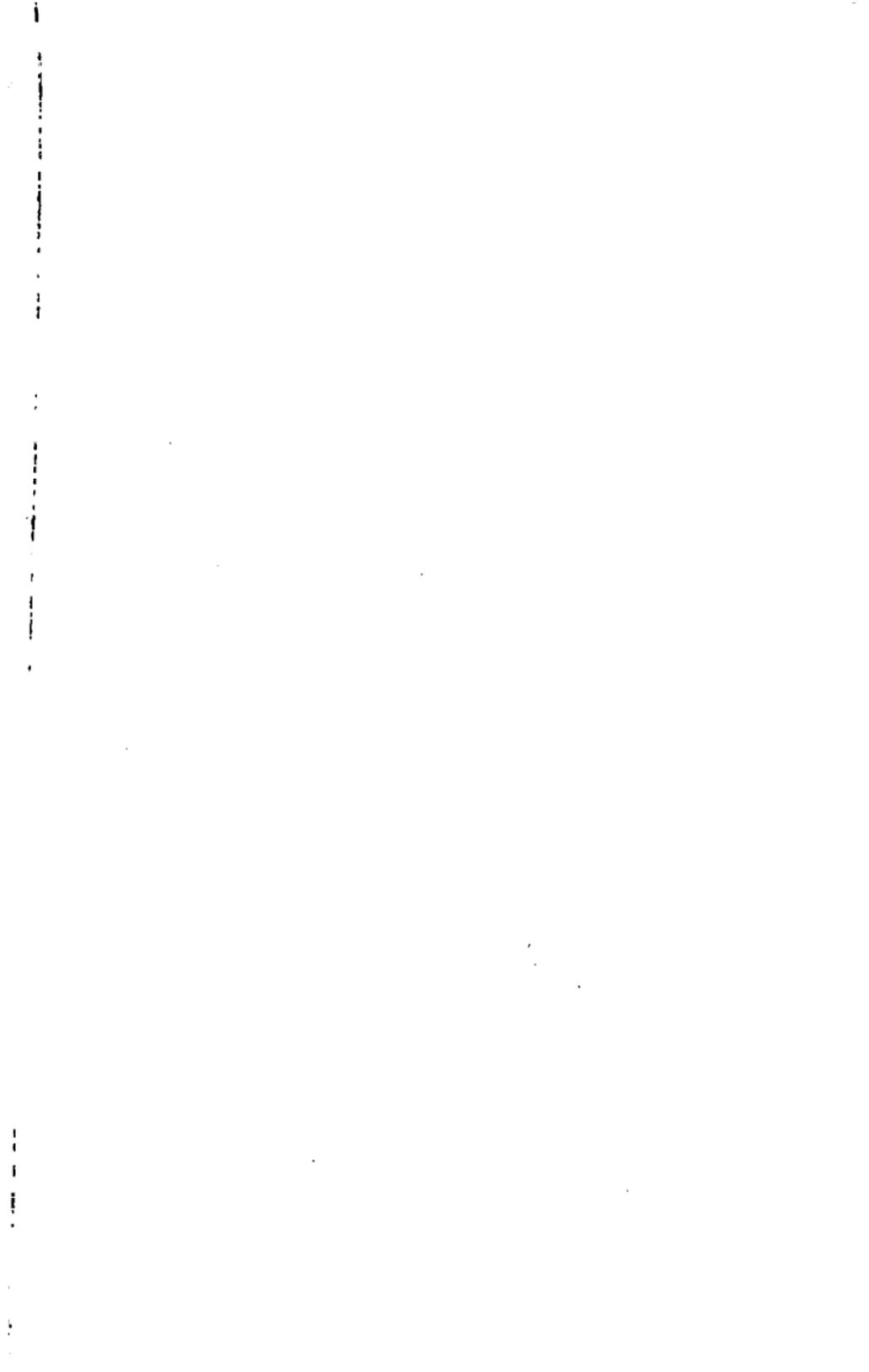
A

937,967



848  
G 978  
1873







PREMIÈRES OEUVRES

ET

Souspirs Amoureux

DE

GUY DE TOURS

*AVEC PREFACE & NOTES*

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

—  
1879

# GENERAL INSTRUCTIONS

These instructions are intended to guide you in the use of the equipment and to ensure that you obtain the most accurate and reliable results possible.

## 1. PREPARATION

- 1.1. Check the power supply and ensure that it is correctly connected to the mains.
- 1.2. Verify that the instrument is calibrated and that the batteries are fully charged.
- 1.3. Read the safety instructions and ensure that you are aware of the correct handling procedures.



The diagram illustrates the basic connection setup for the equipment.

Fig. 1

GUY DE TOURS

---

POÉSIES

★

1

TIRE A 450 EXEMPLAIRES

tous numérotés

350 sur papier vélin, nos 101 à 450.

100 — de Hollande, nos 1 à 100.

---

N<sup>o</sup>



*Guy, Michel, of Tours,*  
= *Oeuvres poétiques.*

PREMIÈRES OEUVRES  
&  
SOUSPIRS AMOUREUX  
DE  
GUY DE TOURS

AVEC PRÉFACE & NOTES

PAR  
PROSPER BLANCHEMAIN



PARIS  
LÉON WILLEM, ÉDITEUR  
2, RUE DES POITEVINS, 2

1878

848

G9778

1878

11



## NOTICE SUR GUY DE TOURS

---

A OCTAVE UZANNE

CHER AMI,

*Laissez-moi vous offrir un prédécesseur de ces gentils poètes de Ruelles, que vous rééditez avec tant d'esprit et d'élégance.*

*Le petit volume qui renferme les Poésies de Guy de Tours est des plus rares; aussi l'a-t-on peu lu et, sur la parole de La Monnoye et du bon abbé Gouget, on en a assez dédaigneusement parlé. La Monnoye était caustique et peu bienveillant; l'abbé Gouget, comme ecclésiastique, ne pouvait guères s'étendre sur l'éloge d'un poète es-*

*sentiellemeut amoureux ; aussi trouve-t-il qu'il a beaucoup à se faire pardonner.*

*Vous partagerez plutôt, je l'espère, l'avis des auteurs des Annales poétiques, de Viollet-le-Duc et de quelques autres, qui ont lu les vers du poète Tourangeau avec des yeux moins prévenus et l'ont plus équitablement apprécié.*

*Pour nous, sa poésie est tendre, fluide, harmonieuse ; il sent profondément et s'exprime avec beaucoup de naturel ; l'ardeur de son tempérament l'entraîne parfois jusqu'aux limites de la décence ; mais il sait, mieux que ses contemporains en général, esquiver l'image scabreuse et ne jamais descendre jusqu'à l'obscénité. Ce n'est certes point un livre à mettre dans les mains des jeunes filles ; mais il faudrait être doué d'une bien étroite prudence, pour y voir autre chose que des amours naïves, naïvement exprimées, par un jeune cœur qui cherchait à emprunter, pour mieux rendre sa pensée, le langage de Théocrite, d'Anacréon, de Catulle et celui des chan-*

*teurs amoureux qui fêtaient au même temps que lui le retour des Muses en France. S'il n'atteint pas la hauteur de Ronsard, il n'a rien qu'il puisse envier aux Tahureau, aux Baïf, aux Olivier de Magny, aux Durand de la Bergerie et autres poètes mignards de la Renaissance.*

*Sa vie, copiée sur les manuscrits de Colletet, pour M. Taschereau, a été ainsi soustraite au criminel incendie de la Bibliothèque du Louvre. Mais, comme cette notice a été composée, non pas par Guillaume Colletet, mais par son fils François, qu'elle est fort prolixie et, sauf les appréciations personnelles du biographe, ne contient aucun détail qui ne soit tiré des œuvres de Guy, nous en userons avec moins de respect que s'il s'agissait de pages émanées de Guillaume.*

*En définitive, Colletet le père, malgré sa déplorable manie d'épouser ses servantes était un homme d'esprit et de goût, un membre distingué de l'Académie française, un poète agréable, un Bibliophile et un*

*amateur d'autographes, sachant user avec un discernement judicieux des livres et des documents qu'il possédait, tandis que son fils, pauvre gratte papier, errant et famélique, aussi léger d'esprit et de savoir que d'argent, enfle en vain son style et ne parvient qu'à peine à parodier son père.*

*« Guy de Tours, dit-il, naquit dans cette fameuse ville dont il voullut porter le nom, ce qu'il fit à l'exemple de ce grand historiographe Grégoire de Tours, son compatriote ; car comme le nom de Michel était son nom propre, ainsi que je l'ai reconnu par une anagramme latine où, dans Micael Guido, il trouve Gaude mi, Clio ! de mesme le nom de Guy, et non pas de Tours, c'étoit véritablement le nom de sa famille ; ce que j'apprends d'un sonnet qu'il fit sur la mort de son père, nommé pareillement Michel Guy, procureur au siège présidial de Tours, décédé l'an 1595, âgé de 65 ans. (1) Or,*

(1) Tome \*\*, page 89. — Nous avons cru devoir remplacer par des renvois toutes les citations, qu'à l'exemple de Guillaume, François arrange à sa façon.

qu'il soit né à Tours, il le témoigne expressément lui-même dans une de ses odes (1). Comme il étoit fils d'un homme qui faisoit profession de suivre le Palais, il le suivit aussi, puisqu'il y exerça la charge d'avocat, comme il le dit encore luy-mesme. Ce qui n'empescha pas pourtant que, suivant l'inclination qu'il avoit naturellement à la poésie françoise et latine, il ne quittait souvent le sérieux employ du barreau pour s'aller divertir sur Parnasse (2).

« En effet il composa beaucoup de vers, qu'il fit s'imprimer à Paris, in-12 (par Jean du Carroy et publier (par N. de Louvain, libraire au Palais) l'année mesme de la naissance de Guillaume Colletet, mon père, je veux dire l'an 1598 (3) et leur donna pour titre : *Les premières œuvres et souspirs amoureux de Guy de Tours.* »

(1) Tome \*\*, p. 101.

(2) Tous ces détails sont tirés de la même pièce de vers. T. \*\*, p. 101.

(3) Ces mots démontrent que la notice est bien réellement de François Colletet.

*Cette suite de phrases enchevêtrées renferme tous les détails donnés par Guy de Tours, sur son père et sur lui-même. Le biographe, à l'aide d'un calcul facile, eût pu retrouver la date de la naissance du poète. Guy rapporte en effet qu'il comença à aimer son Ente à 20 ans (p. 28 ci-après) et qu'il l'aima cinq ans (p. 39). Son amour pour Anne dura cinq autres années, pendant les guerres que soutint Henri IV pour conquérir son trône (p. 97). Or le Roi abjura et entra dans Paris en 1592 ; Guy avait donc environ trente ans à cette époque et devait être né vers 1562. Il résulte également de la complainte sur la mort de son père (T. \*\*, p. 9) que celui-ci avait eu avant lui plusieurs enfants ; car dans la même pièce, il déplore la mort de son plus aîné beau-frère.*

*F. Colletet passe ensuite à l'analyse du volume, qu'il commence par déprécier, pour se montrer ensuite moins sévère et arriver enfin à une admiration presque sans réserve.*

« *La première partie contient plusieurs Odes, chansons ou élégies, composées en l'honneur d'une maîtresse, qu'il appelle d'un nom assez bizarre : Son Ente. Voici un de ces sonnets, plus riche en rimes qu'en élocution :*

On ne void tant, sous une nuit seraine (1) etc.

« *Son petit poème de la Puce (p. 24, ci-après) est meilleur et, à mon gré, il s'en trouve de pires parmi ceux qui remuèrent si agréablement les puces de la belle et savante Catherine des Roches (2).*

« *Les sonnets dont il composa en détail le portrait de son Ente, et qu'il dédia à Ronsard, sous ce titre : A Monsieur de Ronsard, Roy des Poètes françois, sont remplis de quelques pensées les unes assez raisonnables, les autres assez importées (3) ;*

(1) C'est le sonnet VI, p. 4 de ce volume. Je le trouve pour ma part assez gracieux.

(2) En 1579, aux grands jours de Poitiers, les poètes et jusqu'aux plus graves magistrats s'égayèrent dans des vers grecs, latins et français, au sujet d'une puce aperçue sur le sein de Mlle Catherine Des Roches, par Estienne Pasquier. — Ces vers sont en général des plus médiocres.

(3) Il veut dire *déplacés*.

*mais toutes exprimées d'un air qui tient fort peu de ce feu lumineux, dont les grands génies ont accoustumé d'animer leurs beaux vers surtout la fin des sonnets, qui doit être plus vive et plus forte que le commencement, est d'ordinaire si faible, qu'elle n'a rien qui flatte, ny qui ravisse le lecteur.*

« *La seconde partie contient encore, comme la première, plusieurs sonnets, plusieurs odes, etc., composés en faveur d'une seconde maîtresse qu'il appelle son Anne (1) Ces vers sont à peu près de la force des autres et, comme en Espagne il faut faire beaucoup de chemin pour apercevoir la*

(1) Goujet conjecture que ce serait une demoiselle Anne de La Salle, à qui il adresse ailleurs d'autres vers. Ce pourrait aussi bien être Anne Beauhère, objet d'un sonnet acrostiche (T. \*\*, p.69). D'autre part Anne n'est peut-être pas son vrai nom. Il la qualifie à tout propos d'*Angelique*, qu'il écrit avec un A majuscule.

Quant à son Enté (évidemment un nom supposé) une élégie qu'il lui adresse peut faire penser qu'elle s'appelait Adrienne la Belle. Ailleurs il nomme la sœur de son Enté : Renée la B. initiale du nom de La Belle (voyez l'élégie p. 7 de ce volume.)

*pointe d'un clocher, il faut lire aussi beaucoup de ses sonnets devant que d'en rencontrer un qui finisse par une noble pointe (1). Celui-ci ne m'a pas semblé mauvais pour le sujet, puisqu'il est du moins un peu plus vif et plus animé que les autres :*

Que dans cette eau ne la tiens-je aussy nue ... (2)

*« En voicy un autre qui me semble merveilleusement bien dans le sens de la fable et que j'appellerois presque Divin, si l'élocution en était un peu plus noble et plus pompeuse. Pour l'entendre, il se faut souvenir que sa maistresse se nomme Anne et qu'il parle à elle, comme si elle estoit celle-là mesme que Virgile introduit dans le IV<sup>e</sup> livre de l'Æneide parlant à la Reine Didon. Ainsy le fameux Petrarque parle souvent à sa belle Laure, comme si elle estoit cette mesme Daphné qu'Apollon changea véritablement en laurier. Ainsy le grand Ronsard parle quelquefois de sa*

(1) Ces sonnets qui se terminent en pointe de clocher ne sont-ils pas le triomphe du mauvais goût ?

(2) P. 41 Sonnet VI.

*chere Cassandre, comme si elle etoit la royale fille de Priam, qui portoit le mesme nom dans l'ancienne Troye :*

Tu conseillois à ta germaine Elise (1)...

*« J'avoue que plus je considere le sens de ce sonnet et plus je le trouve excellent. Cinquante sonnets de nos jeunes courtisans, pleins de paroles antithétiques et vuides de sens, n'esgaleront jamais celui-là... »*

*Et voilà notre François parti, monté à un dixpason d'éloges à outrance, dont il ne se départira presque plus ! Ce n'est pas avec ce défaut de suite, de réflexion et de maturité, que jugeait Guillaume. Ecoutons-le continuer :*

*« Cet autre sonnet qu'il adresse à son Bocage et qui commence ainsi :*

*Crois vistement, ô mon petit bocage (2)... est fort naturel et fort gentil..... Celui qui commence :*

*Toute chose ayme et n'y a rien que vous (3)... est plein de bonnes pensées et mon père*

(1) P. 40, Sonnet V.

(2) P. 49, S. XXII.

(3) P. 50, S. XXIV.

souhaitait, pour la gloire de cet auteur, que tous ses autres vers luy ressemblassent.

« Il y a des chansons aussy, qui sont fort naïves, voire mesme qui sont poétiques et fort excellentes. — Celle-cy est de ce nombre :

Je suis amoureux d'une fille, etc. (1)...

*Et le reste qui ne cede point à cet agréable commencement.*

« La comparaison continuelle qu'il fait, dans un de ses sonnets, de Cupidon avec son Anne (2) est aussy juste et aussy bien tournée que pas une que peut-estre que l'on puisse jamais voir.

« A propos de quoy je diray que mon père, comme je l'ay remarqué dans ses mémoires sur la vie de nostre Guy de Tours, ne pouvoit souffrir les mots équivoques, qui sont à éviter dans notre féconde poésie, puisqu'ils impriment d'abord je ne sçay quelle image dans l'esprit, qui n'est pas celle que veut imprimer l'auteur.

(1) P. 54,

(2) P. 61, S. I.

*Il appelle le second et le troisieme livre de ses Amours : Les soupirs amoureux en faveur de son Anne. Ces trois derniers mots sont chocquans autant que le nom de Rossa, dont le plus delicat et le plus fleury de tous les poètes latins de notre siècle, Daniel Heinsius, a voullu baptiser sa maistresse. Est-il possible que ce grand personnage, qui sçeut tout, ait ignoré que le nom de Rossa est comme qui diroit Rosse et que ce mot odieux et ridicule parmy nous ne se prend jamais qu'en très-mauvaise part ? Ne pouvait-il pas l'appeler Rose, Rosa, ou luy donner quelque autre nom digne de la beauté de ses vers latins, qui ravissent les plus délicats et qui l'esgalent dans les pensées aux plus riches de toute l'antiquité.*

« *Les petits poèmes du Deffy de combat d'Anne et d'Amour, sa chanson de l'Amour endormy, son ode à Phœbus (1) ont des graces et des beautez que toute la Grece approuveroit et dont le gentil Anacréon*

(1) Voyez page 70 et suivantes de ce volume.

*luy-mesme fairoit beaucoup d'estat. La louange de la Brune, du pré de sa maistresse et de son Bocage à luy-mesme, son Ode de la mort d'un Papillon, du miroir de sa maistresse, de la Cigale qui chante, à l'imitation des poëtes grecs et latins, tesmoignent assez qu'il avoit fortifié son beau naturel de la frequente lecture des bons livres et qu'il ne ressembloit pas à ces petits esprits orgueilleux de nostre temps, qui font des vers avant que d'avoir appris à les cognoistre. »*

*F. Colletet passe ensuite au IV<sup>e</sup> livre, qu'il désigne comme troisième partie, considérant sans doute comme une seule partie les deux livres consacrés à sa maîtresse Anne. Cette suite est intitulée : Mignardises amoureuses en faveur de Nérée. Ce nom, qui est probablement l'anagramme de Rénée, pourrait s'appliquer soit à Rénée La Belle, sœur de son Ente, soit à Rénée Hue avec le nom de laquelle il a fait un double acrostiche (T. \*\*, p. 65) mais je ne puis à ce sujet former que des conjectures.*

*« Il a raison d'appeler ce livre Mignar-*

dises amoureuses, continue le *Biographe* ; puisqu'en effet ce ne sont que baisers ardents, que délices et qu'extases, qu'il exprime assez délicatement pour un temps qui n'avoit pas encore toute la délicatesse du monde, qui pensoit à une autre guerre qu'à celle de l'amour, et qui sembloit être le siècle climaterique du Royaume et de ses fleurs de lys.

Ces amours de Nérée sont suivis de quelques autres vers amoureux, faits en faveur d'une autre belle fille qu'il appelle Claude, et dont, en quelques endroits, il rime assez grossièrement le nom avec collaude, raude et autres mots barbares, que le bon poète doit laisser au garçon de collège et de la pedanterie, et, comme ces derniers vers me semblent beaucoup plus froids que les autres, je ne m'eschauffe gueres aussy à les louer, ny à les citer dans cette page.

« La quatrième et dernière partie de ses œuvres est intitulée : *Meslanges*. C'est un recueil de toutes sortes de matières, de poèmes, de sonnets, d'odes, d'épigrammes, etc. »

*Galliot qui, en 1730, préparait une édition des vies de Colletet, et qui avait annexé quelques notes aux M. S. du Louvre, fait observer, avec raison, que cette division des œuvres de Guy de Tours en quatre parties n'est point de l'auteur, qui partagea ses poésies en sept livres, et que c'est à tort que Colletet a imaginé la sienne ; mais qu'à celà près, il rend bon compte des œuvres du Poète.*

*Donnons-lui donc une dernière fois la parole, pour achever sa notice :*

*« Le poème qui s'appelle Le Paradis d'Amour, dédié aux Nymphes de Tours, est un ouvrage assez bien inventé, en l'honneur des plus belles dames de cette ville ; qu'il nomme et qu'il loue agréablement. Mais, pour ce que j'ay fait assez connaître la portée de son esprit, quelquefois inégal et qui produisoit de bonnes choses et de communes, je n'en parleray point davantage. Je diray seulement que cette quatrième partie, à tout prendre, vaut bien toute seule les trois premières ; ce que l'on*

*jugera facilement par la lecture des divers poèmes qui la composent.*

« *Au reste je reconnois, par la lecture de ses vers, et notamment par l'Épitaphe d'un bon bourgeois de Tours nommé Palluau (T. \*\*. p. 95), qu'il estoit capital ennemy de cette ligue, qui s'éleva de son temps en France, qu'il suivit toujours le party du Roi Henry IV, qu'il vesquit dans le sein de l'Eglise Romaine et qu'il n'haddera (sic) jamais à la religion prétendue réformée.*

« *Mais après tout, quelque mérite qu'il ait eu, je vois peu d'auteurs qui aient parlé de luy. Il est bien vray que le tesmoignage qu'en rend son fameux ami Beroalde de Verville en vaut cent à lui seul : Uno Catione laudante, facile temnenda est aliorum reprehensio. « Il mourut environ l'an 1599, ou à l'entrée de 1600, comme je le puis conjecturer par ses derniers ouvrages. »*

*Galliot ajoute en note que l'abbé de Marolles, et La Monnoye en ont seuls parlé, assez dédaigneusement du reste.*

*Il prétend en outre que Guy était marlé*

*et président au Présidial de Tours ; mais la pièce sur laquelle il s'appuie est adressée non pas à la femme du poète, mais à celle de Victor Gardette, conseiller du Roy et son lieutenant général au pays et duché de Touraine.*

*Quant à l'époque où mourut notre poète(1), s'il est impossible de la fixer, je puis du moins la reculer jusqu'après l'année 1611, où il publia à Paris, chez Gilles Corrozet, un roman in-12, intitulé : Les Amours de Paris et de la Nymphé CEnone. On peut conjecturer qu'il abandonna Tours, peu après la mort de son père, pour aller demeurer peut-être jusqu'à la fin de sa vie, à Paris, où les deux seuls ouvrages de lui que l'on connaisse ont été imprimés.*

*Et maintenant, Cher Octave, vous savez,*

(1) Il était fort malade peu avant la publication de son livre, ayant été grièvement frappé dans un guet-à-pens que lui avait dressé un nommé Grelurette, avec qui il avait eu maille à partir ; mais il ne mourut pas de ses blessures.

*sur le comte de Guy de Tours, tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre. Je vous ai donné, sur ses poésies, mon opinion en quelques mots et celle beaucoup plus développée de François Colletet. L'œuvre est sous vos yeux ; il ne vous reste plus qu'à l'apprécier vous même.*

*Choisissez pour cela quelqu'un de ces beaux jours printanniers, où l'esprit et le cœur sont indulgents, et jeunes : allez, s'il est possible, la lire à requoy dans quelque coin écarté à l'orée d'un bois, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, bercé distraitement par le gazouillis de quelque ruisseau, les chants des fauvettes et les roucoulements des colombes.*

*Car le livre que je vous présente, tout frais, tout ensoleillé, tout palpitant des joies passionnées du poète (défunt, hélas ! depuis trois siècles) est un livre de Printemps, de Jeunesse et d'Amour !*

*A vous de cœur,*

PROSPER BLANCHEMAIN.

LES  
PREMIERES  
OEUVRES POE-  
TIQUES ET SOVSPIRS

AMOVREUX DE GVY  
de Tours.

*DEDIEZ*

*A Monseigneur le Grand Escuyer  
de France.*



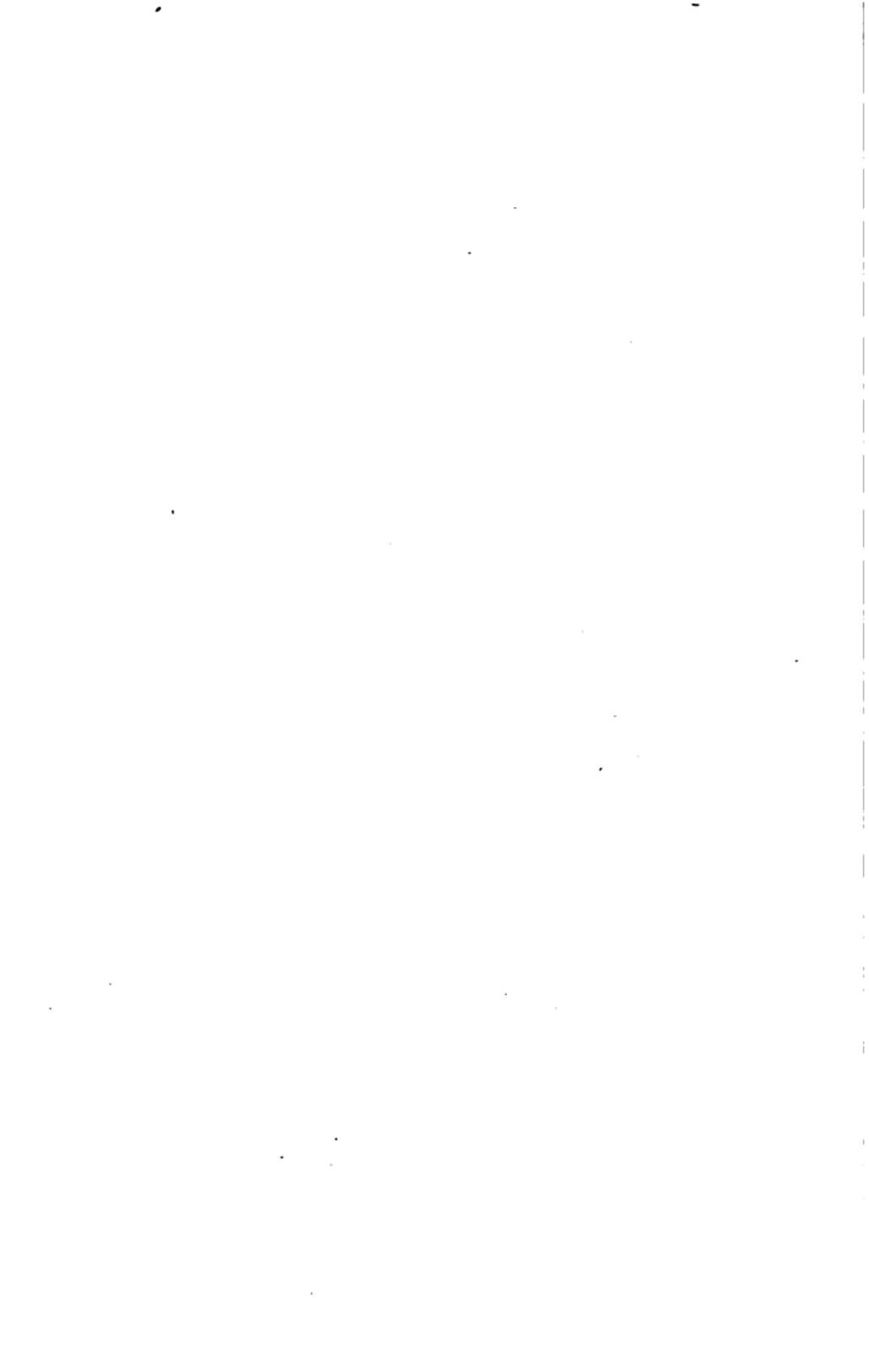
A PARIS,

POUR NICOLAS DE LOVVAIN, tenant  
sa boutique sur le perron de la grand salle  
du Palais, vis à vis la gallerie par où  
lon va à la Chancellerie.

---

*M. D. XCVIII.*

Auec priuilege du Roy.





A TRÈS-NOBLE ET TRÈS-ILLUSTRE

SEIGNEUR, MESSIRE ROGER DE BELLEGARDE,  
GRAND ESCUYER DE FRANCE, CHEVALIER DE  
L'ORDRE DU ROY, PREMIER GENTILHOMME DE  
SA CHAMBRE ET CAPITAINE DE CINQUANTE  
HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES.

*Vous desdiant ces vers, je ressemble aux oyseaux  
Qui cherchent és-forests les arbres les plus beaux  
Et les plus eslevez en la campagne claire  
Des regions de l'air, pour y faire leur aire ;  
Afin que leurs petits esclos et bien munis  
De vestemens plumeux au départ de leurs nids,  
Pratiquent dedans l'air les chemins plus faciles  
A desployer au vent leurs ailles imbeciles.*

*De mesme j'ai cherché cette insigne grandeur  
Qui vous fait surnommer LE GRAND par la rondeur  
De tout cet univers, pour choisir de la cyme  
Un beau train dans le ciel à ma naissante ryme,  
Ryme qui, en despit de l'envieux effort,  
Deffendra vostre nom des rigueurs de la mort.*

*Magnanime Seigneur, en qui l'œil de la Franc  
Void, comme en un miroir, toute son excellenc  
Ne me desdaignez point ; j'espère quelque jour.  
Ayant pour phare heureux le feu de vostre amour,  
Chanter à nos neveux les antiques faits d'armes  
De vos nobles ayeulx invincibles gens-d'armes,  
Et puis d'un vent plus fort ma trompette animant,  
J'envoyrai vos valeurs jusques au firmament,  
Et comme mille fois vostre ardeur martiale  
Vous a fait desdaigner la menace fatale  
De nos fiers ennemis, qui violant tous droicts,  
Desirent envahir le sceptre de nos Roys ;  
Et comme pour le bien de nos françoises Gaules  
Vous avez eu six ans le fer sur vos espaules,  
La teste dans l'armet, le coutelas au poing,  
Secourant nos Henrys et vous mesme au besoing.  
Vous Princes, vous Seigneurs, dont la vaillance extrême  
A remis en honneur le François Diademe  
Et arraché des mains de nos fiers ennemis,  
Qui jà dessus leur chef le pensoient avoir mis,  
Pardonnez moy, benins, si j'ose temeraire  
Dire qu'aucun n'esgale au mestier militaire  
Ce TERME des François, sur qui nostre repos  
Est sis comme le ciel dessus ses deux pivots ;  
Sous la valeur duquel nostre Roy se hazarde  
Aux combats ; car il est luy seul sa BELLEGARDE*

*O valeureux Roger, dont le courage prompt  
Doit atterrer l'orgueil de ce fier Rodomont,  
Levez de vostre armet la visière abaissée  
Et d'une œillade en bas doucement enfoncée,  
Regardez ce present, qu'entre tant de canons,  
De soldats valeureux, de braves Gonfanons  
J'appan dévotement aux pieds de vostre gloire,  
Pour arrhes d'un plus beau que je rendray notoire  
Avant qu'il soit longtemps, s'il vous plaist d'œillader  
D'un bon œil ce premier qui desire aborder  
Au paisible sejour du hâvre de vos graces,  
Afin de s'asseurer encontre les menaces  
Du Charybde envieux qui grondant de fureur  
L'engloutira soudain, s'il n'a vostre faveur.*

*Votre tres-humble et tres-obeissant  
serviteur*

*GUY DE TOURS.*





## A MONSIEUR GUY DE TOURS

AVOCAT

### SONNET SUR SES AMOURS.

*Grand est l'honneur, mon Guy que tu t'acquieris  
En tes discours, soit qu'on te puisse entendre,  
Dans un barreau, demander ou deffendre,  
Soit que tu parle entre tes familiers.  
Mais ce n'est rien au prix de ces lauriers  
Tousjours vivans que la Muse sçait prendre  
D'Apollon mesme, afin de les estendre  
Dessus ton chef, pour tes justes loyers.  
Les vers chantez en faveur de ton ENTE,  
Ceux d'ANNE aussi te donnent une attente  
Du mesme honneur qui fait vivre Ronsard,  
Qui oseroit te nier telle gloire ?  
Veu qu'en naissant les filles de Memoire  
T'ont enrichy, comme luy, de cet art.*

MOREAU DE NEUFVIZ.

QUATRAIN.

*A Monsieur GUY, sur ses amours.*

*Guy, ne te vante plus que de ta docte veine  
Soient escoulez ces vers adoucis par ta main.  
Amour en est l'auteur, tu n'es que l'escrivain ;  
Amour en a le los, tu n'en as que la peine.*

J. GOULU.

—  
ANAGRAMMATISMUS.

*Micael-Guido.  
Gaude-mi, Clio.*

—  
*A Monsieur Guy de Tours.*

*Avec tant de diverses larmes  
On a gemi dessous les armes  
De l'Enfant prince de nos cœurs,  
On a par tous les artifices  
Que les amans trouvent propices  
Fait voir de l'Amour les ardeurs :  
De quelles pointes amoureuses,  
De quelles flammes plus heureuses  
Peux-tu doncques estre agité ?  
Qui te fait, après tant d'attemtes  
Repousser tes nouvelles plaintes  
Pour une nouvelle beauté ?*

*Dieu ! que l'Amour a de puissance,  
De secrets et de cognoissance,  
Qu'il communique aux langoureux !  
Dans son abondance tu trouves.  
Aux doux ennuis que tu esprouves  
Ces doux remedes amoureux.*

*Bien-heureux puisque tu peux dire  
Le travail que ton cœur souspire,  
A ta Maistresse le contant,  
Et plus heureux puisque la belle,  
Qui scait que tu brusles pour elle,  
Recognoit que tu meurs constant.*

*Qu'ainsi ma nouvelle maistresse  
Jette l'œil dessus ma destresse  
Et reçoive mon amitié ;  
Vueille l'Amour que je lamente  
Aussi doucement que tu chante,  
Pour enfin l'induire à pitié !*

BEROALDE.





LE  
PREMIER LIVRE  
DES  
SOUSPIRS AMOUREUX  
DE GUY DE TOURS

---

SONNETS EN FAVEUR DE SON ENTE.

I

Vous qu'esperance et fortune traitresse  
Vont abusant, vous qui passez le jour  
Assubjectis sous l'empire d'Amour  
Et sous la loy d'une ingrata maistresse ;  
Vous qu'un regret éternellement presse,  
Vous qu'un soucy devore sans sejour ;  
Vous qui sentez le bec de ce vautour  
Qui châtia la faute larronnesse ;  
Lisez ces vers, pour vos yeux seulement  
Je les ay faits et non pour bravement  
Me voir au chef la Delphique couronne :  
A un tel bien je n'aspiray jamais !  
Il me suffit si mon mal desormais  
Par compaignie allegeance vous donne.

II

Lorsque Venus vit la beauté de celle  
    Qui fait les traits ès forges de ses yeux  
    Que Cupidon, le grand maistre des Dieux  
    Dedans mon cœur trop fierement recelle,  
Dit, en pleurant : « Ha la belle Pucelle !  
    Se peut il voir sous la voûte des cieux  
    Nymphé qui ait le ris si gracieux,  
    Ny l'œil si beau ny la bouche si belle ?  
Je croy que non ? Et si le beau Pâris  
    En Ide eust veu le pourpre de son ris  
    Et l'Orient de sa face adorée,  
A ma beauté n'eust esté si courtois ;  
    Ains l'estimant seule plus que les trois  
    Que nous estions, l'eust du prix honorée ! »

III

Ni par le Ciel les estoilles errantes,  
    Ni par la mer les grands vaisseaux ramez,  
    Ni par les champs les Paladins armez,  
    Ni par les bois les feres bien courantes  
Ni par les prez les fleurettes riantes,  
    Ni le fleutis des oiseaux emplumez,  
    Ni les ruisseaux de murmure animez,  
    Ni des jardins les herbes odorantes,  
Ni les responds des parlantes forests,  
    Ni du soleil les courses et les raiz,  
    Ni la clarté d'une lune serene  
Ne donne tant de plaisir à mes yeux  
    Que la beauté d'une Ente, dont les Dieux  
    Ont enrichi nos vergers de Touraine.

IV

Que gaignez-vous de m'estre si cruelle !  
Ne pensez pas que votre cruauté  
Fasse amoindrir ma ferme loyauté :  
La cruauté ne peut rien decontre elle.  
Tandis qu'aux os j'auray de la mouëlle  
Et dans mon cœur quelque esprit arrêté,  
J'adoreray vostre extremes beauté ;  
Et si j'y faulx, que meschant on m'appelle.  
L'aveugle Archer du bel or de son trait  
Si vivement en a peint le portrait  
Dedans mon cœur sa demeure ordinaire,  
Que ni le temps, ni la Parque, ni vous,  
Ny vos rigueurs, ny vos aspres courroux,  
Ny moy, n'avons pouvoir de l'en defaire.

V

Avec Amour ma Dame traversoit  
A pas contez la largeur d'une préee  
Vn beau matin que l'Aube diaprée  
A se lever encore commençoit :  
Jà l'Orient à longs traits rougissoit,  
Sous le vermeil de sa face pourprée  
Et jà desja dessus nostre contrée  
Le nouveau jour peu à peu s'avançoit,  
Mais aussitost que ceste belle Aurore  
Eut veu le beau des beautez que j'adore,  
S'alla cacher de vergogne qu'elle eut  
De se voir moindre en divine elegance  
Qu'une beauté de naturelle essence  
Et en pleura, tant cela luy despleut.

VI

On ne void tant sous une nuict seraine  
De feux au ciel briller de tous costez,  
On ne void tant en May de nouveautez  
Par les jardins de ma belle Touraine ;  
On ne void tant en Egypte d'Areine,  
Qu'on apperçoit de divines beautez,  
De Cupidons, d'honnestes cruautez  
Dessus le sein de ma chaste Sereine.  
Là deux tetons couronnez de rubis  
Bossant un peu leurs trop justes habits  
Sous un cambré rondement apparoissent ;  
Là mes desirs, là mes affections  
Là mes amours privez de fictions,  
Là sans espoir mes esperances paissent.

VII

Ville de Tours, honneur de ma naissance,  
Ne pense pas que pour tant de bons fruicts  
Qu'abondamment tous les jours tu produicts,  
Dicte tu sois le jardin de la France.  
Pour ce sujet tu n'as la jouyssance  
D'un tel honneur, qui fait que tu reluis  
Par tout le monde et qu'icy tu jouys  
D'un los, sur qui le trespas n'a puissance.  
Sont les beautez de ceste Ente, mon Tours,  
A qui, loyal, j'ay voué mes amours,  
Qui te font vivre en une telle gloire :  
Sont ses beautez qui sont ces belles fleurs  
Et ces bons fruicts qui font que tels valeurs  
Sont pour jamais au temple de Memoire.

VIII

**Voicy le coudre où ma sainte Angelette**  
Se vint asseoir pour y prendre le fraiz  
Et pour s'armer à l'encontre des raiz  
Que le soleil du trebuchet nous gette.

**Voicy le coudre où je la vy seulette,**  
Où mes deux yeux humerent à longs traiz  
Le doux venin qu'enfantent ses attraiz,  
Attraiiz autheurs de ma flamme secrette.

**Ce l'est vrayment, et pour ce, mes Amis,**  
En reverant la beauté qui m'a mis  
L'amour au cœur, beuvons sous sa ramée :

**Sus que chacun tarisse jusqu'au fond**  
Autant de fois ce goubelet profond  
Qu'y ay de fois baisé ma bien-aymée.

IX

**Je ne voy rien que moy seul douloureux,**  
Soit par les prez, ou soit par les boccages,  
Soit par le vuide, ou par les marescages,  
Ni que moy seul miserable amoureux.

**Les papillons, par les prez odoreux**  
Les cerfs legers à l'abry des fueillages,  
L'oiseau par l'air, les poissons aux rivages  
Traittent l'amour et vivent bien heureux.

**Mesme je voy que le rampant lierre**  
A son plaisir estroittement enserre  
Des grands ormeaux le tige nouailleux ;  
**Bref par les prez, par les bois, par le vuide**  
Par les ruisseaux, mon Cousin, je ne cuide  
Qu'il y ait rien plus que moy malheureux.

X

Petit contouer, où ma gentille Dame,  
A la faveur des tenebres du soir,  
Aupres de moy se souloit venir seoir  
Pour discourir de nostre sainte flame,  
Quand je te voy sans elle, je me pâme  
Et suis contraint de la mort recevoir,  
Car tout autant que je suis sans la voir  
Je suis sans cœur, sans pouvoir et sans ame.  
Elle est mon Tout; d'elle entierement sort  
Mon bien, mon heur, mon destin et mon sort,  
Mon amitié, mon soing et mon envie,  
Et tout ainsi que le chaud du soleil  
Donne estre à tout, le feu de son bel œil  
Me donne force, accroissance et la vie.

XI

Puisque les champs jouyssen de ma belle  
Je veux quitter les villes et les cours,  
Je ne veux plus demeurer dedans Tours  
A celle fin d'habiter avec elle.  
Desja Venus s'est faite pastourelle  
Et son enfant, le Prince des Amours,  
Apprend desja les champestres discours  
Pour luy tenir une escorte fidelle.  
L'honneur, le bien, les graces, les beautez  
Les jeux, les ris y vont de tous costez,  
Fuyant l'orgueil et la pompe des villes.  
Allons y donc; suyvons ces Deitez !  
Il est de fer qui demeure aux citez,  
Puisque les champs ont choses si gentilles.

XII

De quel present, de quelle recompense  
Pourrois-je bien, Cousin, récompenser  
Ce tant heureux agreable penser  
Qui me fait veoir ma Dame en son absence ?

Si j'estois Roy, de prodigue despense  
Je luy ferois un beau temple dresser  
Où chacun jour je l'irois encenser  
Haut invoquant sa divine puissance.

Par ce penser, mon Cousin, je ne suis  
Jamais absent de ma Dame et ne puis  
Croire qu'ell' soit absente en son absence.

Par lui tousjours je l'ay devant les yeux,  
Je l'ay au cœur, je la trouve en tous lieux  
Et près de moy nuit et jour je la pense.

ELEGIE

Puisque tu veux sçavoir, Maistresse, en quelle sorte  
Je vy loin de ton œil qui tout mon bonheur porte,  
Et quels sont mes esbats, et à quels passetemps,  
Attendant ton retour je despense le temps,  
Lis cet escrit, Maistresse, où sans fard et sans feinte,  
Ainsi qu'en un tableau telle chose est despeinte.

Helas ! je ne vy pas ! ou je vy tout ainsi  
Que faict loin de Phœbus le jaunissant souci.  
Helas, combien, hélas ! ton absence, ma Dame,  
M'eust elle mis de fois sous la commune lame,  
Sans ce divin espoir qui m'a tousjours traicté  
Et comme son enfant cherement alaicté,  
M'accompagnant toujours, asseurant mon attente  
De luy faire revoir les beaux yeux de mon Ente,

Son or fin estallé en forme d'un croissant,  
A l'entour de son front sans fraude rougissant,  
Les roses et les lyz de sa poupine joue  
Et sa bouche vermeille où Mercure se joue  
Entre mille devis, bouche qui souriant  
Nous monstre des joyaux autant que l'Orient  
Et nous emmusque plus de ses douces haleines  
Que le musc enfanté des Arabiques plaines,  
Son sein plus blanc que laict et les rouges boutons  
Enchassez au sommet de ses jeunes tetons.

Il ne me reste plus qu'à t'écrire, Ma Dame,  
A quels ebatemens je devide ma trame.  
C'est à me promener par les lieux esgarez  
Au travers des taillis du peuple séparez  
N'ayant avecque moy, pour compagnon fidelle  
Que le seul souvenir d'Adrienne la Belle,  
Souvenir qui toujours au cœur me demourra  
Et qui fidellement avecques moy mourra,  
Afin que sous la terre encore il me souvienn  
Aussi bien que dessus de ma Belle Adrienne,  
Puis, en ce souvenir, et ayant le regard  
Tout noyé de mes pleurs et tourné de la part  
Où tu sejournes trop pour moy trop miserable,  
C'est de dire ces mots d'un accent pitoyable :  
— « Ha ! chasteau de Bagneux, que je t'estime heureux  
Non pour estre avoué d'un seigneur valeureux,  
Non pour avoir un mur dont le flanc et le feste  
Ne craignent des canons l'homicide tempeste,  
Non pour tes grosses tours, non pour tes bastiments  
Superbement levez dessus leurs fondemens,  
Mais pour estre honoré de l'heureuse présence  
De celle en qui les Dieux ont mis toute excellence,

De celle qui me fait pour sa perfection  
Supporter les tourmens que supporte Ixion.

« Et 'oy, Parc, qui la vois souvent sous ta fueillée  
Seule se promener en sa cotte habillée,  
Discourant à part soy de nostre saint amour  
Et du jour souhaitté de son heureux retour.  
Et vous pareillement, o délicates préés,  
Proches de son séjour, où toutes les vesprées  
Elle va s'esgayer, apres que le soleil  
A fait place à la nuict courrière du sommeil,  
Menant avecques soy une troupe de Phées  
En leurs propres cheveux poupinement coiffées  
Et simples en habits, afin de mieux baller  
Et au son de leurs voix leurs dances esgaller.

• Vous aussi, petits vents, qui d'haleines doucettes  
Rafraichissez les lys de ses blanches cuissettes  
Et le mont cotonné de son beau Paradis,  
Quand ell' tourne la volte et qu'à bonds arrondis  
Quelque jeune mignon l'eslève par le vuide  
Et comme un peloton la tourne et la devide. [pouvez

• Mais quoy, chasteau, parc, préz et vents, vous ne  
Comprendre le bonheur que d'elle vous avez ;  
Car vous n'estes vestus d'affections humaines,  
De muscles et de nerfs, de tendons et de veines,  
Ainsi comme je suis, ny n'avez jugement ;  
Mais aussi comme moy vous n'estes en tourment,  
Vous n'estes affligez, vous n'estes point malades  
Et n'endurez d'amour aucunes algarades.  
Que dy-je malheureux ! sa divine beauté  
Ne peut-elle aussi bien flechir la dureté  
Des rochers ? Il n'est rien en la mere nature  
De si dur, que le beau de ceste créature

N'amollisse soudain et ne rende vivant,  
Fusse le diamant qui naist sous le levant,  
Fusse l'acier, le fer, ou l'aimant ou le marbre  
Ou le cœur endurci d'un rocher ou d'un arbre. »

Maistresse, voilà donc comment loin de tes yeux,  
La retraite d'Amour, le séjour de mon mieux,  
Je vy et je m'esbats, si c'est s'esbatre et vivre  
Que de n'estre jamais de tristesse delivre.

### XIII

Certes je fais à mon ame dolente  
Tout en un coup mille biens concevoir  
Pensant à ceux que je dois recevoir  
Le jour heureux que reviendra mon Ente.  
Il ne faut plus, mes yeux, qu'on se lamente ;  
Car c'est demain que nous devons avoir,  
Comme on m'a dit, le bien de la revoir  
Et de baiser sa bouche d'Amarante.  
Mon Dieu que d'aise ! Il me semble desja  
Que son bel œil, où Amour engagea  
Ma liberté si tost que je l'eu veue,  
En me riant doucement me semont  
De luy baiser et la bouche et le front  
Et les tetons de sa poitrine nue.

### XIV

Que maint beau fruit jaunisse nos vergers,  
Que les beaux lis et les roses vermeilles  
De toutes parts estallent leurs merveilles,  
Que tout soit plein de parfums estrangers ;  
Que du Printemps les oiseaux messagers  
Mille chansons desgoisent sous les fueilles,

Que l'ailé camp des celestes abeilles  
Decoupe l'air de ses cerceaux legers ;  
Que le sablon de mon Loyre se change  
En celuy là de Pactole et de Gange,  
Son eau soit calme et pleine de douceur ;  
Que toute chose apparaisse riante,  
Car ce jourd'huy doit revenir mon Ente,  
Mon amitié, mon amour et mon cœur.

XV

Bonjour mon Tout, mon Bien et mon soulas,  
Bonjour mon cœur, mon œil et mon envie,  
Bonjour mon sang, mon esprit et ma vie,  
Bonjour m'amour, ma prison et mes laz !  
Hé Dieu ! combien ay-je poussé d'heles  
Dedans le ciel, et combien, ô m'amie  
Depuis le jour que me fustes ravie  
Ay-je espruvé l'angoisse du trespas !  
J'ay tant de fois senti ses escarmouches  
Que si j'avois cent langues et cent bouches  
Je ne pourrois toutes vous les conter ;  
Mais c'est tout un, ô beauté que j'adore !  
Puisque j'ay l'heur de vous revoir encore ;  
Un seul baiser me pourra contenter.

XVI

O doux baiser, fils d'une bouche pleine  
D'ambre, de musc de girofle et d'encens,  
De nard, de mirrhe et d'œillets rougissans  
De thim, d'anis, de franche marjolaine.  
O doux baiser, dont la suave haleine

Embla mon cœur et brouilla tous mes sens ;  
O doux baiser qu'à toute heure je sens  
Au plus profond de ma maitresse veine.  
O doux baiser, plus doux que toutes choses,  
Qui me changeas en cent métamorphoses  
De ta douceur enyvré doucement  
O doux baiser, tout confit de Nepenthe  
Et de nectar, cher present que mon Ente  
Me fit hier à son avenement.

XVII

Mon Dieu ! mon Dieu ! que ma Dame estoit belle  
Hier au soir en habit damoiseau.  
Il n'a rien veu en ce monde de beau  
Qui ne l'a veuë en robe damoiselle.  
Elle sembloit une Venus nouvelle  
Et tout autour de son soleil jumeau  
Et de sa joue un escadron nouveau  
D'Amours voloient à petit branle d'aille  
Dessus son front ses cheveux garansez  
Estoient, poupins, l'un dans l'autre enlacez,  
Sa gorge estoit d'un carquan prisonniere,  
Qui sur son sein à petits nœuds pendoit  
Et là remply de lueur espandoit  
Un jour qui l'autre effaçoit de lumiere,

XVIII

Mon amour croist et celuy de ma Dame  
De jour en jour se va diminuant ;  
Plus mon feu croist, plus le sien va tuant,  
Plus je la prise et plus elle me blasme.  
Plus je luy dy qu'elle est seule mon ame

Plus mes propos elle met au neant,  
Plus je la suy et plus me va fuyant  
Plus elle est sourde et plus je la reclame.  
Plus je me dy son humble serviteur  
— Plus elle dit que je suis un menteur  
Et qu'autrepart mon amitié demeure,  
Si qu'il faudra, ainsi désespéré  
De son amour, où j'avois aspiré  
Trop follement, que follement je meure,

XIX

Yeux le mirouer du ciel et de nature,  
Yeux où se tient la cour de Cupidon,  
Yeux, non pas yeux, mais un double brandon  
Qui m'ard le cœur d'un feu qui tousjours dure.  
Voyez, pour Dieu ! la peine que j'endure  
Et me servez de phare et de guidon,  
Où je pretends rencontrer le guerdon  
Que mon service à bon droit se procure  
Las ! vous sçavez, beaux yeux clairement pers  
Qu'il y a bien trois ans que je la sers  
Et toutesfois mon service fidelle  
N'a rien receu de son bien merité :  
Helas ! beaux yeux, ce n'est pas l'équité !  
Je vous en prends à tesmoins devant elle !

XX

J'ay retrouvé ma liberté perduë,  
J'ay retrouvé mon plus riche tressor,  
Qu'amour cachoit dans une tresse d'or  
Sur un beau front en double arche tenduë.

Ha ! que je doy caresser ta venuë,  
Discord heureux ! Ha ! que je dois encor  
M'en resjouir ! Par elle je suis or  
Libre et ma foy n'est plus en rien tenuë.  
Pour ce bienfait, ô discord, je te veux  
Donner chasque an, plein de zele et de vœux,  
Maint holocauste, et mainte offre te faire  
Sur un autel que je te dedieray,  
Où à chacun hautement je diray  
Que quelquefois tu nous es necessaire.

XXI

Las ! qu'en Amour je suis infortuné !  
Toutes les fois que ma chere maistresse  
A volonté de me faire largesse  
De ses baisers, je suis importuné.  
Tousjours quelqu'un à nuire destiné  
Rompt ses desseins et fraude ma liesse.  
Si que je n'ay souvent qu'une tristesse  
Au lieu du bien qui m'estoit ordonné.  
Non ! je voudrois que la fiere tempeste  
En cent morceaux eust escrasé la teste  
Du malheureux qui m'osta le moyen  
Hier au soir de baiser ma Carite  
Et qui causa que pour lors mon merite  
Fut seulement recompensé d'un rien.

XXII

Ce brasselet, que je gardois pour gage  
De nostre ferme et sincère amitié,  
S'est à la fin rompu par la moitié  
Sans luy avoir pourchassé nul outrage.

Je ne sçay pas que veut un tel presage ;  
Mais je sçay bien que si n'avez pitié  
De ma douleur, que vostre mauvaistié  
M'affranchira de l'amoureux cordage ;  
Et tout ainsi que le temps a cassé  
Ce brasselet dont j'estois enlassé,  
Vostre rigueur, qui trop longue m'offense,  
Pourra casser ma constance et ma foy.  
Hé ! qui voudroit endurer tel esmoy  
Si longuement sans espoir d'allegeance ?

XXIII

En quelle part du ciel, en quelle idée  
Estoit l'object d'où la nature a pris  
Ceste beauté dont mon cœur est espris,  
Et dont mon ame est trop affriandée ?  
Il ne peut estre icy bas regardée  
Nymphé qui ait et l'œillade et le ris  
Tant amorcez des appas de Cypris,  
Le teint si beau, la voix si mignardée.  
Qui ne l'a veue, il ne scait pas comment  
Amour offense et guerit un amant,  
Comme en ses lacz toute chose il enserre,  
Comme il se fait le monarque des Rois,  
Le Dieux des Dieux, et comme sous ses loys  
Il met le ciel, l'air, la mer et la terre.

XXIV

Par vos beaux yeux où la délicatesse  
Rit comme en ceux de la belle Venus,  
Par vos cheveux brunettement menus,  
Par l'embonpoint de vostre gentillesse,

Par vos propos si remplis de sagesse,  
Par vos beaux doigts legerement charnus,  
Dont mille cœurs sont prins et detenus,  
Par vostre port tout remply d'allegresse ,  
Par vostre joué à la rose pareille,  
Par vostre bouche où la mignarde abeille  
Forme en tout temps son nectar savoureux,  
Par nos Amours, ma Dame, je vous jure  
Qu'à vostre honneur je ne fis oncq injure !  
Qui le feroit seroit bien malheureux.

XXV

Si d'elle plus, mon cœur, tu te racointes,  
Si plus tu vas son amour recerchant,  
Puisse-le ciel, comme d'un fait meschant  
Te foudroyer de son foudre à trois pointes.  
Ne vois-tu pas que ce ne sont que feintes,  
Que ce n'est rien qu'un parler allechant,  
Qu'un beau semblant, qu'un Sireinien chant,  
Qu'un haim caché sous des paroles saintes.  
S'elle t'aymoit ainsi comme elle dit,  
Tu aurois plus sur elle de credit,  
Et quelquesfois, d'un baiser secourable,  
Adouciroit la rigueur du tourment  
Qui sans repos te martyre en l'aymant,  
Cent mille fois plus que toy miserable.

XXVI

L'object sacré de ta beauté, Maistresse,  
Me fait passer le mal dont la rigueur  
Martire, gesne et tourmente mon cœur  
D'une trop longue et fascheuse detresse.

Voilà pourquoy l'œil si souvent je dresse  
Or sur ton front où se campe l'honneur,  
Or sur ton sein, des graces gouverneur,  
Or sur ta jouë et ores sur ta tresse.  
Ainsi qu'on void à l'abord du soleil  
S'enfuir la nuict, ainsi s'enfuit mon dueil  
Quand je te voy si parfaitement belle !  
Quand j'appercoy tant de graces en toy,  
Tous mes ennuy s'escartent loin de moy,  
Tant tes beautez enchantent ma cervelle !

XXVII

Or que la nuict doucement se promene,  
Parmy le ciel, dans son coche estoilé,  
Ayant le tour de son bandeau voilé,  
Pour donner treve à toute chose humaine ;  
Je veille, j'ards, je pense et me demene,  
De trop d'amour et de rage affolé,  
Dedans mon lict, sans estre consolé  
Que de l'espoir d'une Parque prochaine.  
Vien doncques, vien, Parque, me secourir !  
Ne tarde plus ; j'ayme trop mieux mourir  
Tout en un coup par ton traict qui tout donte,  
Que de languir, chetif, si longuement  
En si cruel et pénible tourment :  
Douce est la mort d'autant plus qu'elle est prompte.

AMOURETTE

Ma belle, blanche Pucelette,  
Mignardelette, doucelette,  
Dont le beau teton verdelet  
Est plus blanc que neige et que laict,

Dont le beau visage ressemble  
A la rose qui porte ensemble  
La blanche et la rouge couleur,  
Pour flatter un peu ma douleur,  
Ma belle blanche pucelette,  
Doucelette, mignardelette,  
Monstre moy tes cheveux orins,  
Luisans, espars à menus brins  
Autour de ta face vermeille ;  
Monstres-moy ta gorge pareille  
Au teint du marbre Parien,  
Au teint de l'yvoire Indien ;  
Monstres-moy les vives prunelles  
De tes yeux pareils aux estoilles,  
De tes yeux si gayment assis  
Sous les arcs bruns de tes sourcils.  
Monstres-moy ta rosine joué  
Que Cyprine pour sienne avouë.  
Monstres-moy ce Cytherien  
Dessus ce pourpre Tyrien.

Donnes ta bouche coraline  
A celle fin que je la bine,  
Que je la bine bellement,  
Doucelement, colombellement ;  
Que je la bine en telle sorte  
Que hors de moy mon ame sorte.

Ha ! tu suçes de ton amant  
Le meilleur de l'entendement,  
Ha ! belle blanche pucelette,  
Mignardelette, doucelette,  
Tes baisers penetrent son cœur ;  
Tes baisers suçent sa vigueur

Tu le destruis et le consommes !  
Caches, caches ces belles pommes,  
Ces beaux tetons sous leurs habits ;  
Caches ces deux petits rubis  
Qui si richement les couronnent  
Et de maintz raiz les environnent.

Ton sein n'est qu'ambre et que parfum  
Tu n'as, mignarde, membre aucun  
Qui n'enfante mille delices,  
Mille amoureaux, mille blandices,  
Mille Carites, mille ris  
Mille gaytez, mille Cypris

Caches, caches donc Pucelette,  
Doucelette, mignardelette,  
Ton sein qui le met au tombeau,  
Par l'abondance de son beau.

Ne vois-tu que je meurs, mignonne ?  
Ne vois-tu que la mort felonne  
Me blesse de son trait pointu ?  
Ainsi my-mort me laisses-tu ?

ODE

Comme un certain homme miroit  
Ceste beauté que tant je louë,  
Or ses yeux clairs il admiroit,  
Or le cynabre de sa jouë.  
Or' ses cheveux en tortillons,  
Ores son col, or' ses mains blanches,  
Ores ses bras greslement longs.  
Ores le geste de ses hanches,  
Or' les articles de ses doigts  
Pareils aux blanchastres gelées

Qui glacent du froid Polonois  
Les eaux, les monts et les vallées,  
Ores sa bouche mille fois  
Plus douce que le doux breuvage  
Qui desaltere quelquefois  
Les Dieux, et ores son langage  
Si persuasif et disert  
Et plein de si douces merveilles  
Que d'esprit il me rend desert  
Si tost qu'il me touche l'oreille;  
Puis en soy tout esmerveillé  
Me dist : Guy, que cette maligne  
M'eust de filets appareillé,  
S'elle t'eust esté plus benine.

### XXVIII

Meschante main, tu merites la mort  
D'avoir si fort outragé ma guerriere.  
Par toy, meschante, une triste rivière  
De ses beaux yeux en abondance sort.  
Beaux yeux, hélas ! d'où s'escoule mon sort.  
Redonnez-vous vostre beauté première;  
Car je m'en vay la mettre prisonniere  
Et la lier d'une chaisne bien fort.  
Pour dignement recompenser son vice,  
Je vay luy faire endurer le supplice  
Tel qu'endura celle de ce Romain,  
Qui transporté de rage et de furie  
D'avoir failly le prince d'Hétrurie  
Mist en un feu son innocente main.

ELEGIE

De parfums Sabeans ni de priere aucune  
De vœux ni d'oraisons les Dieux je n'importune,  
Comme un tas d'affamez pour tenir un tel rang  
Que tenoit icy bas Alexandre le grand,  
Que tenoit un Cœsar lorsque de tout le monde  
Sa belliqueuse main portoit la pomme ronde,  
Ou pour avoir tout l'or que l'avare marchant  
Par cent mille trespas aux Indes va cherchant,  
Ou tous les beaux joyaux que la mer Erythrée  
Etincellans fait voir sous son onde vitrée ;  
Toutes ces vanitez ne me font point plier  
Les genoux aux autels, ni les Dieux supplier.

Mon Tout, si je leur fais quelqu'offrande ou priere  
Quelque holocauste saint de devote maniere,  
Ce n'est pour estre Roy, mais bien pour avoir d'eux  
Cest honneur de pouvoir nous entr'aymer tous deux,  
De me faire despendre en te servant, Maistresse,  
Ma vie, mon esprit, mon sang et ma jeunesse,  
Et apres un long temps nous faire par Caron  
Ensemble trajecter le fleuve d'Acheron,  
Pour aussi bien qu'icy sous les douces friscades,  
Sous les mirthes sacrez le long des palissades  
Couvertes d'orangers, au champ Elizien  
Cueillir de nos amours le plaisir et le bien.

Voilà pourquoy je fais des prieres, maistresse,  
Et non pas pour me voir abundant en richesse.

Pourveu que je sois tien et que mienne tu sois,  
Il ne me chault de l'or des Princes ni des Rois.  
Je pourrois bien passer ma jeunesse et ma vie  
Sans or et sans argent, et non sans toy, m'Amie

Tu és seule mon bien, mon or et mon argent !  
Fussay-je Roy, sans toy je serois indigent.  
Non ! non, la pauvreté ne fera point, Madame,  
Que je ne t'ayme mieux mille fois que mon ame.  
Plus que l'or et l'argent j'estime la vertu,  
L'honneur et la beauté dont ton corps est vestu.

Y-a-t-il diamant, rubis, perle d'élite,  
Esmeraude, Saphir, Opalle qui merite  
La moindre des vertus qui decorent ton corps ?  
La vertu mille fois vaut mieux que les tresors.  
Il faut premierement acquerir la sagesse :  
La sagesse aux humains est la seule richesse.

Que servent ces tresors, que servent ces grands faix  
De ducats et d'escus ? que servent ces buffets  
Pompeusement chargez de maint precieux vase ?  
Que servent ces logis si tapissez de gaze ?  
Les biens ni les grandeurs ne nous soulagent point,  
Ni ne servent de rien quand quelque mal nous point.  
Ils nous nuisent plus tost ; car l'exécrable envie  
Qu'avons d'en amasser nous tourmente la vie.  
Au contraire l'amour nous console tousjours  
Et nous fait avaller plus doucement nos jours.  
Mesme apres le trespas il chatouille nos ames  
Et nos corps inhumez sous les ombreuses lames.

Or je suis resolu de faire plus de cas  
De tes belles vertus que non pas des ducas :  
L'argent est moins que l'or et l'or que la sagesse ;  
J'aurai doncques assez, en t'ayant, de richesse,

AUTRE ELEGIE.

Que je hay ces vieillards qui pensent m'arracher  
L'amour que je te porte, à force de prescher

**Que tu n'as des moyens, cuidant que ma jeunesse  
Appete autant de biens que leur sottte vieillesse.**

**Malheureux incensez qui de rien ne font cas,  
Sinon que des escus, sinon que des ducas,  
Si non que des joyaux qu'avec si grande peine  
Des pays estrangers en France ou nous ameine,  
Comme si en l'argent, en l'or et au moyen  
Et non en autre bien consistoit le vray bien.  
Tu es plus riche qu'eux ; car la vraye richesse  
Et le souverain bien consiste en la sagesse.  
Cil qui est sans sagesse et sans vertu n'a rien  
Eust il dessous sa loy le globe terrien ;  
Et cil qui est sans or et sans nul héritage  
Est plus riche cent fois que Crasse, s'il est sage.**

**Mesme en ces vanitez tu es plus riche qu'eux.  
Et au prix de tes biens, ils ne sont que des gueux.  
Sçauroient ils avoir or en leur coffre, maistresse,  
Si fin et si luisant que celuy de la tresse ?  
Argent si clair et net que celuy de ton front,  
Où l'honneur et l'amour leur demeurence font ?  
Ebene si noircy que celui qui s'encline  
Sur tes yeux mes Seigneurs en double arche ebéne ?  
Deux Saphirs dont l'azur soit si délicieux,  
Si beau et si serein que celui de tes yeux ?  
Cynabre si plaisant que celui de ta joue ?  
Marbre si blanchissant que le marbre qui nouë  
Sur ton sein eslevé en deux flots arrondis,  
D'Amour et de mes yeux le plus cher Paradis ?  
Coral si rougissant que celui de ta bouche  
Pleine d'ambre et de musc, où personne ne touche  
Qu'amour qu'on void tousjours folastrer au dedans ?  
Dyamans si naïfs ne si fins que tes dents ?**

Rubis si precieux que ceux qui aboutissent  
Tes tetons qui poupins en leurs raiz s'esjouyssen,  
Monstrant honnestement par leur ferme rondeur  
De tes chastes desirs le desir et l'ardeur !  
Quoy ! ces pauvres badins sçauroient-ils voir encore  
Dix perlettes de choix fillettes de l'aurore  
Qui soient telles que sont celles qui de tes mains  
Finissent richement les dix freres germains ?  
Non, non, ils ne sçauroient ; car tout ce que nature  
Avoit peu conserver d'une soigneuse cure,  
De rare, d'excellent, de parfait et de net,  
Depuis mil ans en ça dedans son cabinet,  
Le jour que tu nâquis, elle t'en fit un offre  
Et pour t'en enrichir en appauvrit son coffre,  
Tellement qu'au dedans il ne demeura bien  
En aucune façon qui mérite le tien.  
Cessez donques, cessez vieillars, de me reprendre  
Et de plus après moy vos paroles despendre ;  
Car l'homme n'est point fol, ny n'est point animal,  
Qui cherche les vertus et déteste le mal.

LA PUCE.

Petite puce, ainçois petite peste,  
Trop fièrement aux pucelles moleste,  
Je ne pourrois, o cruelle, en mes vers  
Mesdire assez de tes faits si pervers  
Et des tourmens que tu fais aux pucelles.  
Tu poings leurs corps de morsures cruelles  
Et sans pitié ores sous le teton,  
Or' sur le sein, ore sur le menton,

Or' sur la cuisse, or sur le ventre et ore  
Sur le mignon que mon penser adore,  
Or' sur la fesse et ore sur le flanc,  
Tu les meurdris et leur suçes le sang ;  
Laisant au lieu de ta dure morsure  
Long temps après une rouge blessure,  
Dont bien souvent ont le cœur despité ;  
Car ces rougeurs offensent leur beauté.

Souventes-fois ton aiguillon leur pince  
Si vivement leur peau douillette et mince,  
Que tu les fais par tout le corps fremir.  
Par toy la nuit ell' ne peuvent dormir,  
Ell' ont tousjours la main en sentinelle  
Pour t'attraper, ore sur leur mamelle,  
Or' sur leur ventre et ore aux environs  
Du Paradis que tant nous désirons.

Pleust-il aux Dieux immortels que je puisse,  
Quand je voudrois, me transformer en puce,  
A celle fin que j'eusse le pouvoir  
De manier, de taster et de voir  
Le lieu pour qui ma trop dure maistresse  
Me donne au cœur un monde de détresse  
Si je sçavoy que les enchantemens  
Que les vaisseaux, que les attouchemens  
Dont Circe usa par estrange malice  
Pour transformer les compagnons d'Ulysse  
En vils pourceaux, fussent bons à muer  
Un homme en puce et puis, sans le tuer,  
Quand il voudroit, le rendre de puce homme  
J'en userois, afin que quand le somme  
Dedans le lict enveloppe les yeux  
De la beauté dont je suis furieux,

Subtilement j'entrasse dans sa couche  
Pour luy baiser les roses de sa bouche,  
Pour manier et taster à souhait  
De son beau sein les deux gazons de laict.  
Pour librement, sur sa cuisse arrondie  
Et sur sa fesse amplement rebondie,  
Me promener et taire mille bonds,  
Bref, pour la voir du chef jusqu'aux talons.

Puis ennuyé de telle mignardise,  
J'yrois, tout plein du feu qu'Amour attize,  
Dessus son sein, afin de luy humer  
Toute l'humeur qui l'empesche d'aymer,  
Et en son lieu luy mettre en la poitrine  
Le feu gaillard de la gente Cyprine,  
Dont l'ardeur fait que nous nous entr'aymons  
Et que d'enfans la terre nous semons  
Et qu'imitant toute autre creature  
Nous assemblons les outils de nature.

Mais aussitost que le feu de Cypris  
De tous costez auroit son cœur espris  
Et que l'humeur du tout seroit ostée,  
Je laisserois ma figure empruntée  
Et reprendrois celle qu'auparavant  
J'aurois laissée et puis, Dieu sçait comment,  
Voyant mon Ente en mes bras detenuë,  
Pleine d'amour, courtoise et toute nuë,  
Opiniastre à mon feu souslager,  
Toute la nuict j'apprendrois à nager  
Dedans la mer d'une beauté si belle,  
Ore planant, ore noüant sur elle.  
Toute la nuict en cent mille façons  
Je baiserois les petits monts bessons

De son beau sein, et les vermeilles roses  
Sur les replis de ses levres escloses,  
Et tout folastre en si folastres jeux  
Je n'aurois cesse à tordre ses cheveux,  
A pratiquer cent mille mignardises,  
Cent mille amours, cent mille gaillardises ;  
A la taster ores hault, ores bas,  
A la baiser, à prendre mes esbats,  
Et luy montrer combien je suis adextre  
A voltiger à droit et à senextre ;  
Mais quand le jour s'en voudroit revenir  
Je voudrais d'homme en puce devenir,  
A celle fin de partir d'avec elle  
Sans estre veu d'aucune sentinelle  
Ou sans partir demeurer tout le jour  
Dedans son lict, attendant le retour  
Du soir, afin d'encore me rejoindre  
(Homme refait) sans soupçons et sans craindre,  
A ses costez, et par ainsi tous jours  
En sureté jouir de mes amours.

XXIX.

Je voudrois estre, au profond de la mer,  
Ou sur un mont, quelque roche insensible ;  
Je voudrois estre une souche impassible  
A celle fin de ne pouvoir aymer.  
Pour aymer trop et pour trôp estimer  
Une beauté rigoureuse au possible,  
Je souffre au cœur un tourment si terrible  
Qu'il n'en est point là bas de plus amer.

Dieux immortels, si la pitié demeure  
Dedans vos cœurs, permettez que je meure,  
Ou que je sois en marbre transformé ;  
A celle fin qu'en si dure nature  
Je puisse mieux supporter l'avanture  
D'un miserable ayment sans estre aymé.

XXX.

Pardonne moy si je ne sçaurois croire  
Bon Jupiter, que tu reçoives tant  
De miel au cœur quand ton oreille entend  
La douce voix des filles de Memoire,  
Que j'en reçois, quand celle où vit la gloire  
Et le guerdon que ma peine pretend,  
Chante les vers qu'Amour en s'esbattant  
Me fait gémir sur le bord de mon Loyre.  
Telle douceur ne coulle de la voix  
Du rossignol, alors qu'au plus doux mois  
Par les buissons il courtize sa dame,  
Que de la voix de celle en qui je vy  
Il en couloit le jour que je la vy  
Et que son chant amadoûa mon ame.

XXXI.

Plus que la mort je veux fuir les lieux  
Où la beauté qui mon ame tempeste  
Trop fièrement me saccagea la teste,  
Sur mes vingt ans, du foudre de ses yeux.  
Je ne veux plus que mon mal soucieux  
Tant de caquets ni tant de ris appreste ;  
Ores je veux que la raison m'arreste :  
C'est trop longtemps demeuré furieux.

Trois fois Phœbus à la perruque blonde  
D'un nouvel an a serpenté le monde  
Depuis, hélas ! que je suis amoureux  
Et que je sers une fière excellence  
Qui pour guerdon de mon obéissance  
Comble mon cœur de soucis langoureux.

XXXII

Pardonnez-moy, je ne suis point jaloux !  
Tant seulement je me fasche, Madame,  
De quoy mon cœur mon esprit et mon âme  
Si loyaument vous ayment maugré vous.  
Hélas ! j'ay veu qu'aviez soucy de nous !  
Mais maintenant je ne sçay quelle flame  
Qui pour autruy tour à tour vous enflamme  
A ce soucy mis sans dessus dessous.  
Si que je suis aujourd'huy le dernier  
De vos amans et j'estois le premier.  
O qu'y a-t-il au monde plus fragile  
Que l'amitié des femmes et leur foy !  
Ah ! qu'à mon dam maintenant j'apperçoy  
Estre certain ce qu'en a dit Virgile.

A MONSIEUR DE RONSARD,

ROI DES POETES FRANÇOIS.

Ronsard, d'autant qu'en vers tu me surpasses,  
Et que tu as tout autre surpassé,  
Celle dont l'œil m'a le cœur offensé  
Passe ta dame en beautez et en graces.

Combien, Ronsard, à nos futures races  
Et à nous mesme eusses tu delaissé  
De plus beaux vers, si Amour t'eust poussé  
Ainsi que moy dans de si belles nasses ?  
Bien que tes vers soient tellement sçavans  
Qu'ils n'ont laissé, Ronsard, à tes suyvans  
Q'un désespoir d'imiter leur doctrine ;  
Si eusses-tu d'avantage entrepris  
Si l'Archerot fils aîné de Cypris  
De ma Deesse eust touché ta poitrine.

## POURTRAIT

DE SON ENTE.

—

I

*Aux cheveux.*

Cheveux frisez en mille crespillons  
Et mignotez d'une tant bonne grace,  
Qu'Amour n'a point une plus belle nasse  
Ni les Zephirs plus beaux éventillons.  
Ainsy qu'on void les cornus papillons  
Voler joyeux sur quelque verte place,  
Ainsi ce Dieu d'une joyeuse face  
Vole dessus vos crespes tortillons.  
O beaux cheveux ! o perruque menuë  
Où est mon ame en prison detenuë  
Et mille cœurs attachez et liez,  
Si vous voulez que par toute la terre  
On vous louenge au son de ma guiterre,  
Encordez-la de vos brins deliez,

II

*Au front.*

Front bien poly, trosne de magesté,  
Front yvoirin où la vertu se place,  
Front où Diane, ainsi qu'en une glace,  
Mire l'honneur de sa virginité ;  
Front, marbre ainçois, où la divinité,  
La gaillardise et la plus belle grace,  
Le jeu le ris, Idalienne race,  
Ont buriné toute leur déité,  
Qu'un Vendomois, qu'un Belleau ne suis-je ore  
Pour peindre au vif la beauté que j'adore  
Et l'orient de ton lustre vermeil !  
Sur toy, beau front, si proprement s'assemble  
Le lys au teint de la rose, qu'il semble  
Qu'en toi tousjours se leve le soleil.

III

*Aux yeux.*

Yeux, qui donnez à mes pensers des aisles,  
Les eslevant de ces terrestres lieux  
Pour les porter jusqu'au trosne des Dieux  
Et leur monstrent les déitez plus belles ;  
Yeux, où d'Amour naissent les estincelles ;  
Yeux, dont l'azur est plus délicieux  
A contempler que n'est celui des cieux,  
Ni que les yeux des douces colombelles ;  
Yeux, non pas yeux, mais sphères de Cypris  
Dont les rayons m'ont tellement epris

Qu'au lieu de sang mes veines sont de braise,  
O beaux soleils non jamais embrunis  
Que ce m'est d'heur d'estre votre Phoenix  
Mourir pour vous, c'est mourir de trop d'aise.

IV

*Aux oreilles.*

O belle, jeune et rondelette oreille,  
Dont le destour en ovale formé  
M'a mille fois en therme transformé,  
Voyant de près ta céleste merveille!  
Trois, quatre fois je te supply, ne vueille  
Qu'à mes hélas ton pertuis soit fermé.  
Piteuse entend de mon cœur enfermé  
Dans tes detours la douleur nompareille.  
Si tu daignois un quart d'heure escouter  
Les cruautéz qu'Amour me fait gouster,  
En t'adorant, belle oreille, j'estime  
Que je pourrois rencontrer à la fin  
De mes travaux la souhaitable fin  
Et que mon vieil s'accord'roit à ma ryme.

V

*Aux joues.*

Quand je te voy, o nymphelette jouë,  
Je pense voir quelque lys blanchissant  
Baiser le teint d'un bouton rougissant,  
Ou quelque œillet qui dessus le lait nouë.  
Plus que ton teint d'aiglantine, je louë  
Ces petits trous que ton ris blandissant

Au beau milieu de toy va batissant;  
Car mon Seigneur à toute heure s'y jouë.  
Dans ces trous là cest Archerot vainqueur  
Estoit caché le jour que dans mon cœur  
Il mist le trait empenné de ta grace.  
Il y estoit ; mais je ne le vy point  
Sinon apres que sa fleche m'eust pointg  
Et qu'il se fut emparé de la place.

VI

LA BOUCHE.

*Sonnet aux Avettes.*

Fille du ciel, ô menagere Avette,  
Ne lasse plus tes vollans avirons,  
Pour effleurer à petits becs larrons  
Les belles fleurs qui naissent sur Hymette.  
Sans te peiner d'une aussi longue traite,  
Sur ceste bouche ou bien aux environs,  
Tu peux suçger un millier de fleurons,  
Maint Hyacinthe et mainte Paquerette.  
Icy la fleur qui naquit d'Adonis  
Croist à foison, ici sont épanis  
Les lyz, les tymes et le Girofle encoré ;  
Mais garde toy, déroband leur douceur  
Pour t'enrichir, qu'un brandon ravisseur  
Ainsi qu'à moy le cœur ne te devore.

VII

*Au col et à la gorge.*

Col blanc et rond, gorge grasse et douillette  
Qui soustenez ce petit univers,

Ce chef des chefs, dont les effets divers  
M'ont mis au cœur l'amoureuse sargette.  
Col un peu long, gorge un petit languette,  
Voulez vous pas que j'honore mes vers  
De vos beaux lys qui n'ont peur des hyvers,  
Ni de l'ardeur que l'avant-chien nous jette.  
O col charnu, ton grasset embompoint  
Comme beaucoup ne nous découvre point  
Des nerfs tendus alors que tu te tournes ;  
Tu es tout beau ! Et toy, gorge de Lys,  
Tu es si belle en tes deux petits plis  
Qu'en mes pensers sans cesse tu séjournes.

### VIII

#### *Aux mains.*

O belle main, dont mon cœur est espris  
O belle main dont la blancheur insigne  
Est mille, mille et mille fois plus digne  
Du present d'or que celle de Cypris.  
De tes cinq doigts la richesse et le prix  
Pourroient encore eschanger en un Cigne  
Le puissant Dieu, pere du jumeau Signe  
Qu'on voit flamber au celeste lambris.  
O belle main ! ô main douce guerriere,  
Main qui detiens mon ame prisonniere  
Dans les filets de cet aveugle Archer ;  
Si tu as soing d'estre de moy pourtraite  
N'empesche plus ma main, quand je souhaite  
Taster le mont de ce joyau si cher.

IX

*Au ventre*

Si le parfait consiste en chose ronde,  
Comme il est vray, petit ventre refait,  
Ventre poupin, tu es du tout parfait ;  
Car rien plus rond ne se trouve en ce monde.  
Ceste beauté qui s'engendra de l'onde  
Puis engendra cet enfant qui me fait  
Tant lamenter, ne l'avoit si bien fait,  
Passant la mer dans sa coquille blonde.  
Tu es tout doux, tout gras, tout rebondi,  
Tout potelé, tout beau, tout arrondi,  
Tout blanc, tout net, tout gentil et tout leste !  
Mais si tu veux encore estre plus rond,  
J'ay des outils, ventre, qui te feront  
Beaucoup plus rond que la rondeur celeste.

X

*A son compagnon.*

O des Amours le repos gratieux,  
O le tresor des tresors de mon Ente,  
O petit mont, ô coraline sente  
Qui peut tenter les hommes et les Dieux !  
O mont feultré d'un coton precieux,  
O paradis ! faudra-t-il que je tente  
Ton vain pourtrait sans qu'au vray je contente  
De la douceur mes esprits envieux ?  
Croy-moy, tu fais, mon Ente, trop de conte,  
En ta verneur, de ne sçay quelle honte,  
Honte qui fait que le monde defaut.

Non, non, ne crains ; ensuy-moy la nature,  
Laisant la honte à ceux qui en ont cure :  
Jamais en soy la nature ne faut.

XI

*Aux jambes.*

Pilliers d'argent qui fermes supportez  
Ce beau logis, ceste espargne, où Nature  
Et le forger de toute créature  
Ont enfermé leurs plus riches beautez ;  
Jambes de lyz qui toutes surmontez  
A bien danser, monstrez vostre teinture,  
Vostre longueur et de quelle peinture  
Il faut trasser les greves que portez.  
Dieux immortels, quelle vivante neige !  
Quede blancheur ! hélas, bons Dieux ! que n'ay-je  
D'un seul Bunel la delicate main  
Et son pinceau trempé dedans la cresse  
Pour vous trasser. Si chose si supresse  
Se peut trasser par artifice humain.

XII

*Aux pieds.*

Il ne faut plus qu'on me vante Tethis,  
Royne des eaux et femme de Neptune,  
Pour ses beaux pieds ; ceux de ma nymphe brune  
Sont plus estroits et beaucoup plus petits.  
Pieds assurez, rondement aboutis  
En dix orteils veufs de toute infortune.  
Se peut-il voir Deesse sous la lune  
Qui en ait deux si beaux et si gentis ?

Je suis heureux, vrayment, je le confesse,  
Et trop heureux de quoy ma muse cesse  
Son œuvre aux pieds d'un pourtrait si divin.  
Donc pour finir au parfiit simulacre,  
Devotieux, à tes pieds je consacre  
Pour tout jamais mon principe et ma fin.





LE  
SECOND LIVRE  
DES  
SOUSPIRS AMOUREUX  
DE GUY DE TOURS

---

SONNETS

EN FAVEUR DE SON ANNE.

C'est à ce coup, Muses, que je suis pris  
Et qu'un bel œil triomphe de mon âme ;  
C'est à ce coup que l'amoureuse flame  
De tous costez me tient le cœur épris ;  
C'est à ce coup que l'enfant de Cypris  
Me fait au vray serviteur d'une Dame  
Dont la beauté qu'en mes yeux je reclame  
Du beau Troyen mériteroit le prix ;  
C'est à ce coup que le ciel me condamne  
Parfaitement d'aymer une belle Anne  
Et d'embellir le monde de son nom.

Sus doncques sus, Pucelles que j'estime  
Portez si loing les accens de ma ryme  
Que l'univers soit moins que son renom.

II.

Clothon à peine autour de sa fusée  
De mon printemps la trame devoit,  
A peine encor ma levre se bordoit  
D'une toison brunnettement frisée,  
Quand un bel œil, d'une flame puisée  
Du plus beau feu qui dans le ciel ardoit,  
Eprit mon cœur qui point ne se gardoit ;  
Et me rendit toute l'âme embrasée.  
Cinq ans y a què je suis tout en feu,  
Et toutes fois eschauffer je n'ay peu  
Le beau sujet de ma flame supreme.  
O bel œil brun, semence de mon dueil,  
Je t'accompare en effect au Soleil,  
Qui brusle tout sans se brusler soy-mesme.

III

Quand j'apperçoy les beautez de mon Ange,  
Je m'esbahys que le pere des Dieux  
Pour l'abuser et pour en jouyr mieux  
En quelque Cygne encore ne se change ;  
Qu'il ne se met sous la figure estrange  
Ou d'un taureau, ou d'un or précieux :  
Cent mille fois il a quitté les cieux  
Pour des beautez de plus basse louange.  
Danaë, Lede et ceste nymphe encor  
Qui fut ravie à son pere Agenor  
N'avoient le port ny le ris plus folastre.

Eh ! fut il donc une telle beauté  
Que celle-là qu'en toute loyauté  
Mon cœur adore et mon œil idolastre !

IV

Je pense errer là haut entre les Dieux  
Et m'abreuver de nectar à leur table,  
Quand j'apperçois la clarté delectable  
De cest œil brun d'où s'escoule mon mieux.  
Il fait beau voir la lumière des cieux  
Et du printemps la grace peu durable ;  
Il fait beau voir, dessus l'Indique sable  
Le diamant reluire précieux ;  
Il fait beau voir l'Aurore diaprée  
Sortir gayment de sa couche pourprés  
Peinte de fleurs ; mais il fait plus beau voir  
L'œil que mon œil si chastement adore ;  
Car de luy seul le Soleil et l'Aurore  
Et le Printemps empruntent leur pouvoir.

V

Tu conseillois à ta germaine Elise  
D'aymer le frere au petit Cupidon  
Qui des fureurs du Dolope brandon  
Dessus son dos sauva son pere Anchise ;  
Et luy disois : Ma sœur, que plus je prise  
Que la clarté dont Titan nous fait don,  
Que tu verrois en grand honneur Sidon,  
Si ce Troyen à femme t'avoit prise.  
Et luy disois qu'il n'estoit sous les cieux  
Rien aux humains de plus delicieux  
Que cest Archer et sa flame supreme.

Doncques pourquoy ne veux tu point aymer,  
Toy qui d'amour la voulois enflammer ?  
Laisse ta sœur et songes pour toy mesme.

VI

Que dans ceste eau ne la tiens-je aussi nuë  
Que j'y suis nud ! imitant les tritons,  
Les Esturgeons, les Dauphins et les Tons,  
Je f'roy l'amour sur la greve menuë ;  
Je baiseroÿ sa gorgette charnuë  
Et le vermeil de ses jeunes tetons,  
Blancs et polis comme deux pelotons  
De laict caillé ou de neige chenuë.  
Je mignott'rois ses cheveux gredillez,  
Confusement sur l'onde esparpillez,  
Dont Cupidon mille cœurs encordelle ;  
Puis j'essayrois, ainsi que le poisson,  
Par quelque belle et gentille façon,  
Au prochain bord de frayer avec elle.

VII

J'auray tousjours au plus beau de mon ame  
Du mois d'avril le vingt-uniesme jour ;  
Car ce jour là le puissant Dieu d'Amour  
M'eprint le cœur de sa gentille flame.  
En ce jour là, j'eus l'heur de voir ma Dame,  
De votr son front, des graces le sejour,  
De voir ses yeux, où folastre à l'entour  
Cet Archerot dont la fleche m'entame.  
O jour heureux ! en qui ma puberté  
Heureusement perdit sa liberté  
Qui maintenant heureuse est asservie

Avec mon cœur dessous l'heureux pouvoir  
D'une beauté qui fait d'ordre mouvoir  
Les pas suivis du sphere de ma vie.

VIII

Jeune beauté, merveille de nostre age  
Je t'aime tant que je voudrois avoir  
Cent et cent cœurs afin de te pouvoir  
Aymer cent fois et cent fois d'avantage.  
Hé Dieu ! que n'ay-je à l'entour du visage  
Ainsi qu'Argus cent yeux pour mieux te voir ;  
Que n'ay-je aussi, pour mieux te concevoir,  
Autant d'esprits que par l'air il en nage !  
Pour bien aymer tant et tant de beautez  
Qu'on voit reluyre en toy de tous costez,  
C'est peu d'un cœur, ma Dame,  
Et c'est trop peu de deux yeux pour les voir,  
Et pour en soy toutes les concevoir  
C'est trop peu que d'une âme !

IX

Ceste beauté, pour laquelle je porte  
Les pleurs aux yeux, le soucy sur le front,  
Hier au soir ourreloit, d'un doigt prompt,  
De la Hollande, étant size à sa porte.  
Et là ce Dieu, dont la quadrelle forte  
M'a fait au cœur un ulcere profond,  
Mignardement voletait tout au rond  
Des raiz dorez de son œillade accorte.  
Puis ennuyé de voller se cachoit  
Dedans ses yeux d'où viste il decochoit  
Dix mille traits sifflans comme la foudre

Dedans les cœurs de ceux qui en passant  
Alloient leurs yeux des graces repaissant  
Qui s'esbattoient avecques elle à coudre.

X.

Si je voulois, Anne, vous presenter  
Quelques fleurons dignes de vostre grace,  
Qui celle la des Kharites efface,  
Je les voudrois de vous mesme emprunter.  
De vostre sein, digne que Jupiter  
En pluye d'or encore se reface,  
J'emprunteroy les beaux lys, ou se place  
Ce jeune Archer qu'on ne peut eviter.  
De vostre joue à l'Aurore pareille  
J'emprunteroy l'aiglantine vermeille,  
Et les œilletz de vos levres encor ;  
Puis, pour les joindre en un bouquet insigne,  
J'emprunterois un de vos cheveux d'or :  
Seroit-ce pas un bouquet de vous digne ?

XI

Je n'ay point d'yeux pour voir ma rebelle,  
Ni de désirs que pour la desirer,  
Ni de souspirs que pour la souspirer,  
Ni de pensers que pour penser en elle.  
Je l'ay si bien empreinte en ma cervelle  
Que je puis autre chose priser,  
Ni d'autre Dame en tous lieux deviser,  
Ni recevoir affection que d'elle.  
Je n'ay des pieds que pour l'aller chercher,  
Je n'ay des mains qu'afin de la toucher,  
Ní point de cœur que pour concevoir d'elle.

Bref je n'ai rien qu'elle n'ait, et ne puis  
Me dire à moi, tant à elle je suis...  
Et toutes fois elle m'est si cruelle !

XII

Sur l'herbe tendre, à l'ombre d'un ormeau,  
Ceste beauté que j'adore estoit sise :  
Là Cupidon, le ris, la mignardise  
Volloient autour de son soleil jumeau.  
Jamais le ciel ne fist rien de si beau :  
Dessus sa joue estoit une cerise  
Qui au milieu d'une blancheur exquise  
Flamboit ainsi qu'un corail dedans l'eau.  
Un attifet luy couvroit le visage,  
Qui augmentoit sa grace d'avantage,  
Ce me sembloit, tant j'estois transporté.  
Zephire adonc qui la voyoit si belle,  
Mollement l'esventoit de son aile,  
Se pendillant à son poil mignotté.

XIII

Plus je la voy, plus je la trouve belle,  
Et quand cent fois, le jour je la verrois,  
Cent fois le jour, Le Clerc, j'y trouverois  
Quelque beauté d'accroissance nouvelle.  
Quand le Printemps en Mars se renouvelle  
On ne voit tant de fueillages au bois  
En un moment naistre tout à la fois,  
Que de beautez et de graces en elle.  
Non ! tu dirois que les astres des cieux,  
Nature et l'art ne seroient soucieux  
Que d'embellir, de polir et d'accroistre

L'infinité de ses perfections,  
Pour les premiers nous faire icy paroistre :  
Elle en beautez, moy en affections.

XIV

O doux regards, ô bouche, dont il sort  
Un ris, un chant, une parole accorte,  
Qui referoit une personne morte  
La rappelant du Charontide port !  
O cheveux bruns qui me liez si fort  
Et dont le Dieu, qui pour ses armes porte  
La fleche et l'arc, fait la ficelle forte  
Dont sans pitié il me traisne à la mort.  
O main douillette ! ô levre cynabrine !  
O front d'yvoire ! ô gorgette marbrine !  
O sein de lyz, des grâces le sejour.  
A peine au cœur sens-je l'amere playe  
De vostre adieu, tant extreme est la joye  
Qu'ore je sens pour vostre heureux retour.

XV

O belle main ! qui me serres le cœur,  
Qui clos ma vie en si petit espace,  
O belle main, ainçois ô belle nasse,  
Où m'emprisonne Amour mon belliqueur !  
Main, que mes yeux d'une triste liqueur  
Ont tant lavee en implorant ta grace,  
Main, pour laquelle il faut que je trespasse  
Tant tu m'es fière et pleine de rigueur !  
O belle main, ne me sois plus farouche,  
Et me permets que librement je touche  
A ce beau sein, ja desja s'eslevant

En deux cousteaux de porphyre et d'yvoire,  
Cousteaux flottant ainsi qu'au bord de Loire  
Deux petits flots sous un debile vent.

XVI

Si tu ne veux que je t'ayme, Maitresse,  
Ostes tes yeux plus luisans que le jour,  
Ostes ton front des grâces le séjour,  
Ostes ton ris, ostes ta gentillesse ;  
Ostes ta bouche, où la délicatesse  
Et les baisers folastrent à l'entour,  
Ostes ton poil où se pendille Amour,  
Ostes ton port si remply d'allegresse ;  
Ostes ton col rondement blanchissant,  
Ostes ta joue et son teint rougissant,  
Ostes tes mains, ta voix et ta parole ;  
Car cependant que tu auras en toy  
Tant de beautez, il faudra malgré moy  
Que plein d'amour à tes pieds je m'immole.

XVII

Demandez-vous qui me jaunist la face,  
O mes Amis ! veu que journallement  
Un soing caché dans mon entendement  
Du trait fatal de la mort me menace.  
Veux que je suis en un feu qui m'englace,  
Veux que je n'ay un seul petit moment  
De treve ou paix avec un pensement  
Qui jour et nuict mille morts me pourchasse.  
Je suis si plein d'amere passion  
Que je surpasse en malheur Ixion  
Et ses tourments ne sont que douces peines

Au prix de ceux que je couve en mon flanc,  
Et qui glouuttons s'espandent par mes veines  
Pour s'enivrer du meilleur de mon sang.

XVIII

Ne me refuse, Anne pour ton servant  
Je te puis mieux servir que tu ne pense ;  
Je puis te faire une Deesse en France  
Par les beaux vers que je vays escrivant.  
Je puis darder du Ponant au Levant  
Plustost qu'en l'air un oiseau ne s'eslance,  
De ta beauté la divine excellence  
Et ton beau nom rendre tousjours vivant.  
Je puis encore en despit de Saturne  
Et de sa faulx, de la Parque et de l'urne,  
Te peindre icy d'immortelles couleurs ;  
Donc pour servant, Mignonne, ne refuse  
Celuy qui peut, par l'outil de sa Muse,  
Eterniser ton nom et tes valeurs.

XIX

Revien, Zephire, et avec toy ramene  
Les belles fleurs merveilles du Printemps,  
Les ris mignards, les jeux, les passetemps,  
Afin qu'un peu mon Anne je promene.  
Des Aquilons la froidureuse haleine  
Et l'hyver morne ont duré trop longtemps  
Doncques revien et chasse tous ces vents  
Qui de frimas enfarinent la plaine.  
Comment peux-tu souffrir si longuement  
Que de Chloris le beau bigarrement  
Soit retardé du mari d'Orithye?

Ce te sera une honte à jamais,  
Si en honneur bientôt tu ne remets  
De sa beauté la richesse amortie.

XX

Seule beauté de mes yeux adorée,  
Tu as le ris et le regard si beau  
Que si es mains tu portois un flambeau  
On te prendroit pour l'Alme Cytherée.  
Tu as comme elle une grace assurée  
Et dans les raiz de ton soleil jumeau  
Comme en ses yeux maint folastre Amoureux  
Tient pour blesser sa fleche préparée.  
Tu as la voix et le parler comme elle,  
Comme son sein ton beau sein se pommelle,  
Et toutes deux avez mesme embonpoint ;  
Vos lèvres sont vermeilles comme rose ;  
Vous differez seulement d'une chose ;  
Car Venus ayme et toy tu n'aymes point.

XXI

Dedans son bain Diane ne pleut tant  
Au Cadmean qui la vit toute nuë,  
Que la beauté que j'ay pour Dame esleuë  
Me pleut hier sur Loire s'esbatant.  
Amour estoit dans ses yeux voletant,  
Ayant és mains sa quadrelle esmouluë,  
Dessus sa bouche une troupe menuë  
De ris, d'attraits folastroit jolyment.  
Le Dieu de Loyre et ses belles Naïades  
Qui lors fouloient à nombreuses gambades  
Le verd tapys de leur humide bord

En la voyant si belle et si parfaite,  
Dirent tout haut : Voicy cette Nymphette  
Pour qui les Dieux voudroient courre à la mort !

XXII

Fleur de vertu, fontaine de beauté,  
Qui de mon cœur tout bas penser esloigne,  
Par qui le ciel icy-bas nous tesmoigne  
Combien il peut dessus l'humanité :  
Lorsque je pense en ta divinité  
Dire et de dueil tout le front me vergongne,  
Sçachant qu'en vain ma Muse s'embesongne  
A raconter quelle est ta déité.  
Pour dignement louer ton mérite  
Et ta beauté en tant de cœurs écrite,  
Il me faudroit estre cil qui chanta  
Si hautement sur les bords de mon Loyre  
De sa Cassandre et l'honneur et la gloire  
Qu'avecques luy jusqu'au ciel les monta.

XIII

Croys vistement, o mon petit bocage,  
Sans avoir peur que le foudre des cieus,  
Ny que des vents le souffle audacieux,  
Te puisse nuyre ou te faire dommage.  
Croys vistement, afin que ton ombrage,  
Tous les estez, nous soit délicieux,  
Garantissant du chaud malicieux,  
De l'avant-chien, nostre tendre visage.  
Non, pour cela, Bocage ne crois point ;  
Mais pour l'amour de celle qui me point  
Si doucement de sa grace estimée.

Elle m'a dit et promis dès longtemps,  
Qu'elle viendrait, au retour du Printemps ;  
Prendre le frais sous ta verde ramée.

XXIV

Toute chose ayme et n'y a rien que vous  
Qui n'aymez point en ces gisantes terres.  
L'acier, le fer, les arbres et les pierres,  
Les eaux les monts aymant ainsy que nous.  
Les fiers lyons, les tigres et les loups  
Et les dragons aux dangereuses serres,  
Les vents mutins et mesme les tonnerres  
Trouvent qu'Amour est agreable et doux.  
Seule icy-bas vous avez la poitrine  
Veufve du feu de la belle Cyprine,  
Feu qui Pluton a peu mesme enflamer.  
A tout le moins, s'il ne vous plaist, ma Belle,  
De nous aymer, ne soyez si cruelle  
De nous deffendre à ne vous point aymer.

XXV

Belle Psyché, dont la beauté supresme,  
Les doux regards, les ris et les attraitz,  
Sont les brandons, les fleches et les traitz  
Dont Cupidon s'arme contre soy-mesme.  
Ne vois-tu point sur mon visage blesme  
De mes douleurs les douloureux portraitz ?  
Las ! quand veux-tu regarder de plus prez  
De moy, chetif, la passion extresme ?  
ne te chaut de mes tourmens, non plus  
Que s'ils n'estoient de tes beautez venus,

Que s'ils n'avoient de tes yeux prins naissance,  
Anne, pour Dieu, aye de moy mercy !  
Le Scorpion blesse et guerist ainsi :  
Heureux celuy qui guarist son offence !

XXVI

Voici la rive et l'herbe tendrelette  
Et les fleurons où ma Déesse un soir,  
Après avoir folastré, se vint seoir  
Avecques mainte et mainte Nymphelette.  
De ses doux ris naissoit la pasquerette ;  
Le ciel joyeux de si belle la voir  
Faisoit autour de sa face pleuvoir  
Maint hyacinthe et mainte violette.  
Le Dieu Amour, qui avec elle estoit,  
Prenoit ces fleurs et les embouquetoit,  
Puis, en faisant une humble reverence,  
Les agençoit luy mesme de sa main  
Sur le caillé de son pudique sein :  
Hé Dieu ! quel heur il avoit, quand j'y pense !

XXVII

Ha ! pauvre Guy, que tu es désolé  
Pour estre absent des beaux yeux de ta Dame,  
Beaux yeux brunets, dont la divine flame  
En tes ennuy's te rendoit consolé !  
Que feras-tu, estant si reculé  
De ces beaux yeux, ainçois de ta chere ame,  
Qu'en vain, hélas ! au secours tu reclame  
De la douleur qui te rend affolé ?

Jamais Anthoine, au fort de son desastre,  
N'eut tant d'ardeur de voir sa Cléopastre  
Que tu en as de revoir ces yeux doux.  
Doux yeux, hélas ! si vous avez envie  
Que votre Guy ne perde point la vie,  
Avancez-vous, hélas ! avancez-vous !

XXVIII

Loire qui vas de ton onde vitrée  
Razant les murs de ma ville de Tours,  
Et qui conduis, sans faire aucuns destours,  
Tes flots chenus au sein de la Marée,  
Si tu vois plus, sur ta rive dorée  
D'un beau sablon, s'esgayer de maints tours  
Cette beauté, source de mes amours  
Et des tourments qui m'ont l'ame esgarée ;  
Je te supply, d'un murmure adoucy,  
Luy raconter le penible souci  
Qui pour l'aimer incessamment m'affole.  
Si tu me fais une telle faveur,  
Par mes escrits je feray ton honneur  
Tel que celui de Gange et de Pactole.

SONGE

Il faisait chaud et le pere du jour  
Avoit ja fait la moitié de son tour,  
Quand pour charmer ma peine soucieuse  
Je me posay sur ma couche ocieuse,  
Ayant fermé les fenestres pour mieux  
Que le sommeil se glissat en mes yeux.

Mais aussitost que la vertu sorciere  
De ses pavots eust cillé ma lumiere,  
Le Dieu Morphée, ennuyé de mes pleurs  
Et des travaux de mes longues douleurs,  
Me vint offrir en songe ma Maistresse,  
Mon Ange ainçois, ayant sa brune tresse  
Esparse au vent en mille crespillons,  
Où les Amours, ainsi que papillons,  
Volloient joyeux, armez d'arcz et de trouses,  
Et enrichis de cent mille detrousses.  
Sa robe estoit ouverte par devant,  
Qu'elle taschoit de rejoindre souvent,  
Pour m'empescher de contempler la gloire  
Et la rondeur de ces ondes d'yvoire,  
Qui vont flottant à petis mouvemens  
Sur son beau sein sujet de mes tourmens.

Mais aussi tost qu'en ce point je l'eu veuë,  
J'eu volonté de la voir toute nuë,  
Si que, malgré ses fœminins efforts,  
Je luy descouvre entierement le corps,  
Et sur mon lict brusquement je la couche,  
Où je baisay cent mille fois sa bouche  
Et ses beaux yeux, dont la flame pourroit  
Ressusciter un homme qui mourroit,  
Fendre les rocs, appaiser la marine  
Et arracher le cœur de la poitrine.  
Cent et cent fois dominant sa rigueur,  
Je t'embrassay d'une masle vigueur,  
Et l'approchay de si prés, ce me semble,  
Que nos deux corps se joignirent ensemble.  
O Dieu, que d'aise ! O Dieu, quelles beautez  
Voioy-je lors ! et quelles nouveautez

De lyz, d'œillets à pleines mains touchoy-je ?  
Et quels plaisirs au fond du cœur avoy-je !  
Je ne puis croire, o Dieu ! que dans les cieux  
Il y ait rien de plus délicieux !  
Et croy qu'au prix d'une telle liesse  
Paradis soit une amere tristesse.

Certainement si j'eusse plus longtems  
Repeu mon cœur d'un si doux pasetemps,  
Je fusse un Dieu, et sentoy ja mon ame  
S'aïler le dos d'une divine flame  
Pour m'emporter de ce terrestre lieu,  
Là haut au Ciel, pour me faire un grand Dieu:  
Et croy que cil qui auroit jouyssance  
Réellement de sa rare excellence  
Non seulement seroit un Dieu plus grand  
Que celui-là qui tout brise et tout fend  
Quand il lui plaist, tant sa force est supresme ;  
Mais plus que Dieu, il seroit les Dieux mesme.

CHANSON

Je suis amoureux d'une fille  
Plus belle cent fois que n'estoit  
Venus, alors que la portoit  
Sa mere au fond d'une coquille.  
Je pense que Nature aydée  
Du pouvoir souverain des Dieux,  
Ne l'ait faicte que pour les yeux  
Et que pour estre regardée,  
Jamais la Royne *Ægyptienne*  
Ne mignota dessus son front  
D'un doigt fœmininement prompt  
Si belle tresse qu'est la sienne.

Titan, qui le jour nous apporte  
Tout resjouy de l'Orient,  
N'a l'œil si beau, ni si riant  
Qu'est le sien qui tout mon heur porte.

Sa belle et délicate jouë  
N'est autre chose qu'un œillet,  
Qui tout odorant et douillet,  
Dedans un plat de cresse nouë.

Il me souvient d'une grenade  
Riante au soleil automnal,  
Quand je voy le double coral  
De sa bouche où Amour panade.

Hé Dieu ! que la rondeur unie  
De son mignardelet menton  
Se rapporte bien au bouton  
D'une rose presque épanie.

Son col ressemble une colonne  
De marbre blanc, et son beau sein  
Large, net, entrouvert et plein,  
Ressemble à celui de Latonne.

Hé Dieu ! qu'il fait bon voir encore  
Sur ce sein doucement esmeu  
Descendre et monter peu à peu  
Ces flots que mon penser adore !

Ses mains sont aussi délicates  
Que du satin et ses dix doigts,  
Dignes du sceptre de nos rois,  
S'aboutissent de dix agathes.

Junon n'a le maintien si grave  
Qu'elle a, n'y l'aqueuse Tethis,  
Avecques ses talons petits,  
Au marcher n'a le pied si brave.

Bref la moindre beauté de celle  
Que mon cœur adore et mes yeux,  
Passe la plus belle des Cieux  
Et de la terre universelle.

CHANSON

Cet œil qui s'élève à l'égal  
D'un front d'ivoire et de cristal  
Notant d'une douceur benine  
Dessous une voute ebenine,  
Hier mille traits me darda,  
Quand mon Anne me regarda.

Mais quoy ! ces mille traitz, au lieu  
De m'offenser, ont au milieu  
De mon cœur peint de la cruelle  
Mille fois la figure belle,  
Si que mon cœur, de tous costez  
N'est qu'un Paradis de beautez.

CHANSON

Je veux finir mes escrits,  
Et mes cris,  
Et mes plaintes nompareilles,  
Puisque pour les escouter  
Et gouster  
Ma Dame n'a point d'aureilles.  
Je veux n'avoir plus le teint,  
Ainsi peint  
De couleur à demy-bleuë ;  
Car pour voir ceste couleur  
De douleur  
Ma Dame n'a point de veuë.

Je fault, Ma Dame les oyt,  
Et les voit  
Non pas pour m'estre propice ;  
Mais bien pour se resjouyr  
De m'ouyr  
Plaindre de mon grief supplice.  
Elle void tous les ennuis  
Où je suis  
Pour l'aymer plus que moy-mesme ;  
Mais c'est le plaisir plus grand  
Qu'elle prend  
De me voir si pasle et blesme.  
Ses liesses et ses ris  
De mes cris  
Croissent et prennent naissance,  
Et du malheur qui me tient  
Luy provient  
Toute sa resjouyssance.  
Mais quel arrest aymentin  
Du destin,  
Quelle force vehemente,  
Las ! me contraint d'estimer  
Et d'aymer  
Cela qui plus me tourmente ?  
Je ne scauroy m'empescher  
De chercher  
Son amour, bien que je sache  
Au vray qu'en vain je la suy,  
Et poursuy,  
Et qu'à la fléchir je tasche.  
Mourons ! c'est assez languy,  
Pauvre Guy ! .

La mort seule a la puissance  
D'arracher hors de ton cœur  
La rigueur  
De ceste amour qui t'offense.  
Adieu ! Je m'en vay mourir  
Et courir  
Là bas d'une plante isnelle.  
J'espere plus de confort  
De la mort  
Que de mon Anne cruelle.

XXIX

Doy-je maudire ou louer la journée  
Que tes beaux yeux prindrent ma liberté ?  
Je n'en sçay rien ; car à la vérité  
Elle me fut cruelle et fortunée :  
Cruelle, autant qu'une flame obstinée  
Chassa de moy toute félicité,  
Remplit mon cœur de toute adversité  
Et m'aveugla plus que n'estoit Phinée.  
Elle me fut heureuse, pour autant  
Qu'elle me fist un amoureux constant  
De ta beauté qui n'a point de semblable.  
O jour heureux et malheureux aussi,  
Qui m'as rendu de tout ce monde ici,  
Le plus heureux et le plus misérable !

XXX

Voulez-vous point, Angelique beauté,  
Prendre pitié du mal qui me devore ?  
Las ! voulez-vous m'estre cruelle encore  
Et me gesner de vostre cruauté ?

Ah ! vous m'avez, Anne, assez tourmenté !  
Pource humblement vostre pitié j'implore.  
Secourez-moy, ou je m'en vais dés ore  
Rendre l'esprit par vostre dureté.  
Non ! J'ai desir, ma Déesse, d'attendre  
Encore un peu : le Temps fait tout comprendre ;  
Le Temps enfin fait toute chose voir.  
Quand par le Temps vous sçauvez la misere  
Que j'ay pour vous, j'espere recevoir  
De vous le fruit duquel je desespere.

XXXI

A tout le moins si j'avois cét honneur  
De la hanter et de parler à elle,  
Pour le guerdon de mon ame fidelle,  
Je ne plaindrois si souvent ma douleur.  
Mais ô Destin ! ô Desastre, ô Malheur !  
Sa mere est si farouche et si cruelle  
Qu'elle ne veut que ma Deesse belle  
M'eslise au vray pour son vray serviteur.  
O dure mere ! ô femme difficile,  
Si tu savois combien j'ayme ta fille  
Et de quels feux mon cœur en est espris,  
Tu m'octroirois le bien que je demande :  
Ce bien est grand ; mais mon amour est grande,  
Toute amour grande est digne de grand prix.

XXXII

Hault eslevé sur l'aile de ma ryme,  
Loing de la dent du peuple vicieux,  
Je veux graver ces sonnets dans les cieux  
Qu'Amour luy-mesme a poly de sa lyme.

Divines sœurs, qui habitez la cyme  
Du mont Parnasse au séjour gracieux,  
Favorisez mon vol audacieux :  
Vous en aurez quelque jour de l'estime.  
Et toi, Phœbus, père des beaux esprits,  
Ne sois contraire à mon vol entrepris  
Et ne fonds point la cire de mon aile,  
Ou si tu veux que ton alme flambeau  
Brusle mon dos, donne-moy pour tombeau,  
Non une Mer, mais le Sein de ma Belle !





LE  
TROISIÈME LIVRE  
DES  
SOUSPIRS AMOUREUX  
DE  
GUY DE TOURS

---

SECOND LIVRE  
EN FAVEUR DE SON ANNE

I

Mon Anne et Cupidon sont presque mesme chose.

Si mon Anne sousrit, Amour sousrit aussi ;

Si elle est souciée, Amour est en souci ;

Si mon Anne repose, Amour aussi repose.

Si mon Anne ne parle, il a la bouche close ;

Si mon Anne devise, Amour devise aussi ;

Si elle a froid ou chaud, il est chaud ou transi ;

Si mon Anne compose, Amour aussi compose.

Si elle ouvre les yeux, Amour ouvre les yeux ;

Si joyeuse elle chante, Amour chante joyeux ;

Si son pied va marchant, Amour marche comme  
[elle ;

Bref tout ce qu'elle fait, Amour le fait soudain.

Ils different pourtant ; car Amour est humain

Et mon Anne est farouche, inhumaine et cruelle.

II

**Madame, ce n'est point l'orgueil ny le mespris,**  
Qui font que quelquesfois pardevant vous je passe  
Sans me recommander à vostre bonne grace  
Et saluer vos yeux, planettes de Cypris.

**Madame, vostre Guy n'est point si mal appris**  
Que s'il ne se sentoit de qualité trop basse  
Il ne vous saluast d'une joyeuse face;  
Il craindroit, l'ayant fait, d'avoir trop entrepris.

**Il vous honore tant, vous ayme et vous revere,**  
Qu'il craint plus que la trait de la Parque severe  
De vous estre ennuyeux et de vous faire tort;  
**Voyre il vous ayme tant que mesmement il n'ose,**  
De peur de vous fascher, dire qu'estes la cause  
Et le sujet du mal qui le meine à la mort.

III

**Ni le peu de soucy qu'elle a de mon tourment,**  
Ni cette folle amour qu'obstiné je luy porte,  
Ni l'espoir affronteur qui trop haut me transporte,  
Ni mille et mille maux que je souffre en l'aymant,  
**Ni ses jeunes desdains croissant journallement,**  
Ni tant de passions que sa fierté m'apporte,  
Ni la crainte que j'ay qu'un autre me l'emporte,  
Ni la chaleur du feu qui me va consumant,  
**Ni l'arrest de ma mort qu'on lit dessus ma face,**  
Ni le dueil que je sens estant loing de sa grace,  
Ni ses propos divins qui me sont interdits,  
**N'auront jamais pouvoir d'esloigner de mon ame**  
L'ardente affection que je porte à ma Dame;  
Car telle affection m'est un vray Paradis.

IV

Ne vous suffit-il pas, belle Anne de mon âme,  
De me brusler le cœur du feu de vos beaux yeux ?  
Voire de me brusler en tant et tant de lieux,  
Que je ne suis plus rien qu'une amoureuse flamme ?  
Ne vous suffit-il pas de me voir, ô ma Dame,  
Le butin eternal d'un feu victorieux,  
Pour estre idolastrant d'un cœur devotieux  
Vostre beauté qu'en vain en bruslant je réclame ?  
Sans encore vouloir dedans le feu jeter  
Ces sonnets innocents qu'Amour m'a fait chanter  
Pour faire vos vertus par tout le monde entendre ?  
Mais quoy, fiere Beauté, vous gaingneriez fort peu,  
Pour les perdre du tout, de les jeter au feu ;  
Car ainsi qu'un Phœnix renaistroyent de leur  
[cendre.

V

Vous donner des bouquets, c'est porter de l'areine  
Aux rives de la mer, des rameaux aux forests,  
Des lyz à vostre sein, à vos yeux des attraitz  
Des naques à vos doigts, du musc à vostre haleine.  
De bouquets et de fleurs vous estes toute pleine ;  
Les vertus, les honneurs dont vous faites acquetz  
Sont vos roses, vos lyz, vos fleurs et vos bouquets,  
Qui font tant admirer les vergers de Touraine.  
Doncq au lieu d'un bouquet, je vous offre ces vers  
Ce jourd'huy qu'un chacun par ce grand univers  
Revere le saint nom dont vous estes nommée.  
Le temps à la parfin le bouquet faniroit ;  
Mais les fleurs de ces vers fanir il ne sçauroit,  
Non plus que les fleurons de vostre renommée.

VI

Si tu es amoureux de la divinité,  
Nos amours, de la Rue. ont la mesme origine  
Ton amour est divine et la mienne est divine :  
Tu aymes le soleil et j'ayme sa clarté.

Est-ce pas adorer la mesme Déité.

Qu'adorer ses effectz ; et prisant la machine,  
De la terre, de l'air, du ciel, de la marine,  
Prise-t-on pas l'autheur de sa nativité ?

Je pense que celuy qui chante les louanges  
De ma belle Maistresse equiparable aux Anges,  
Louange, honore, prise, ayme et revere Dieu ;  
Car je croy fermement que Dieu ne l'a point faite,  
Et d'esprit et de corps, si belle et si parfaite,  
Que pour se faire en elle adorer en ce lieu.

VII

Belle fleur de quinze ans, qu'en toute reverence  
J'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux-tu point  
Que ce Doux Archerot, qui si doucement poingt,  
De son feu doucereux allume ton enfance.

Aymes, ore qu'Avril ton visage enjouvance,  
Ore que les attraitz, les graces, l'enbonpoint,  
La beauté, le loisir t'honorent de tout point  
Et qu'en toy seule ensemble ils font leur demeure  
Belle, ne garde point à Pluton ta beauté, [rance.  
Ny au temps, qui remply de trop de cruauté  
Gaste et devore tout. Il vaut mieux qu'un jeune  
[homme

Dispost, comme je suis, par mille passetemps,  
Cueille sein contre sein les fleurs de ton printemps  
Et en si doux esbats apres toy se consomme.

VIII

Non, je n'auray jamais en ses yeux de fiance ;  
Leurs regards sont trompeurs et pleins de  
[trahison ;  
Ils sont cause, Binet, que je suis en prison  
Et qu'entre mille ennuyés je passe ma jeunesse.  
Eux, en amadouant ma débile innocence  
D'un accueil gracieux, et ma sottise raison  
Par un petit sous-ri, m'entraînent en ma maison  
Le feu de cet enfant qui met tout en enfance.  
Tellement qu'aujourd'hui le Prince Idalien  
Fait de mon pauvre cœur un mont Sicilien,  
Qui brûle incessamment et jamais ne consume,  
Et quand il aperçoit que cet amoureux feu,  
A faute de sujet se diminue un peu,  
Il dévalle en mon cœur et plus grand le rallume.

IX

Si tu ne veux m'aimer, o ma douce Rebelle,  
Permetts à tout le moins que je t'aime et ne sois  
Si pleine de rigueur ; car si je ne t'aimois  
La mort incontinent m'emmèneroit chez elle.  
Je n'ay d'autre âme en moy que cet amour fidelle,  
Cette gentille Amour, et si tu me l'ostois,  
Tu m'osterois l'esprit, la raison et la voix,  
Amortissant du tout ma masse corporelle.  
C'est ore, Cupidon, qu'assurément je croy  
Que sans faute tu es de toute chose Roy  
Que tu es cét Esprit infus par tout le monde,  
Que rien sans ton pouvoir ne vit en ces bas lieux,  
Que tu es le maintien des hommes et des Dieux  
Et que ta main de tout porte la pomme ronde.

X

Celle qui dans ses yeux tient ma mort et ma vie,  
Hier se promenant pres de moy pas à pas,  
O rigoureux desdain ! sur moy ne daigna pas  
Jetter un seul regard, tant mon heur luy ennuye.  
Anne, si vous avez une si grande envie  
Que le dard inhumain du violent trespas  
Me face devaller aux ombres de là bas,  
Je suis prest d'obeir à vos desirs, m'Amie  
Faites ce que voudrez de moy ; je suis à vous ;  
Exercez dessus moy vos plus aspres courroux,  
Et d'un trespas cruel guerdonnez mon service.  
La donc avancez-vous ; je ne puis recevoir  
Plus grand contentement qu'en trespasant me  
Faire à vos cruautez de mon cœur sacrifice. [voir

XI

Combien qu'un long chemin m'esloigne de vos yeux,  
Petits yeux, où Venus ses amorces retire,  
Et d'où son fils Amour mignardement me tire  
Mille traits qui le font de moy victorieux.  
Je ne laisse pourtant de les voir en tous lieux  
Et de sentir en moy l'agreable martyre [desire  
Dont de prés ils gesnoyent mon cœur, qui ne  
Plus d'heur que de mourir en tourment si joyeux.  
Une maison, un mont ou un arbre, Maistresse,  
Peuvent bien empescher de voir la blonde tresse  
Du soleil, non le jour que produisent ses rayz ;  
Ainsi le long chemin empesche bien ma veuë  
De voir vostre beauté de grâces tant pourveuë,  
Mais non pas d'en sentir ny d'en voir les effects.

AIR

Sortez du fond de ma poitrine,  
Souspirs, et allez vistement  
Conter à ma toute-divine  
En quel miserable tourment  
Je suis pour son esloignement.

Dites-luy qu'une douleur forte  
M'a presque mis dans le tombeau,  
Et que c'est le bien que m'apporte  
L'esloignement de ce flambeau,  
Qui dans ses yeux reluist si beau.

Dites-luy, d'un piteux langage,  
Que si elle a quelque vouloir  
De me garantir de la rage  
Du tourment qui me fait douloir,  
Que bientost me vienne revoir.

XII

O cheveux, doux liens de mon ame asservie,  
O front calme et serain, ô sourcilz ébenins,  
O beaux yeux brunelets, dont les astres benins  
Gouvernent à leur gré le vaisseau de ma vie !  
O delicate jouë, où la mordante envie  
Ne scauroit que reprendre, ô rempars coralins,  
O bouche d'amaranthe, ô propos tout divins,  
O ris, qui quelquefois mes travaux dessennuye !  
O col plus blanc que neige, ô gorgette de laict,  
Qui ceinte richement d'un carquan noirelet,  
Se fait par son contraire apparoiestre plus belle !  
O mon Anne, ô mon Tout, ô mon cœur, ô m'Amour,  
N'auray-jejamais l'heur de vous voir de retour  
Revenez ! ou la mort m'emmenera chez elle !

XIII

Elle est donc de retour cette vermeille Aurore  
Qui avec elle esclost le jour de ma clarté !  
Elle est donc de retour cette unique beauté  
Que mon œil idolastre et que mon cœur adore  
Elle est donc de retour cette riche Pandore  
Qui a tant eu de dons de chaque Deité,  
Qu'en la voyant on void toute divinité  
Et tout ce qu'icy bas on souhaite et honnore.  
Elle est donc de retour ! Et si n'ay eu cet heur  
Dela voir et d'apprendre aux pieds de sa grandeur  
L'aize qu'au fond du cœur je sens pour sa venue.  
O bien-heureux retour, qui chasses tout ainsi  
L'angoisse de mon cœur, qu'un soleil éclairci  
Chasse l'obscurité d'une poisseuse nuë.

XIV.

Anne, dont les beautez chaque jour me font vivre  
Entre mille trespas, cest Archerot vainqueur  
A mieux escrit ton nom au centre de mon cœur  
Que je ne l'ay escrit au dedans de ce livre.  
Si tu sçavois combien ce petit Dieu me livre  
D'extresmes passions en aymant ta valeur,  
Je sçay que tu aurois pi tié de ma douleur,  
Eusses-tu le cœur fait de metal ou de cuyvre.  
Cinq ans sont ja passez que plein d'affection  
J'endure mille ennuis pour ta perfection,  
Sans que tu ayes d'e ux ny de moy cognoissance.  
Mais pour tous ces ennuys je ne requiers sinon  
Qu'Amour dedanston cœur escrive ainsimon nom,  
Qu'il a le tien escrit dedans ma souvenance.

PEINTURE D'AMOUR.

Le premier qui peignit Amour petit garçon,  
Aveugle et emplumé et sans nulle vesture,  
Monstra bien, le peignant d'une telle façon,  
Qu'il estoit sans esprit et lourd à la peinture.

Celuy n'est point enfant qui dompte Jupiter,  
Qui luy oste des mains le foudroyant tonnerre,  
Qui peut, d'un petit trait à l'aise surmonter  
Le ciel, l'air et la mer, les enfers et la terre.

Celuy n'est point sans yeux, qui decoche si droict,  
Dans le cœur d'un chacun, ses poignantes qua-  
[drelles,  
Qui ne fallit jamais à rencontrer l'endroit  
Menacé du regard de ses vives prunelles.

Celuy n'est point vollage, ains solide et constant,  
Qui fait incessamment dans mon cœur sa demeure  
Qui depuis cinq estés, que je regrette tant,  
Ne m'a pas esloigné d'une minute d'heure.

Celuy ne va point nud qui despouille les Dieux,  
Les princes et les rois monarques de la terre.  
Quoy ! celuy qui commande en ce monde et aux  
[cieux.

Yroit-il sans habit, comme feroit un herre ?

Tandis que je faisois ces amoureux discours  
Mon Anne en souriant me dit : — Si tu desires  
Tirer naïvement le Prince des Amours,  
Devines ce qu'il faut ? Il faut que tu me tires !

## DEFFICT DE COMBAT

D'ANNE ET D'AMOUR.

Mon Anne voyant un jour  
Dans un pré l'enfant Amour.  
Luy dist, d'une voix folastre :  
— Petit Dieu, veux-tu combattre ?  
Soudain ce Cytherien  
Luy repond. — Je le veux bien.  
— Laissez donc, luy dist ma Dame,  
Cette violente flamme  
Ces fleches et ce carquois !  
Et ce petit arc turquois !  
— Et quoi ! Si je m'en desnue,  
Que pourra ma dextre nue  
Contre-toy ? Luy dist riant .  
Ce petit Dieu variant.  
Toutes fois puisqu'as envie  
D'esbattre en ce point ta vie,  
Je quitteray mon carquois  
Et mon petit arc turquois,  
Et ma flame violente,  
Pourveu que tu sois contente  
De clore tes deux beaux yeux ;  
Car leurs raiz bruslent les Dieux,  
Et que ta langue sommeille  
Dedans ta bouche vermeille ;  
Car son langage disert  
Les dieux et les hommes perd.  
— Je le veux, dist ma deesse,  
Puis tout soudain elle abaisse

Ses paupieres sur ses yeux,  
Dont les raiz bruslent les Dieux,  
Et dans sa vermeille bouche,  
Qui jusques au cœur me touche,  
Elle enferma son parler  
Qui peut les Dieux affoler,  
Mais soudain que sa paupiere  
Luy eust sillé la lumiere,  
Et que ses yeux furent clos,  
Et sa bouche sans propos,  
Amour dans le ciel s'envole,  
Luy disant cette parole :  
— Anne, l'attrait gracieux  
Que tu as ayant les yeux  
Fermez et la bouche close,  
Peut surmonter toute chose.

CHANSON.

Mon Anne trouvant un jour  
Endormy l'enfant Amour,  
Finement luy prist ses fleches,  
Son arc turquois et ses mèches.  
Mais si tost que le sommeil  
Eust abandonné son œil,  
Et qu'il se trouva sans armes,  
Il versa cent mille larmes.

Ne pleure tant, dist Cypris,  
Tes traictz et tes feux surpris,  
Anne les a voulu prendre,  
Mon mignon, pour te les rendre.

Ell' n'a besoin de tes feux ;  
Car des beaux raiz de ses yeux

Et de sa douce faconde  
Elle embraze tout le monde.

ODE A PHŒBUS.

Phœbus à la blonde tresse,  
Viens t'en icy promptement,  
Pour donner allegement  
A ma fievreuse Maistresse.

Ce tesera une honte,  
Si cette amere douleur  
Ternist la vive couleur  
De sa bouche qui me donte.

Viens donc, Phœbus, et te haste,  
De peur que ce fievreux mal  
N'endommage le coral  
De sa levre delicatte !

De peur que sa belle joue  
Ne perde son teint pourprin,  
Où tousjours le Dieu Cyprin  
Follastre et gayment se joue.

Ha ! ce seroit grand dommage,  
Si son jeune front de laict  
Devenoit affreux et laid  
Et refroigné devant l'âge ;

Si cette jeune Deesse,  
Par un fievreux accident,  
Tout d'un coup alloit perdant  
La grâce et la gentillesse.

Phœbus, sois luy donc propice  
Et tost devalle en ce lieu,  
Car c'est la raison qu'un Dieu  
Une Deesse guarisse.

XV.

L'escumiere Venus et les trois belles Graces,  
Despites en leur cœur de voir ceste beauté  
Que j'adore et revere en toute loyauté,  
Les surpasser en ris en beautez et en graces,  
Toutes pleines au cœur de jalouses menaces,  
Allerent implorer, en toute humilité,  
Le secours malheureux de la Deesse Até [nasses.  
Pour nuire au beau sujet qui me tient en ses  
Cette fiere, approu vant leur maudite oraison,  
Escoula ne sçay quelle angoisseuse poison  
Dans le corps angelic de celle qui m'embraise,  
Cuidant anéantir sa divine beauté ;  
Mais tout ainsi que l'or s'affine en la fournaise.  
Sa grace s'embellist en telle cruauté.

XVI.

Amour n'est immortel que pour rendre immortelle  
La belle affection que je porte aux beautez,  
Qu'on void en vostre corps vivre de tous costez  
Et qui vous font ça bas sur toutes la plus belle ;  
Amour n'a point le dos garny d'une double aille,  
Que pour guinder au ciel de voz divinitez  
Les vœux que je vous fay, lorsque vos cruautez  
Redoublent contre moy leur puissance cruelle.  
Amour n'a point de traitz sinon pour me blesser ;  
Amour n'a point de n'ouds, sinon pour m'enlacer  
Amour n'est point armé, sinon contre moy  
[mesme

Amour n'a point de feux que pour me martyrer,  
Amour n'a d'arc és-mains, sinon pour me tirer ;  
Bref Amour n'est Amour qu'afin que je vous  
[ayme.

QUATRAIN

Pourquoy te myres-tu, Mignonne, en ceste glace ?  
Si tu veux bien mirer tes beautez et ta grace,  
Mires toy dans mon cœur profondément navré:  
Amour de son traict d'or t'y a pourtraite au vray.

LOUANGE DE LA BRUNETTE

*A Guy Favereau, sieur de la Grange*

ADVOCAT EN PARLEMENT

Il est vray, je le confesse,  
Favereau, que ma Deesse  
A les cheveux bruneletz  
Et les deux yeux noirelets,  
Qu'elle a de brune teinture  
La délicate voûture  
De ses sourcils gracieux ;  
Dont Amour ingenieux  
Fait l'arc duquel il me jette  
Au cœur sa fiere sagette.

Mais pour cela, Favereau,  
Son visage est-il moins beau ?  
Sa grace en est-elle moindre ?  
Son œil en peut-il moins poindre ?  
Et le coral doux-riant  
De sa bouche moins friant ?

En sa façon et son geste  
En est-elle moins celeste ?  
L'ondoyement de son aller  
Et les mots de son parler  
En sont-ils moins agréables,  
Moins plaisans et moins louables ?  
Et son esprit en est-il  
Moins habille et moins subtil ?

La nuit est sombre et noirette,  
Et la lune brunelette  
Poste, par les Astres beaux,  
Au galop de deux moreaux.  
Venus aime les nuits sombres,  
Les lieux recoys et les ombres  
Des taillis et des forests  
Et le fond des Antres fraiz,  
Le silence des vallées  
D'ombrages emmantelées ;  
Et cette belle Cypris,  
Pour estre brune, eut le prix  
De cette pomme dorée,  
Qui, sur la race Hectorée,  
Versa tant d'afflictions  
Et de maledictions.

Y a-t-il vive estincelle  
Qui ne brille en la prunelle  
Et au regard d'un œil brun ?  
Y a-t-il plaisir aucun,  
Y a-t-il liesse aucune  
Que n'ait une fille brune ?  
D'une brune le baiser  
Est cent fois plus à priser

Que celuy là de la blonde.

Aussi n'est-il en ce monde  
Baiser plus délicieux,  
Plus doux et plus gracieux,  
Plus amoureux et folastre  
Que celuy d'une noirastre ;  
Ny baiser plus fade au cœur  
Plus orphelin de vigueur  
Et plus desplaisant à l'âme  
Que cil d'une blonde Dame ?  
La Grece et l'Itale aussi  
Sont vrayes tesmoins de eecy ;  
Qui ne trouvent fille aucune  
Belle, si elle n'est brune,  
Si elle n'a les cheveux  
Bruneletz et les deux yeux.

Aux yeux des filles brunettes  
Vous voyez mille amourettes,  
Mille graces, mille attraitz,  
Mille brandons, mille traitz,  
Maint amoureuse scintille  
Y briller, et mille et mille  
Folastres cupidonneaux  
Volleter, ainsi qu'oyseaux,  
Par leurs cheveleures noires,  
Piaffans de leurs victoires.

Les liesses, les plaisirs,  
Les delices, les desirs,  
Les gaillardes mignardises,  
Les mignardes gaillardises,  
Les agreables devis  
De mille baisers suyvis,

Les Ris emmusquez de basme,  
Et d'Amour la douce flame  
Folastrent soir et' matin  
Sur le bel escarlatin  
De leur bouchette petite,  
Où mainte perle d'eslite,  
Trez bien assize dedans,  
Apparoist au lieu de dents.

Bref les Dames brunelettes,  
Bref les brunes pucelettes  
Sont plus belles que ne sont  
Celles qui ont le poil blond  
Et les yeux de couleur bleuë,  
Ainsi qu'une espaisse nuë.

Quant à moy, tant que j'auray  
Le cœur vif, j'estimeray  
Les noirettes Pucelles  
Cent mille fois plus que celles  
Qui, comme une Pallas, ont  
Les yeux verts et le poil blond.

Donc, Favereau, je t'assure  
Par la gentille enfonceure  
De l'arc et par le brandon  
Du petit Dieu Cupidon,  
Que j'aymeray mon Annette  
Tant qu'elle sera brunette.

LOUANGE DU PRÉ DE SON ANNE.

Le voicy ce joly pré,  
De mille fleurs diapré,  
Où ma folastre Angelette,  
Où ma belle Nymphette

Reçoit tant de passetemps,  
En la saison du Printemps.  
Le voicy ! que je le baise  
Mille fois tout à mon aise,  
Voire autant de fois qu'il a  
De fleurettes çà et là.  
Ha ! mignon. que je t'honore ;  
Non pour l'esmail qui colore,  
D'un divers bigarrement  
Ton mollet accoustrement ;  
Mais pour ce que tu agrée  
A ma Dryade sacrée,  
A mon Anne, dont les yeux  
Luisent comme Astres aux cieux.

Donc, o beau Pré, je diray,  
Et si point ne mentiray,  
Qu'il n'y a pré en ce monde  
Qui en tant de fleurs abonde,  
Que toy, qui va surpassant  
Tout autre pré fleurissant  
Que toy, en qui l'on void naistre  
La pasquerette champestre  
La fleur du treffle et du thin,  
Du picot et du plantain,  
Du serpollet, de l'ozeille.  
Que la mesnagere abeille  
Et les pettis papillons  
Et mille et mille oisillons  
Succent chaque matinée,  
Des que l'humeur emmannée  
Dessus est cheute du ciel,  
Affin d'en faire leur miel.

Le pré où la belle Europe  
Cueilloit, avecques sa trope  
Des fleurs pour embouqueter,  
Lorsque le grand Jupiter  
La ravit pour sa maistresse,  
Ayant emprunté l'espece  
D'un gay taureau blanchissant,  
N'estoit pas si fleurissant  
Que toy dont le tapys porte  
Des fleurons de toute sorte.

Le rivage où le Thebain,  
De son invincible main,  
Arracha la corne horrible  
Du front d'Achelois terrible,  
N'estoit si bien diapré  
Que tu es, o joly pré,  
Bien qu'aux Naïades douillettes  
Il fournist lors de fleurettes  
Pour en remplir jusqu'aux bords  
Cette corne au bout retors.

La prée où muée en vache  
Paissoit la fille d'Inache,  
Lorsque de cent yeux aigus  
La gardoit le monstre Argus,  
N'estoit pas si variante  
En fleurons, ni si riante,  
Que tu es ; aussi tousjours  
Les delices, les amours  
Vollent et vollent sans cesse  
Parmy ta delicatesse,  
Invitant le troupeau cher  
Des belles Nymphes du Cher

Et le sacré cœur des Phées,  
Poupinement atiffées,  
Et les Sylvains d'alentour  
A s'entrefaire l'amour.

Le beau pré où Proserpine  
Fut de Pluton la rapine,  
N'estoit si bien diapré  
Que tu es, o joly pré !

La rive de Castalie  
N'est en fleurons si jolye  
Que tu es, ny celle-là  
Où Jupin despucella,  
Dessous la forme d'un cygne,  
Lede d'un tel honneur digne.  
Bref ni rivage ni pré  
N'est tant que toy diapré.

Donc à bon droit mon Annette,  
Mon Euphrosine brunette  
T'appelle son pré joly,  
Son pré de fleurs embelly,  
Son pré mignon, son pré riche,  
Son pré qui n'est point en friche,  
Son beau pré, son pré gaillard,  
Son pré gay, son pré mignard.  
Mon Dieu quel plaisir estoit-ce  
A ceste troupe Deesse,  
Qui suyvoit ma Nymphé, adonc  
Qu'elle s'estalloit au long  
De ta verdure esmaillée,  
De la voir, si esveillée,  
Marcher, courir et saulter  
Et quelquefois s'arrester,

Pour baiser ton herbe epaisse,  
De sa levre baiseresse.

Hélas ! où estoy-je alors ?  
Non ! de regrets je me mords  
Que je n'estois avec elle,  
Ou que n'estois sauterelle,  
Ou gresset ou grezillon,  
Pour voir sous son cotillon  
Cette precieuse chose,  
Hélas ! que nommer je n'ose,  
Ny en moy mesme penser,  
Tant je crains de l'offenser.

Mon Dieu ! En la voyant telle  
Parmy ton herbe nouvelle,  
Que j'eusse reçu de bien,  
De delices, et combien  
De cheres resjouissances,  
Ains plus tost de desplaisances,  
O joly Pré, de te voir,  
Au lieu de moy, recevoir  
De sa bouchette petite  
Les baisers que je merite  
Mieux que toy, car tu ne peux  
Gouster ses baisers, heureux  
Comme moy, qui ay une ame  
Propre à recevoir tel bâme  
Et propre à juger combien  
Ses doux baisers font de bien.

Or puisque ma Nymphelette,  
Ma toute belle Angelette  
T'ayme, je te veux aymer  
Et sur tout autre estimer,

Te promettant qu'à ma Lyre  
Je ne feray plus rien dire  
Que ton los, pour l'amitié  
Que te porte ma moitié.

ODE

Tant que vivant je seray,  
Anne, je vous aymeray,  
Et vostre fière rudesse  
Qui me tourmente sans cesse.  
Vos rigueurs et vos desdains  
Et vos changements soudains  
N'auront jamais la puissance,  
(J'en jure votre excellence),  
De bannir hors du sejour  
De mon cœur la grande amour  
Qu'obstinément je vous porte,  
Tant elle est constante et forte.

Et si apres le trespas,  
Maistresse, on ayme là-bas,  
Croyez qu'en la fosse obscure  
Je n'auray pas moins de cure  
De vous aymer, que j'avois  
Lorsqu'au monde je vivois.

A SON BOCCAGE

O joly bosquet,  
Où tousjours babille  
D'un mignard caquet  
La troupe gentille

Des oiseaux gaillards,  
Qui, d'une aïse peinte,  
Volletent sans crainte  
Parmy tes feuillards.  
N'est-ce un grand desduict,  
Aux saisons qu'Hercule  
Plus asprement luit  
En la canicule,  
D'avoir sur son œil  
Un espais feuillage,  
Qui nostre visage  
Prive du Soleil ?  
Que jamais des foudres  
Les feux inhumains  
N'offensent tes coudres  
Plantez de mes mains.  
Ny chaleur, ny pluye,  
Ny gresle, ny vent  
Fierement soufflant,  
Jamais ne t'ennuye.  
Loing de toy tousjours  
La taulpe, orpheline  
Du jour de nos jours,  
Ne te soit maline ;  
Ores, ny jamais  
La chenille infecte  
Ne fasse retraite  
Dans ton bois espais.  
Mais bien sous ton ombre  
Les rossignoletz,  
Avec un bon nombre  
D'autres oiseletz,

Volettent sans cesse,  
Chantans les beautez  
Et les cruautez  
D'Anne ma Deesse

ODE

SUR LA MORT D'UN PAPILLON

Lorsqu'un petit Papillon  
De son double esventillon  
Voloit autour de la face  
De mon Anne, il print l'audace  
De baiser les beaux œillets  
Et les couraux vermeilletz  
De sa bouche, toute pleine  
D'une ambrosienne aleine.

Mais las ! comme il les baisoit  
Et à souhait se paissoit  
D'une viande si douce,  
La mignarde de son pouce  
Si doucement le ferut  
Que le pauvret en mourut.

Et dit-on qu'il fist entendre  
Tel propos, avant que rendre  
Sa chere amelette au vent :  
— Que j'auray d'oresnavant  
D'honneur, de gloire et d'envie,  
Pour avoir perdu la vie  
Par les mains d'une beauté,  
Pour qui toute Deité  
Quiteroit la voute ronde  
Du ciel, pour venir au monde

Cercher un mesme trespas,  
Que celuy qui de ce pas  
Me va mettre dans la tombe,  
Où il faut que chacun tombe !

### PROSOPOPÉE

#### DU MIROIR DE SON ANNE

Mon Anne un jour se mirant  
Et ses beautez admirant,  
Son miroir luy dist : — Cruelle,  
Que te sert-il d'estre belle ?  
Mais dy moi que te sert-il  
D'avoir le front si gentil ?  
D'avoir le plein de ta face  
Si remply de bonne grace,  
Le poil si bien atiffé  
Et le chef si bien coiffé,  
Le corsage si celeste,  
Si tu fuis comme la peste  
Amour et ses passetemps,  
En la fleur de ton printemps ?  
Cela sied mal à la belle  
D'estre à Cupidon rebelle,  
Et toute dame qui est  
Jeune, agréable et qui plaist,  
Doit, pendant que la verdure  
De sa jeune beauté dure,  
Aymer, car le plus souvent  
La beauté fuit comme vent,  
Et la jeunesse s'envole  
Comme fait une parole

Sans jamais plus revenir ;  
Et l'on ne peut rajeunir  
Comme le serpent qui laisse,  
Quand il luy plaist, sa vieillesse.

Donc, Mignonne, cependant  
Que ton œil est si ardent,  
Que sur ta face poupine  
Fleurist la belle aiglantine,  
Que le fleuron de Cypris  
Rougist entre mille ris  
Autour de ta belle bouche,  
Qui jusqu'à l'ame me touche ;  
Pendant que toutes beautez  
T'escortent de tous costez  
Et que le temps t'est propice,  
Ayme avant que tu vieillisse.

Helas ! mon Dieu ! quel regret,  
Quel gémissement secret  
Tu aurois en ta vieillesse,  
D'avoir passé sans liesse  
Et sans aucun pasetemps  
Les beautez de ton Printemps.

Mais dy pourquoi t'aurait faite  
La nature si parfaite ?  
Si non pour prendre plaisir  
En amour et pour choisir  
Quelqu'un remply d'allegresse,  
Qui toute nuict te caresse,  
Qui te baise tout le jour  
Sans s'ennuyer de l'amour ?

Une fille trop pudique,  
Et qui à rien ne s'applique

Qu'à decevoir sa beauté  
D'une longue chasteté,  
N'est pas digne qu'on l'appelle  
Fille, mais beste cruelle,  
Voire une masse de fer,  
Qu'Amour ne peut eschauffer.

De cecy je te conseille ;  
Et croy que, si ton oreille  
Ne surpasse en surdité  
Des marbres la dureté,  
Que ceste vive parole  
Te fera plus douce et molle  
Envers ton fidelle Guy,  
Qui pour toy tant a languy.

CHANSON

Bien-heureuse tu chante,  
Cigalle, en ces rameaux,  
Et, chetif, je lamente  
Mon dueil sous ces ormeaux.

Tu te pais de rosée ;  
Je me pais de ces pleurs,  
Dont ma face arrosée  
Tesmoigne mes douleurs.

La chaleur estivale  
Ne t'endommage point ;  
Et la flame fatale  
D'Amour tousjours me poingt.

Où il te plaist tu volles,  
Et je suis en prison ;  
Gayer sont tes parolles,  
Et triste est ma chanson.

Ta chaleur se consume  
Au flair des doux zepirs ;  
Et la mienne s'allume  
Au feu de mes soupirs.

Trop tu te glorifie,  
Et je m'abaisse trop,  
Sous ce Dieu de Paphie  
Qui m'emmene au galop.

Mignonne, je t'égale  
En un point seulement ;  
C'est qu'en chantant, Cigale,  
Tu meurs, et moy chantant.

ODE A SON ANNE

A cause que ta beauté,  
Mignonne, a la primauté  
Dessus toute autre vivante,  
Tu m'es fiere et arrogante,  
Tu te ris de ma langueur  
Et du brasier de mon cœur ;  
Et lorsque je te saluë,  
Te rencontrant par la ruë,  
Tu tournes en autre part,  
Pour ne me voir, ton regard.

Doncq en ce point tu te mocque !  
Ans ! venez, je vous invoque,  
Pour abaisser son orgueil  
Qui me devale au cercueil.

Et toy, vieillesse tardive,  
Ores monstre-toy hastive

Et de ton marcher plus prompt  
Vien-t'en luy rider le front,  
Et luy voler sa jeunesse  
Et blanchir sa noire tresse ;  
Afin qu'ainsi de son corps  
Tout orgueil sorte dehors.

ELEGIE

[Dame.

Mon Dieu ! que j'ay de maux pour vous aymer, ma  
Mon Dieu ! que j'ay d'ennuis enclos dedans mon âme,  
Pour estre idolastrant d'une parfaite foy  
Vostre jeune beauté, qui n'a soucy de moy ;  
Qui d'autant plus me voit souffrir pour l'amour d'elle,  
Se monstre à mes douleurs inhumaine et rebelle.  
O dure cruauté ! ô malheureuse Amour !  
Que maudite soit l'heure et maudit soit le jour  
Que je te fus sujet et que ta chaude flame  
Eprit mon jeune sang d'une si froide Dame !

Au moins si j'esperois, après tant de douleurs,  
Tant d'ennuis, tant de maux et tant d'ameres pleurs,  
Qui de jour et de nuict roulent dessus ma face,  
Surgir heureusement au havre de ta grace,  
Je ne me plaindroy pas. Mais, las ! aucun espoir  
Ne flatte les tourmens qui tant me font douloir,  
Et n'est rien que la mort, que j'appelle à toute heure  
Qui puisse mettre fin au dueil qui me malheure.

Mais que dy-je, insensé ! Amour n'est point sujet  
Aux effets de la mort, ny au fil de son traict.  
Nous sentons aussi bien nos peines amoureuses  
Dedans le froid giron des urnes ténébreuses,

Après que sommes morts, que nous faisons alors  
Qu'en ce monde la vie anime nostre corps.

Las ! que feray-je donc, puisque la Parque fiere  
Ne peut avec mon corps occire ma misere ?  
Où auray-je recours ? Non ! je ne puis penser,  
Madame, que vos yeux qui ont peu m'offenser  
Les premiers de leurs raiz, soyent si pleins de rudesse,  
Qu'ils n'ayent quelque jour pitié de mon angoisse.

Seroit-il bien possible, Anne, que dans vos yeux  
Mille fois plus plaisans que la lampe des cieux,  
Et qu'entre les rayons de leur gentille œillade,  
Où Amour jour et nuict se tient en embuscade,  
La pitié ne logeast ? Et que sous vostre sein,  
Des graces le sejour et d'Amourettes plein,  
Qui soulève desja deux pommes de porphyre  
Qu'animent les souspirs d'un gracieux zephyre,  
Se cachast traistrement un cœur plein de venin,  
De rigueur et de sang, et non un cœur benin,  
Pitoyable, amoureux, gracieux et facile  
A prendre les ébats de Venus la gentille ?  
Non ! je ne le croy pas, mais bien que vostre corps  
Est tel par le dedans comme par le dehors.  
Je veux donc desormais embrasser l'esperance  
Et souffrir mes douleurs d'une brave assurance,  
Me dire bien-heureux, en attendant le jour  
Que vous prendrez pitié de ma fidelle amour.

## KVII

Anne, je ne me plains d'un million de peines  
Que je souffre en ayant vostre jeune beauté ;  
Je ne me plains aussi de vostre cruauté [maines.  
Bien qu'elle engendre en moy mille morts inhu-

Je ne me plains de voir une ardeur en mes veines  
Brusler de mon Printemps la prime nouveauté ;  
Je ne me plains de voir ma ferme loyauté  
Et ma belle amitié n'estre que choses vaines.  
Mais hélas ! je me plains de voir communément  
Je ne sçais quels faquins privez d'entendement,  
Vous promener au soir et moy n'oser atteindre  
A si rare bonheur que, sans comparaison,  
Je merite mieux qu'eux, d'autant que la raison  
Est plus que la sottise et la sottise moindre :

### XVIII

Laisse moy reposer ! ne te suffit-il pas,  
Amour, que tous les jours ta cruauté m'assomme,  
Sans encore les nuits empescher que le somme  
Enchante mes soucis de ses plus doux appas ?  
Laisse moy reposer : autrement le trespas  
Qui toute chose enfin de ce monde consomme  
Me ravira soudain ; pour autant que tout homme  
Sans repos, longuement ne peut vivre icy bas.  
Mais non ! ne permets point, Amour, que je som-  
[meille ;  
Ains fais que nuit et jour incessamment je veille,  
Pensant à la beauté qui doucement me poingt.  
Je reçois plus de bien, pensant en telle chose,  
Que je n'en reçois lorsqu'assoupy je repose :  
J'ayme mieux trespasser que de n'y penser point.

### XIX

Les Druydes et Bards tellement reveroyent  
Le Guy, qui les rameaux emperle de nos chesnes,

Qu'au lieu de diamans, de bagues et de chaines  
Le premier jour de l'an gayment s'en estrenoyent.  
Ces bons peres grisons tout ce jour en avoient  
En leurs mains, ayment mieux ces gentilles

[estrennes

Que tout l'or dont Pactole enrichit ses areines :  
Les jeunes, plus gaillards, le chef s'en couronnoyent.  
Ce premier jour de l'an, ô ma belle Angelique  
Il me plaist d'imiter cette façon antique  
Et au lieu de carquans, de Guy vous estrener :  
Mais je suis ce Guy là. Recevez mon offrande ;  
Mainte belle pucelle en don me la demande,  
Mais à d'autre qu'à vous je ne la puis donner.

## XX

Seul but de mes desirs, Anne, mon petit œil,  
Hélas ! ne veux tu point adoucir ton courage  
Envers ton pauvre Guy, que l'amoureuse rage  
Pousse déjà dessus les levres du cercueil ?  
Mignonne, tu le peux d'un gracieux accueil  
Garantir de la mort et du cruel outrage,  
Qui, comme une fureur, incessamment ravage  
Dans son cœur forcené de souffrir un tel dueil.  
Donc, puisque tu le peux, pour si petit de grace,  
Affranchir du trespas qui de pres le menace,  
Hélas ! que tardes-tu de luy donner confort ?  
Ou bien, Mignonne, ou bien d'augmenter ta rudesse,  
Pour le faire mourir, afin que par la mort,  
Ou que par ta pitié sa douleur prenne cesse.

XXI

Lorsqu'une fièvre forte agitoit ma Maistresse,  
La Mort vint à son lict, recrespant de sa main  
Le bois souplement fort de son dard inhumain,  
Afin de la tuer au fort de son angoisse.  
Mais si tost qu'elle vist la fleur de sa jeunesse  
Et le mont jumelet de son trop chaste sein,  
Elle ne voulut pas achever son dessein,  
Et sans luy faire mal incontinent la laisse.  
Et disoit s'en allant : — Une telle beauté  
Ne doit jamais sentir ma fiere cruauté,  
Ny morte devaller au manoir Plutonique.  
Les enfers ne sont pas dignes de tel honneur ;  
Après cent ans d'icy, sans mort et sans douleur,  
Le ciel s'enrichira de sa face angelique.

XXII

Quand je pense au plaisir que je reçeu le jour,  
Anne, que je baisay vostre bouche rosine,  
Savoureuse, mollette, odorante, ambrosine,  
Me semble que je vole au celeste sejour.  
Me semble que Venus et son enfant Amour  
Me meine promener sous la verde crespine  
Des myrthes Paphiens, et que leur main poupine  
Mignotte de cent fleurs mon chef tout à l'entour.  
Mais quoy ! si seulement pensant en telle chose,  
Imaginairement je me metamorphose  
En cent mille plaisirs, que deviendroy-je au prix,  
Si j'avois une nuit, d'un mouvement folastre,  
Fouillé les lys douillets de vostre sein d'albastre,  
Travaillant au mestier de la belle Cypris.

XXIII

Que maudit soit le jour, Anne, que je baisay  
Le coral soupirant de vostre belle bouche  
Qu'Amour tant seulement sucçe, baisotte et touche;  
Car à d'autres qu'à luy cet heur est mal aisé.  
Hélas ! depuis le jour que je fu tant osé,  
Un desir enflammé me fait telle ecarmouche  
Que soit que le soleil se resveille, ou se couche,  
Je sens un Mongibel dans mon cœur embrasé,  
O desir importun et tout ardent de braise  
Qui veut qu'encore un coup mon Anne je rebaise,  
Enseigne-moy comment je la puis rebaiser !  
Mais quand à ton vouloir je pourroy satisfaire,  
Cesserois-tu, Desir ? Nenny ; mais au contraire  
Tu deviendrois plus grand au lieu de t'appaiser.

XXIV

Vous diriez, luy voyant une si douce face,  
Un langage si doux, un si doux entretien,  
Une œillade si douce et un si doux maintien  
Qu'elle n'auroit en soy ni rigueur ny falace.  
Et toutesfois ce n'est qu'amertume et qu'audace,  
Que finesse, qui mesme un cault Laertien  
Tromperoit aisément, et le rendroit tout sien,  
Malgre son noir moly et sa fiere menace.  
Son visage n'est doux sinon que pour tromper ;  
Son langage n'est doux que pour mieux attraper ;  
Son entretien n'est doux que pour estre severe ;  
Son œil n'est doux qu'afin de nous mettre à la mort ;  
Et son maintien n'est doux que pour nous faire  
[tort ;  
Bref elle n'a douceur que pour nous estre amère.

XXV

Mon cœur désistons nous d'aymer ceste cruelle,  
Ceste beauté qu'Amour, enfant ingenieux,  
A ça bas envoyé pour prendre par les yeux  
Les hommes qui, peu caults, la regardent si  
Ce n'est pas une fille; une fille n'est telle; | belle.  
Les filles d'ici-bas n'ont l'œil si gracieux,  
Ny le cœur si glacé, ni si peu soucieux  
De l'humaine amitié, ny l'âme si rebelle.  
Je croy que c'est un roc qu'Amour, par son pouvoir,  
Fait en forme de fille en ce monde mouvoir,  
Rire, chanter, danser, aller, manger et boire.  
Non, ce n'est point un roc, c'est la belle Cypris,  
Qui ça bas est venue et telle forme a pris,  
Afin que dessus moy son enfant aist victoire.

XXVI

Puisque mes vrais soupirs n'ont jamais sceu mou-  
[voir  
Ton cœur trop ennemy d'Amour et de sa mère,  
Je ne veux plus souffrir cette douleur amère  
Qui bourrelle mes sens sousmis à ton pouvoir.  
Adieu, Belle Annie; adieu, je ne veux plus te voir,  
Pour toy je ne veux plus angoisser de misere:  
C'est trop continuer sa cruauté première,  
A l'endroit d'un servant qui fait bien son devoir.  
Pour mon feu ta poitrine est un peu trop gelée;  
Il faut à ma folie une amante affolée  
Qui sente comme moy le traict dont amour  
[poingt.

Qui craigne de me perdre et qui me fasse craindre;  
Qui se plaigne toujours et qui m'écoute plaindre;  
J'en veux de la façon ou bien je n'en veux point.

XXVII

Puisque mon amitié te vient à desplaisir,  
Puisque ton œil divin ne m'est point favorable,  
Puisque tu n'es en rien à mon mal secourable,  
Puisque pourton servant tu ne me veux choisir ;  
Puisque à me tourmenter tu mets tout ton plaisir,  
Puisqu'à mes passions tu n'es point pitoyable,  
Puisque tu t'esjouys de me voir misérable,  
Puisque pour ton amour la mort me vient saisir,  
Puisque de ma douleur ta cruauté s'augmente,  
Puisque plus j'obéis et plus tu me tourmente,  
Puisque pour te servir il te faudroit un Dieu ;  
Puisque je ne suis pas un sot ny une beste,  
Puisque j'ay quelque peu de raison en ma teste.  
Puisque tu n'aymes point, je te veux dire adieu.

XXVIII

Adieu, beaux cheveux bruns dont le plus petit brin  
Lieroit un Jupiter tout ardent de colere ;  
Adieu, beaux yeux brunets, ainçois jumelle sphere  
Ou brillent les flambeaux du petit Dieu Cyprin ;  
Adieu, bouche de musc ; adieu beau front marbrin ;  
Adieu, petit menton ; adieu, douillette paire  
De tetons relevez ; adieu poitrine chère ;  
Adieu, gorge de laict ; adieu, teint cynabrin.  
Adieu, main délicate ; adieu, grâce divine ;  
Adieu, gentil maintien ; adieu, face poupine ;  
Adieu, ris qui feroit d'un homme un demy-Dieu.

Adieu, propos sucez qui me souliez attraire ;  
Adieu, ma folle amour ; adieu, douce contraire ;  
Adieu, fière beauté, d'un éternel adieu !

XXIX

Triste je souspiroy cette plainte amoureuse,  
Assis dans le giron de la belle Eraton,  
Quand l'horrible megere et sa sœur Alecton  
Rendoient de toutes parts la France malheu-  
[reuse.

Quand les François mutins, d'une dague outrageuse  
S'entrecoupoient le fil que leur tramoit Clothon,  
Eux mesmes se faisant devaler chez Pluton :  
O fière cruauté ! ô guerre vergongneuse !

Quand nos princes Bourbons et les princes Lorrains  
Avoient pour s'esgorger le coutelas aux mains,  
Et le desir au cœur de voir leur race esteinte :  
Pour n'ouyr leurs débats, ny le bruit des canons,  
Ny voir les estandars de tant de gonfanons,  
J'escrivois en ces vers mon amoureuse plainte.





## NOTES

Page 2, v. 18. — *Fere*, du latin *Fera*, bête sauvage.

Page 20. — *Fleutis*, son qui imite la flûte.

Page 3, v. 15. — C'est le sonnet de la belle matineuse tant de fois fait et refait au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles.

Page 4, v. 14. — Vers de Ronsard.

Page 8, v. 16. — On peut croire d'après ce vers que son *Ente* s'appelait Adrienne La Belle.

Page 8, v. 25. — Le château de Bagneux devait être ou Bagneux en Anjou, près Saumur, (Maine-et-Loire), ou Bagneux en Berry près Valençay (Indre.)

Page 9, v. 18. — D'après cette description de la volte, c'était une espèce de valse sautée, où les dames laissaient voir bien des choses. Amadis Jamyn a écrit deux pièces de vers sur la volte provençale, qui sont fort curieuses, ff. 113 et 115 de ses œuvres, Paris 1579, in-12.

Page 14, v. 22. — *Carite*; du grec *χάρις*: Grâce.

Page 19, v. 6. — *Orin*: couleur d'or.

Page 18, v. 22 — *Biner*: baiser.

Page 33, v. 9. — *Avette*: abeille.

Page 36, v. 14. — Bunel (Jacques ou Jacob), peintre Français, né à Blois en 1558, mort vers 1620. Fébilien a seul parlé de lui. Il peignit la

petite galerie du Louvre brûlée en 1660, l'histoire d'Aladin dans le même palais et 14 tableaux à fresque à Fontainebleau. Il fit une descente du St-Esprit pour l'Eglise des Grands Augustins, une Assomption pour les Feuillants, etc., et le nom de ce grand artiste est à peu près inconnu.

Page 42, v. 22. — *Quadrelle* : flèche.

Page 58, v. 7. — *Une plante isnelle* : un pied rapide.

Page 63, v. 18. — *Naque* : Nacre. Cotgrave donne nacre, nacle et naque. Nicot ne donne que les deux derniers.

Page 74, v. 8. — Il a fait plus loin la louange de la Blonde, T\*\* p. 68.





## TABLE

NOTICE sur Guy de Tours. . . . .	v
A Messire Roger de Bellegarde . . . . .	iiij
Versà Guy de Tours . . . . .	vj

### SOUSPIRS AMOUREUX

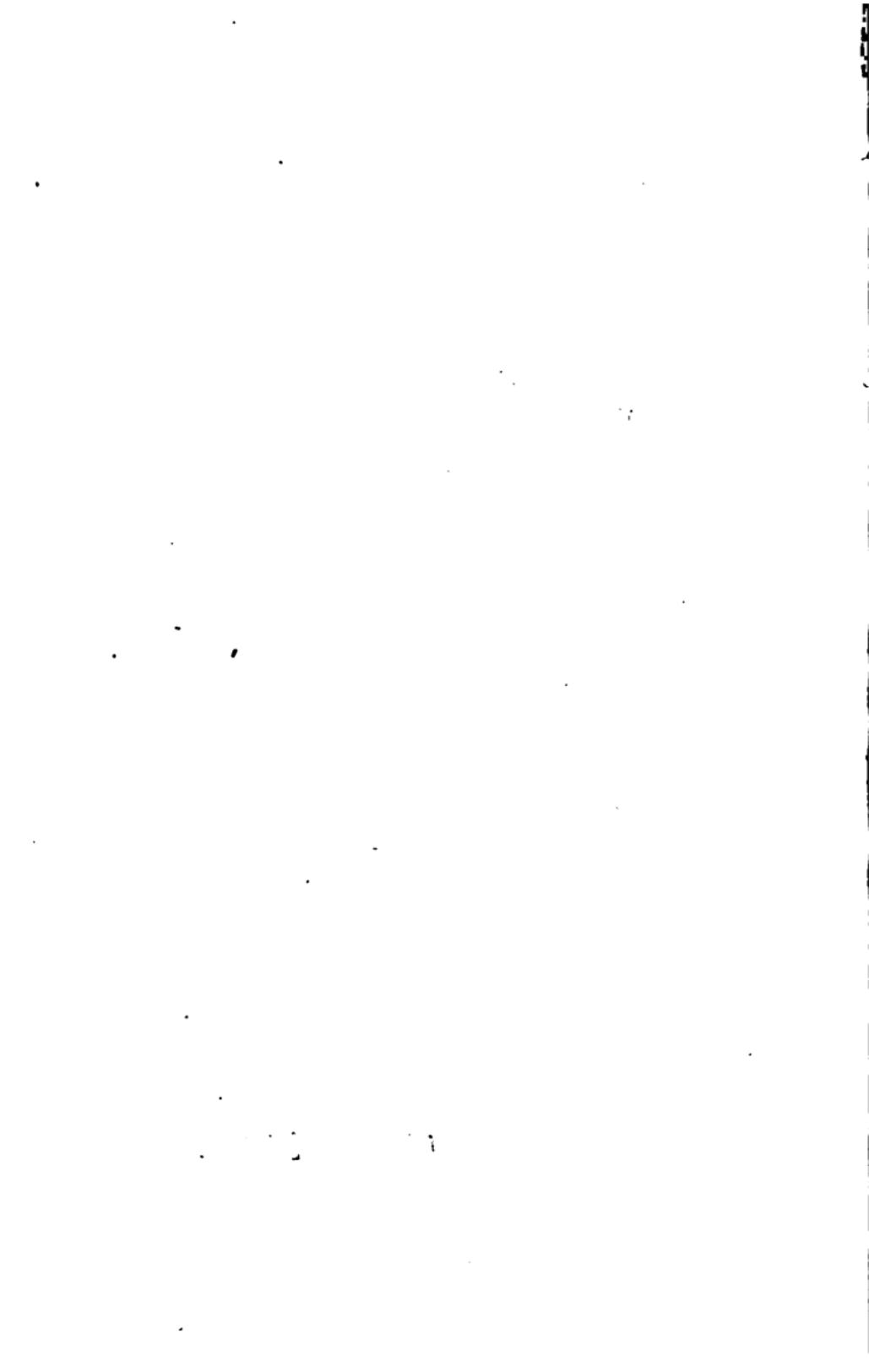
Sonnets en faveur de son Ente . . . . .	i
Pourtrait de son Ente . . . . .	30
Sonnets en faveur de son Anne . . . . .	38
Second livre en fav. de son Anne . . . . .	61
Notes. . . . .	98



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
Sur les presses de HENRI SCHOUTHEER  
Typographe  
A ARRAS  
*Le 24 Septembre 1878*



Pour LÉON WILLEM, Libraire  
*A PARIS*



2000 C. O.  
78 LE 299

# Paradis d'Amour

LES MIGNARDISES AMOUREUSES

MESLANGES & ÉPITAPHES

DE

GUY DE TOURS

*AVEC PRÉFACE & NOTES*

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

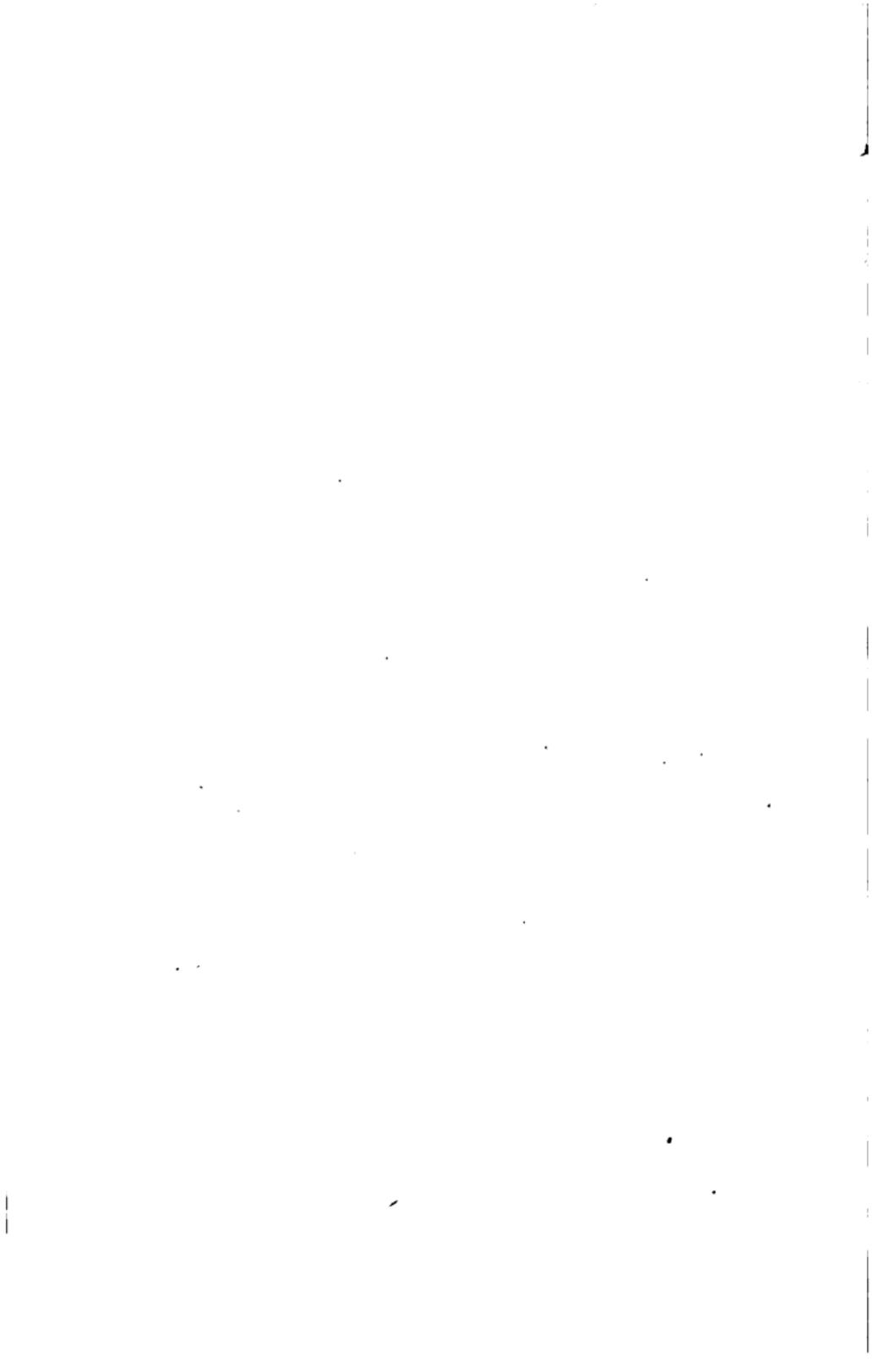


PARIS

I. ÉON WILLEM, ÉDITEUR,

2, RUE DES POITEVINS, 2

—  
1879



GUY DE TOURS .



POËSIES

★★

**TIRÉ A 450 EXEMPLAIRES**  
**tous numérotés**

350 sur papier velin n<sup>os</sup> 101 à 450

100 — de Hollande n<sup>os</sup> 1 à 100

---

N<sup>o</sup>



*Guy, Michel, of Tours*  
= *Oeuvres poétiques*  
LE

# PARADIS D'AMOUR

LES MIGNARDISES AMOUREUSES  
MESLANGES ET ÉPITAPHES  
DE GUY DE TOURS

AVEC PRÉFACE ET NOTES

par

PROSPER BLANCHEMAIN



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR  
2, RUE DES POITEVINS

1878

848  
G 978  
1878

Urin  
12-29-38  
37493



## NOTICE

---

**C**e volume se compose d'environ  
moitié des *Poésies publiées*,  
en 1598, par Guy de Tours,  
et n'en est pas la partie la moins inté-  
ressante.

*Le poème intitulé le Paradis d'amour est aussi ingénieux par le sujet que par les détails. — L'auteur feint que l'Amour se fait construire à Tours un temple, où il réserve un trône pour chacune des jeunes Tourangelles les plus célèbres*

*alors pour leur beauté. Toutes sont appelées successivement par le Dieu lui-même et classées selon l'ordre de leur naissance et de leurs traits. Combien le poème gagnerait en intérêt, s'il était possible de retrouver la trace des familles auxquelles appartenaient les jeunes filles qui y sont dénommées et dépeintes ; mais je n'ai pu établir guère que des conjectures et encore ne s'appliquent-elles qu'au plus petit nombre. Toutefois les portraits, quoique représentant des visages entièrement inconnus aujourd'hui, sont tracés avec tant de variété, tant d'attrait, tant de charme ; les éloges sont si habilement distribués, bien qu'avec une profusion infinie, qu'on éprouve encore un vrai plaisir à parcourir cette galerie de figures gracieuses et vivantes quoique muettes. On s'étonne*

que le peintre de ces miniatures poétiques, sans épuiser sa palette, ait pu répandre avec tant d'abondance le plus aimable coloris, et diversifier à ce point des madrigaux qui se ressemblent tous par le fond.

Les *Mélanges* offrent au contraire une foule de sujets différents, traités dans un style qui ne s'élève jamais au lyrisme; mais qui, dans une gamme modérée, est toujours aimable, harmonieux, fluide, plaisant, mordant même à l'occasion. Nous avons cru devoir en retrancher quelques traductions ou imitations d'Ovide, de l'Arioste, etc.; ces pièces nous ayant paru ne présenter qu'un médiocre intérêt et n'être qu'un pâle reflet d'originaux, qui ont été depuis beaucoup mieux et plus fidèlement traduits.

Les *Mignardises Amoureuses*, qui

*précèdent les mélanges, sont des peintures assez vives d'un amour qui n'est rien moins qu'idéal ; c'est toute l'ardeur juvénile, toute l'effervescente puberté d'une passion qui déborde... Mais n'a-t-on pas exposé de nos jours des tableaux plus réalistes, qui n'ayant pas l'excuse d'être venus dans un siècle d'éclosion et de renouveau, témoignent seulement de la corruption fangeuse où nous sommes tombés et ne sont pas même voilés des gazes décentes, bien que légères, d'une molle et fluide poésie.*

*Les Épitaphes, qui terminent le recueil, sont peu nombreuses et, après quelques-unes qui gardent les empreintes d'une douleur réelle et profondément sentie, on en voit arriver graduellement d'autres qui, de moins en moins sérieuses, atteignent jusqu'au burlesque et finissent*

*par tourner en épigrammes passablement acérées.*

*Nous espérons que le lecteur trouvera à lire ce volume le même plaisir que l'auteur à pris à composer et nous à réunir les pièces, qui forment ce léger mais gracieux faisceau poétique.*

PROSPER BLANCHEMAIN.





# LE PARADIS D'AMOUR

---

## AUX NYMPHES DE TOURS

SONNET.

**A**ngeliques beautez, estoiles de ce monde  
Qui faites de nos cœurs selon vos volontez,  
Qui en grâce, en attrait et en ris surmontez  
Cette alme Deité qui s'engendra de l'onde.  
Il me falloit avoir vostre douce faconde  
Pour dignement parler de vos divinitez  
Il me falloit avoir les esprits agitez  
Des plus saintes fureurs dont Apollon abonde.  
Je n'eusse tant osé ! Mais le dieu Cupidon  
Trop desplaisant d'oûir d'un ignare fredon  
Profaner vos honneurs dont ses forces dépendent,  
M'enchargea d'un plus docte et d'un plus digne vers  
Eslancer vostre loz par ce rond univers.  
J'obéis volontiers quand les dieux me commandent.





# LE PARADIS D'AMOUR

---

## AUX NYMPHES DE TOURS

---

**A**mour m'a commandé de luy construire un temple  
En l'azur de mes vers, sur le divin exemple  
De celui qu'il bastit à la belle Psyché  
Lorsque de sa beauté son cœur estoit touché.

Muses, c'est maintenant qu'il me faut faire un offre  
Des plus riches trésors qui soient dans vostre coffre.

La mere de Memnon, l'Aurore aux doigts rosins,  
Avoit jà mis le frein aux quatre beaux roussins  
Du soleil radieux, qui d'une jambe souple  
Tiroient de la mer attelés couple à couple;  
Jà la fière Progné d'un esclatant babil,  
Nommoit en vain le nom de son petit Itil,  
Quand, en quittant le lit, je sentis dans ma chambre  
Un air tout emmusqué de violette et d'ambre,

Odeur qui tellement embâma mes esprits  
Que je cuidois au vray que celle qui m'a pris  
Me donnast des baisers, tant sa suave haleine  
D'ambre et de violette est fertilement pleine.  
J'entendis puis après sonner en divers lieux  
De la chambre où j'estois mains luths harmonieux  
Dont le son animé d'une voix angelique  
Rendoit une si douce et plaisante musicque  
Que je pensois ouyr les accens lygiens  
De l'ange qui me tient esclave en ses liens.  
J'aperçeu puis apres une grande lumiere  
Qui du jour effaçoit la lampe coustumiere,  
Au milieu de laquelle AMOUR estoit escrit.  
Ce mot saint estonna tellement mon esprit  
Que je fus longuement pensant en ceste chose,  
Pour en cognoistre enfin la principale cause.  
Mais comme j'y pensois, une voix m'appella  
Plus douce mille fois que n'estoit celle-là  
Que Didon entendit en sa devote église,  
Luy disant : vien à moy, vien ma tres chere Elise.  
Cette divine voix me prononça ces vers:

Amy, que je cheris des l'humblesse du bers,  
Qu'en garde je donnay aux vierges de Parnasse  
Des l'âge de sept ans, pour t'enseigner la trace  
Qui guide dans le ciel sur l'aile du scavoir,  
Dy moy, o trop ingrat, ne veux tu point avoir  
Plus de souci de nous ! Je ne t'ay fait apprendre  
Tant de belles vertus afin de les despandre  
Au service d'autrui ; ains j'esperois un jour  
Voir luire en tes escrits l'excellence d'Amour.  
Ton cœur devroit partir de honte et de vergogne  
D'avoir laissé toucher si divine besogne

Pour toy seul destinée à ne sçay quel rhimeur  
Qui n'a jamais gousté de la prophette humeur  
Que le volant coursier dont accoucha Meduse.  
Fist sourdre d'un rocher pour baigner chaque Muse.  
Esleve ton esprit et montre luy combien  
Il est malavisé d'attenter à ton bien,  
Et d'avoir présenté à ces dernières pasques  
Aux déesses de Tours des vers lourdement flacques,  
Pour œufs frais et nouveaux que sa cervelle a pond  
En despit des neuf sœurs citadines du mont  
Qui fend d'un double chef la plaine refrisée  
Que gouverne des Dieux la Reine tant prisée.

Ces déesses en qui toute ma royauté,  
Tous mes feux, mes attraits et toute ma beauté  
Et tout ce que les cieux, nature et l'artifice  
Ont de parfait en eux, de grace et de delice,  
Habitent pour jamais, sont dignes d'un sonneur  
Qui puisse mieux chanter le prix de leur honneur.  
Pren donc la plume en main et commence à descrire  
Un Temple, à la façon que je te le veux dire :  
Fay luy ses fondemens du plus riche metal  
Sur le quel asseoiras cent pilliers de cristal,  
Dont les bases seront à la forme Dorique,  
Les chapiteaux brisez à la façon antique ;  
Son pavé blanchira de marbre Parien  
Mieux gravé que celui du tombeau Carien.  
Les frises, guillochis, ovaes et corniches  
Seront de Diamans et d'Emeraudes riches ;  
Les murs de fin Coral, les voûtes seront d'Or,  
Les arboutans d'Agathe et les termes encor  
Flamboiront de Rubis taillez de mains fort braves ;  
D'Escarboucles luiront les fermes architraves ;

Opalles et Saphirs enchassez uniment  
 Couvriront tout le corps de ce beau bastiment.  
 Son frontispice soit de Jaspe et de Porphyre,  
 Ou paroisse en maints lieux la Topaze reluire.  
 Dans le corps de ce Temple erige à double rang  
 Cent sièges fabriquez d'un bel Yvoire blanc,  
 Puis en chacun d'iceux sieds-y selon sa race,  
 Son âge, sa beauté, sa prudence et sa grace,  
 Chaque Nymphe de Tours. Mets du dextre costé  
 Celles de noble sang, de l'autre la beauté  
 De celles qui ne sont extraites de noblesse,  
 (Qui le sont toutesfois pour leur haute sagesse.)

Au premier fais y seoir ce Paradis des yeux,  
 Cêt angelique corps le chef-d'œuvre des cieux,  
 Cêt ornement de Tours, ainçois de tout le monde,  
 Qui devroit de beauté porter la pomme ronde  
 Cette belle GARDETTE : Avise de quel œil  
 Elle verse desjà un agreable dueil  
 Aux cœurs des regardans ; avise de quel geste  
 Elle monstre combien sa nature est céleste ;  
 Regarde de combien son maintien est mignard,  
 Et de quelle douceur elle jette un regard.  
 La voyant si parfaite en un âge si tendre,  
 Je pense veoir Venus lorsqu'elle vint descendre  
 Au golfe Cyprien, ayant pour son esquif,  
 Vne conque de mer, plus pure qu'argent vif.  
 Quel honneur ! Quel encens, quel agréable hommage  
 Auray-je quand le temps chatouillera son âge  
 Des desirs d'Hymenée ? Il me semble desja  
 Que son œil, qui naissant mille traits me forgea  
 M'apand dedans ce Temple vn milier de Trophées  
 D'âmes, de ses beautez vivement eschauffées.

Aux deux sieges d'après place les COTEREAU,  
Des grâces et d'honneur le bel astre jumeau.  
Voy comme sur leurs fronts d'une main yvoirine  
La noble gravité ses chiffres y burine.  
Voy comme dans leurs yeux tressaillans de clarté.  
Les Ris accompagnés d'amoureuse Gayeté  
S'esbatent doucement, et combien de delices  
Et d'hameçons couverts de friandes blandices  
Folâtrant à l'entour de leur visage teint  
Des plus gentiles fleurs dont le printemps se peint.  
Voy leurs beaux cheveux blonds, cent mille fois plus  
De reluire là haut entre les plus beaux signes [dignes  
Que ceux dont s'honorait le chef Egyptien.  
Escoute de leurs voix l'accent magicien;  
Voy le port ondoyant de leur gresle corsage  
Qui pourroit affoler du monde le plus sage,  
De merveille et d'amour. Mais ces choses sont peu  
A l'égal de l'esprit dont leur corps est esmeu.

La Déesse à qui plaist la pacifique olive,  
Et qui au bien des Grecs fut jadis si proclive  
N'a le parler si doux ne si persuasif.  
On se paist de nectar quand le coral naif  
De leur bouche de musc mignardement desserre  
Un langage qui fait si doucement la guerre  
Aux cœurs des escoutans qu'ils semblent trespasser  
D'aise, quand un tel bien leurs sens vient caresser.

Après la magesté de ces deux Damoiselles,  
Fay soir la DU VERGER, la plus belle des belles.  
Il ne vit icy bas vierge qui ait le corps  
Et l'esprit si comblé de celestes tresors.  
Vrayment c'est un verger où les plus belles choses  
De nature et du ciel sont par destin encloses.

Qu'il fait bon veoir son teint d'aiglantines couvert ;  
Qu'il fait bon veoir son œil à demy entr'ouvert  
Et de son poil douillet la brunette crespine,  
Et de son pied flaté la démarche poupine.  
Ah ! qu'il fait bon ouyr de sa bouche d'œillets  
Les propos animans deux couraulx vermeillets.  
Quand je la voy si belle et si vive, il me semble  
Que je voy tous les Dieux et Déesses ensemble ;  
Que je me voy moy-mesme : En ces terrestres lieux  
Il n'est point de miroir qui me remembre mieux.  
Dans le siege ensuyvant mets la nymphe D'ARGOUGE  
Veoy de quel vermeillon sa levre se fait rouge.  
Il n'est rien de si beau ! Voy pendiller aux brins  
De ses cheveux dorez, à petits doigts marbrins  
Mille Cupidonneaux et veoy dessus sa joue  
Dans le fond d'un œillet la grace qui se joue.  
Qui n'a veu quelquefois les plaines de Thetis,  
Sans vagues et sans flots et sans bouillons tortis,  
Vienne voir de son front la campagne lissée  
Que jamais le courroux de rides n'a plissée.  
De sa bouche où Python exerce ses devis,  
Par qui sont tant de cœurs de merveilles ravis,  
Il sort un si doux ris et une voix si douce  
Un air si souef et doux que si doucement pousse  
Hors de son sein de lys un zephyre mollet  
Qu'il n'est homme ça bas d'entendement si laid  
Qui ne se façonnast à la divine escole  
Des propos ensucrez d'une bouche si molle.  
Après tu feras seoir les deux belles BINETS,  
Des plus rares vertus les divins cabinets.  
Leurs cheveux blondissans sont les douces pantieres  
Où je rends des plus fins les âmes prisonnières

Leurs beaux yeux sont la forge où mes petits soudars  
Trempent, forgent et font la pointe de leurs dards ;  
Leurs voix sont mes appas, leur port ma mignardise,  
Leur maintien ma douceur, leur ris ma gaillardise.

Supplie les COLLIN de se seoir puis apres ;  
Elles sont deux soleils dont les flamboyans rais  
Eschauffent de mon feu si vivement les ames  
Qu'on les peut appeller d'Amour les vives flammes.  
Quand à moy (cher amy) desormais je ne veux  
Pour ardre Juppiter, en mes mains d'autres feux :  
Du plus moindre rayon de leurs belles œillades  
Où mes avant-coureurs dressent leurs embuscades  
Je bruslerois la mer : Moy-mesme je me sens  
Brusler d'un si beau feu qui deprave mes sens.

Il faut apres ces deux asseoir cette CHARLOTTE,  
Ainçois de tous les yeux la plus friande lote ;  
Je dy cette Charlotte, ornement CHALOPIN  
Qui sur toutes beautez paroist, ainsi qu'un pin  
Paroist dessus un mont de sa teste pointue  
Sur l'imbecille chef de l'herbe plus menue.  
Quand je voy de son teint les roses et les lys,  
Quand je voy de ses yeux les regards embellis  
D'un million d'attraits ; quand je voy de sa grace  
Le parfait qui au ciel un beau chemin nous trace ;  
Quand je voy l'or frisé de ses beaux cheveux blonds  
Joliment mignottez en cent passefilons  
Quand j'entends de sa voix la divine merveille,  
Quand je voy trop heureux la teinture vermeille  
De sa bouche qui fait des cœurs ce qu'elle veut ;  
Quand je voy de son front la vouture qui peut  
Effacer de blancheur la neige ou le ligustre,  
Voire du firmament le chemin au blanc lustre.

Quand je la voy danser et d'un juste compas  
Accorder aux violons le nombre de ses pas ;  
Quand je voy les tresors de sa double gencive  
Où luit mignardement mainte perle naïfve ;  
Quand je voy sur sa joue un bouton aiglantin  
Qui flambe richement d'un bel escarlatin ;  
Quand je voy de son col la colonne marbrine  
Et les dix beaux rameaux de sa main yvoirine ;  
Quand je voy de son sein le divin embompoint  
Et mille autres beautez que je ne nomme point,  
Je suis tout esperdu, et pense voir encore  
En un mesme sujet les presens de Pandore :  
Heureux le siècle où vit telle divinité !

Après tu feras seoir à son gauche costé  
Sa cousine LAUNAY. Vrayment elle merite  
D'estre de la beauté la premiere Carite.  
On voit je ne sçay quoy folastrer en son port  
Qui pourroit animer un homme demy-mort  
On voit dedans ses yeux je ne sçay quelle amorce  
Qui tout genre de cœurs à sa louange force,  
Aux quatre bancs d'apres (suyvant tousjours la loy  
De l'Ordre) tu soiras la gentille LE DOY,  
La CANGAY, la JORRET et la belle JOPPITRE ;  
Par elles ma grandeur a augmenté son titre,  
Mon feu s'est enforci : ce sont quatre soleils  
Qui au monde n'ont point et n'auront de pareils.  
La nympnette Le Doy par ses yeux me fait estre  
Et par ses doux attraits de toute chose maistre.  
La gente, belle, honneste et mignarde Cangay  
Par ses nobles vertus fait maintenant que j'ay  
Le front plus rehaussé de magesté divine.  
La déesse Jorret, de ton Anne cousine.

Fait par sa bonne grace un monde de vassaux,  
A qui de jour en jour je donne mille assauts.

L'agréable Joppitre est un Eden de roses  
D'amarante, de lys et de toutes les choses  
Plaisantes aux regards du corps et de l'esprit,  
Et bref c'est une fleur où toute autre fleur rit.

Tu dois placer apres la tant parfaite MAILLE;  
Voy de quel bel azur son œillade s'esmaille;  
Voy jà dessus son front un petit camp d'Amours  
Fourmiller, tout ainsi qu'au milieu des beaux jours  
Fourmillent à l'entour des béantes fleurettes  
Les petits papillons et les blondes avettes.  
De son beau teint rosin l'infantine frescheur  
De sa gorge de lait la supreme blancheur  
De ses beaux cheveux blonds la longueur qui se trousse  
En cent folâtres nœuds, et sa voix qui detrousse  
De merveille les sens, sont les plus doux appas  
Dont j'espere allecher tout le monde en mes laqs.

En apres fais asseoir la gente DE LA NOUE,  
Dont la grace parfaite en toutes parts se louë;  
Ce n'est rien qu'amitié, que bonté, que vertu  
Et de rien que de beau n'a le corps revestu.

Ha ! que je suis marry que ceste nymphelette  
Cette petite HOUDRY, qui mon attente alaitte  
D'un espoir de la voir la première en beauté,  
N'est grande ; elle seroit sise au dextre costé  
De la perfection des deux de MOLAVILLE  
Qui sont deux belles fleurs croissantes dans ta ville,  
Ainsi que deux muguets croissent en un verger.  
On void dedans leurs yeux un astre messenger  
De grace, de douceur, d'honneur et de prudence,  
Qui jà force les cœurs à mon obeysance.

Qui n'a veu quelquesfois un œillet rougissant  
Baiser en un bouquet un beau lys blanchissant,  
Vienne voir de leur teint la blancheur rougissante  
Vienne voir de leur teint la rougeur blanchissante.  
Qui n'a veu du corail sous le cristal de l'eau,  
Vienne voir sous leur blanche et délicate peau  
Les veines d'un beau sang fertilement remplies  
Se couleurer ainsi sur les voûtes polies  
De leurs fronts argentez, que les frisez rameaux  
Du lhierre à l'entour des steriles ormeaux.

En apres fay asseoir la mignarde DE L'ANGE  
Qui jà dans ses sous-ris descouvre une phalange  
De petits Amoureux tres-richement armez  
D'arcs, de traits, d'hameçons, de brandons allumez  
Et de beaux escus d'or dont la vive estincelle  
A bien plus de vertu et de pouvoir que celle  
Que le boucler d'Atlant aux regards esclattoit  
Bien que par son moyen tout preux il abbattoit.

Dans le siege suyvant je veux que tu y place  
La blonde SALIGNAC, sang de tres-noble race :  
Vit-on jamais corsage en son geste si beau ?  
Jamais le clair Phœbus, du monde le flambeau  
Monstra-t-il sur son chef une plus belle tresse,  
Que fait ceste tres-noble et tres-sage deesse ?

Je te commande apres d'asseoir la CHARBONNEAU.  
J'ai tousjours dans les yeux quelque Cupidonneau  
Bien muny de brandons ; j'ay tousjours dans sa bouche  
Quelque grace du ciel, qui jusqu'à l'ame touche.  
La beauté, la sagesse et toutes les vertus  
Par lesquelles on voit les vices abattus  
La suyvent en tous lieux et jamais ne la laissent,  
Et de ses beaux discours incessamment se paissent.

Aux quatre rangs d'après range les BEAUREGARD ;  
Ce sont quatre vertus qui ont en leur regard  
Tant de friands appas, tant d'amorces aymables  
Que des hauts-Immortels les mets insatiables  
Ne sont qu'absynte au prix : Heureux et trop heureux  
Qui se paist à souhait d'un bien si savoureux !  
Heureux qui à souhait peut contemples les graces  
Et les perfections de si naïves faces.  
Hé ! que celuy qui fut des masques inventeur  
M'estoit grand ennemy et jaloux du bon-heur  
Que recevoient les yeux en l'objet des images  
De tant de delicats et gracieux visages.  
Je croy qu'il fut conçu d'une masse de fer,  
Ou du germe empesté des trois Dires d'Enfer,  
Et qu'il ne se plaisoit qu'à toutes choses laides,  
Qu'à trouver, inhumain, quelques fascheux remedes  
Contre mes doux assaulx : Par son invention  
Souvent mes feux sont vains en leur intention :  
Combien agiroyent-ils dans les masles courages ;  
Combien me rendroient-ils de cœurs lourds et sau-  
Benins et gracieux, sans ces masques maudits [vages  
Qui voilent à leurs yeux tant de beaux Paradis !  
O toy quiconque sois qui m'as fait ceste offense  
A jamais puisses-tu là bas estre en souffrance.

Fay apres elles seoir l'agréable Jours,  
Qui rend de ses beautez les astres resjouis.  
Voy-tu comme le ris d'une façon doucette  
Luy creuse dans la jouë une double fossette.  
Il n'y a rien çà bas qui puisse à son parler  
Et à son port divin en douceur s'escaller.  
Elle n'est que douceur, et sa douceur modeste  
Adouciroit l'esprit d'un furieux Oreste

Je veux qu'aupres de tant et de tant de douceurs  
Tu faces seoir l'honneur des PINERELLES sœurs ;  
Leurs esprits enrichis des plus belles sciences  
Et de leurs corps poupins les divines cadences,  
Leurs ris cytheriens, leur scavoir au devis  
M'ont cent mille sujets en la Touraine acquis.

Aux sept chaires d'après fais y seoir la DE GENE  
La GOURY, les BOUGROS, l'ABRIARD, la SUBLÈNE.  
Ce sont sept diamans d'honneur et de Cypris  
Desquels on ne sçauroit trop estimer le prix.  
L'or qui folastrement sur la teste blondoye  
De la belle De Gene est de si riche proye,  
Que quelque paladin imitant un Jason  
Ne craindroit le trespas pour si riche toison.  
Voy-jà de quel doux philtre elle confit la veuë,  
Voy-jà de quel maintien sa desmarche est esmeuë ;  
Il faudroit que tu feusse un bien-disant Balf  
Pour peindre de son teint le cynabre naif.

Voy comme la Goury de sa grace nymphale  
Surpasse la beauté qui emporta Cephale.  
On voit sur son visage un lustre si vermeil  
Qu'on diroit que tousjours s'y leve le soleil.

Les trois belles Bougros de qui la mignardise,  
De qui le brun regard tout autre paradise,  
Ont le geste si beau en chacune action,  
Le parler si facond en la perfection  
Du langage françois, que leur douce faconde,  
Leur geste, leur beauté peut vaincre tout le monde.

L'ABRIARD est un ange en qui les humains yeux  
Peuvent voir en effet le miracle des Dieux.  
Ce n'est qu'esprit, qu'amour, que beauté, que sagesse  
Et le crayon vivant de toute gentillesse.

**La SUBLÈNE** a les yeux si doux et si rians  
Et le corps amorcé de morceaux si friands,  
Que les yeux ne sçauroient de si douce viande  
Se saouler, tant elle est ambrosine et friande.

Au banc qui vient après je t'enjoins d'y asseoir  
**La brunette TERGATS** ; car on ne sçauroit voir  
En tout cet univers beauté mieux accomplie.  
Voy le double sourcil qui doublement se plie  
Sur l'esmail brunissant de ses astres bessons ;  
Voy son ris mignardé en cent belles façons ;  
Voy son teint brun et clair et sa rouge bouchette  
Et le courbe croissant de sa tresse noirette ;  
Voy son petit menton et son col rondelet  
Et sa gorge qui fait un reply jumelet  
Et de son doux parler la parole attraiante ;  
Puis tu diras qu'elle est **Cyprine** la riante.

Venons à l'autre rang : Je ne scache dans Tours  
Autres que celles-là qui portent les attours  
De noblesse. Sieds donc aux trois chaires premières  
Du senestre costé, ces trois vives lumieres  
D'honneur et de beauté, ces trois **GILLÈS** qui ont  
Les plus belles vertus empreintes sur leur front.  
On ne pourroit trouver, en ces temps si barbares  
Et si comblés de maux, trois plus honnestes phares  
Aux Nymphes qui suyvront ; car outre la beauté  
Qui reluit en leurs corps, la chere honnesteté,  
La prudence, la foy et tout ce qu'on souhaite,  
Pour rendre en toute chose une Vierge parfaite,  
Habitent en leurs chefs ; bref ces trois belles sœurs  
Ne sont qu'honestetez que beautez, que douceurs.

Au second banc d'après fais-y veoir l'excellence  
De l'humble **D'EMERAY**. Ha ! que son œil esclance

D'une bonne façon ses regards amorcez  
De si douce douceur que les esprits forcez  
D'un bien si doucereux en effet ne reçoivent  
De passe-temps si non quand à longs traits ils boivent  
Un nectar si divin. Mais de combien au prix  
Se sentent-ils heureux quand d'un petit sousris,  
Elle emperle les mots de sa bouche faconde  
Et riche à double rang de mainte perle ronde !  
Ou quand de son marcher ils admirent ravis  
Ses pas de tant d'Amours et de Grâces suyvis.

Aux trois sieges sequens assieds y les DE-COSTES  
Qui meritent d'avoir autels et holocaustes  
Pour les rares vertus et pour tant de beautez,  
De Graces et d'Amours qu'on void de tous costez  
De leurs corps animez des trois plus belles âmes  
Qu'ont jamais fait les Dieux pour loger en trois dames.  
Amathonte en attraits ne les surpasse point ;  
Dione n'a le port ni le maintien si coint,  
Python en ses discours n'a pas tant d'eloquence,  
Junon de magesté, ny Pallas de Prudence.

Cette claire RIVIERE et la tres-chere sœur  
Tu soiras puis après : Il n'y a rien plus seur  
Qu'en elles deux on void, comme aux vergers d'Eryce,  
Fleurir tout ce que j'ay d'amour et de delice.  
L'une et l'autre ne cede à la blanche Naïs  
En supreme beauté : Les yeux sont esbahis  
De merveille, voyant la candeur admirable  
Qui paroist sur le haut de leur front venerable.  
Le coral souspirant de leur bouche est si beau,  
Leurs yeux sont animez d'un si chaste flambeau  
Leur port est si remply de magesté divine  
Leur parler est si doux, leur grâce si poupine,

Leurs cheveux sont si bien à l'entour de leur front,  
Leur col en sa blancheur se descouvre si rond,  
Leurs esprits sont si beaux et comblez de sagesse,  
Que je croy fermement qu'elles sont deux Deesses.

Après ces deux icy place les DRULYON

Qui passent en beautez la beauté d'Ilion.

Celuy ne sçait comment je maistrise les ames

Qui n'a veu les doux yeux de si gentilles Dames,

Qui n'a ouy les accens de leur mignarde voix

Qui pourroit animer les rochers et les bois,

Qui n'a veu leur maintien, leur sage modestie

Et leur grace qui est du plus beau ciel partie,

Qui ne sçait les vertus de leurs entendemens ;

Qui donnent aux esprits mille contentemens ;

Bref qui n'a veu cela, il luy est impossible

De sçavoir de combien ma flammeche est sensible.

Assieds la BRETHE après, la Brethe en qui l'on voit

Tout ce que cherement mon plumage couvoit.

Qui n'a veu quelquefois la blancheur de la Lune

Surpasser tous les feux que monstre la nuict brune,

Vienne veoir son beau front, qui surpasse en blan-

En grâce, en magesté et en belle largeur [cheur,

Tout autre de ce temps : Qui n'a veu sur l'espine .

Une rose de May et sur une Aubespine

Maints fleurons argentins, vienne voir le vermeil

Et le blanc de sonteinct en blancheur non-pareil.

Venus de ses doux ris sa Deité mandie,

Æglé de la beauté doublement arrondie

En deux tertres de lys de son sein verdelet

Decore et embellit son teton jumelet ;

De ses cheveux chatins se perruque l'Aurore

Et de ses yeux rians Eufrosyne s'honore ,

Arachné n'avoit point l'entendement si beau  
A peindre sur la gaze un ouvrage nouveau,  
Qu'a cette belle Brethe, en la quelle Minerve  
Comme en un cabinet tous ses thresors conserve.

Auprès d'elle fay seoir la modeste L'HUILLIER ;  
Avecque elle tousjours j'entretiens un millier  
De graces et d'attraits qui tout partout l'escortent.  
Les uns dedans leurs mains mille flammeches portent  
Pour jetter dans les cœurs de ceux qui trop osez  
Escoutent ses propos de Nectar arrosez :  
Les autres de maints traitz affutez sur la coche  
S'arment pour enferrer celuy qui s'en approche ;  
Les autres ont des lacqs, des nasses et des rets  
Afin d'emprisonner tous ceux qui de trop prés  
Regardent les beautez qui decorent sa face :  
Les autres donnent tant à ses yeux d'efficace  
Qu'il n'est arbre si dur, ne si ferme cailloux  
Qui ne s'enamourast d'un œil si clair et doux.  
Les autres plus gaillards sautent à la cadance  
De ses pas tournoyans la Provençale dance.

Après elle fay seoir l'Angelique MEON  
Dont les graces te font un second Acteon,  
De qui les chauds desirs, les amours insensees,  
Les soins continuels et les vagues pensees  
Furent les chiens eruels qui, sans nulle pitié,  
L'occirent au plus fort de sa vaine amitié.  
Mais avant que la seoir prepare luy son siege  
De guirlandes d'œilletz et de lys dont la neige  
Surpasse la blancheur des cygnes que Venus  
A pour coursiers ailez de son beau coche esleus.  
Ainsi que sa beauté toutes beautez surpasse,  
Il faut qu'en art pompeux le siege où tu la place

Soit le plus beau de tous : Donc qu'il soit tout couvert  
D'un damas gris-violant ou de beau satin vert  
Recamé de fil d'or et qu'une riche frange  
Couverte jolyment de mainte perle estrange  
Le borde çà et là. Au bout de chaque bras  
Une pomme d'argent ou d'or tu y mettras.  
Au plus haut du dossier quatre Emeraudes belles  
Aussi grosses que coings brilleront comme estoilles.  
Maint saphyr, maint ruby, et maint fin diamant  
Y luise en divers lieux d'un bel esclattement.  
Il faut un siege tel à celle que Nature  
A parfaite en beauté sur toute créature ;  
Elle est si accomplie et si parfaite en tout  
Qu'en ses perfections il n'y a point de bout.  
Au milieu du printemps, lorsqu'entre les fleurettes  
Les divers oisillons content leurs amourettes  
Que le ciel rid en moy et que la terre et l'air  
Et le marbre ondoyant de la profonde mer,  
Que la condition des plus rigoureux astres  
A moins de cruauté, de dueil et de desastres,  
Elle nasquit dans Tours. La prudence et l'honneur  
La bonté, le scavoir, l'humblesse et le bon-heur  
Ornez des plus beaux dons qu'ils ont en leur puis-  
La vinrent visiter au jour de sa naissance. [sance,  
De mes traits plus divins je luy garny les yeux,  
Et les Graces, qui sont les trois filles des cieux,  
De leurs plus beaux presens ceste deesse ornerent  
Et pour mieux la servir le ciel abandonnerent.  
Je ne m'estonne pas si les meilleurs esprits  
En sont jusques au cœur si vivement espris ;  
Mais qui ne s'eprendroit de la couleur brunette  
De ses yeux estoilez d'une double planette ?

De ses primes cheveux ? de ses deux beaux sourcils  
Sur son front y voirin si proprement noircis ?  
(Front semé tout partout d'une grace pudique.)  
Ah ! que voyant de pres sa bouche magnifique  
De couraux, de rubis, de perles et de fleurs,  
Embasmant ses propos des plus douces odeurs,  
Ne deviendrait epris et goustant le nepenthe  
De son ris emmusqué d'amomon et d'achante,  
Ris qui comme il luy plaist ouvre un beau paradis  
Aux esprits jouyssans d'un si precieux ris.  
Mais est il cœur si veuf d'humaine cognoissance  
Qui voyant de son port la divine excellence,  
La vermeille blancheur de son teint damoyseau  
Et sa taille qui est plus droite qu'un rouzeau,  
La rondeur de son col et les plis de sa gorge  
Et son sein delicat où je detrempe et forge  
Mes dards plus amoureux, et son grave maintien  
Et la félicité de son doux entretien,  
Ne brusleroit d'amour ? cher amy, je te jure  
Que non moins que le tien mon pauvre cœur n'endure  
Pour ses perfections, qui n'ont et qui n'auront  
De pareilles jamais en tout ce monde rond.  
Heureux si le destin dessous si belle face  
D'un rempart aymantin et d'une epaisse glace  
N'eust emmuré son cœur : J'espere toutesfois  
La ranger quelque jour sous le frein de mes loix.  
En cependant poursuy ta matiere entreprise.  
L'attente quelquefois l'attendant favorise.  
Donc après ce Phoenix en grace et en beauté,  
En honneur, en sçavoir et en pudicité  
Tu soiras la GARNIER qui n'a point de pareille  
En regards attrayans et en face vermeille.

C'est une belle rose où souvent je me mets  
Pour rendre les hauts Dieux à ma flamme sugets  
Sièds après la Du-Lur grassettement mignarde.  
Voy comme en sa beauté la Beauté se bragarde ;  
Voy comme ses beaux yeux doucement animez  
Rendent par trop d'amour mille cœurs allumez ;  
Voy ses cheveux plus blonds que le coton de soye  
Qui sur la jaune peau d'un petit coing blondoye.  
Jamais Hortanse n'eut le langage si beau  
Que l'a de tout honneur ce solaire flambeau.  
Les trois belles Du-PAU qui de port et de faces  
Representent au vif les trois divines Graces,  
Qui suivent de Cypris les pas et la beauté  
Tu soiras en après. Voy quelle honnesteté  
Les assiste tousjours ; voy de quelles œillades  
Elles font choir les cœurs dedans mes embuscades.  
Heureux les Phaëtons qui guidans ces Soleils  
Dedans un si beau Pau bastiront leurs cercueils.

Place après la CAUNIER en qui toutes les nymphes  
Qui de Loire et du Cher boivent les claires lymfes  
Ont prodigué leur mieux. C'est bien le plus beau corps  
Et le plus enrichy de celestes accords  
Qu'on sçauroit œillader ; c'est bien la plus belle ame  
Qu'ait jamais inspiré le ciel en une Dame.

Range après la GINGOR, fleur de toute vertu,  
Miroer d'honesteté, dont l'esprit est vestu  
Ainsi que d'un habit des choses plus modestes  
Que les Dieux reservoient dans leurs voûtes celestes

Prés de cette Pallas sièds la gente ROBIN  
Dont les devis mignards et le geste poupin,  
La grace, la beauté, le maintien et la taille  
Livrent une si douce et plaisante bataille

Aux hommes et aux Dieux qu'ils n'ont contentement  
Plus grand que de languir en un si doux tourment.

Suive après la courtoise et sage DE GARANCE.

Voy de quelle agréable et belle contenance  
Elle anime ses pas ; écoute sés propos  
Dont j'emmielle les dards qui me chargent le dos.

Arrange les DENIS, accointables nymphettes  
Et en toutes beautez uniquement parfaites  
Près de cette Garance, et après fay asseoir  
Ta commere Jouys ; elle ne fait moins veoir  
De Graces, de Beautez et d'Amours autour d'elle,  
Que fait l'autre Jouys sa cousine tres-belle.  
Celuy qui ne m'a veu sous un visage humain  
Portant l'arc et la fleche en l'une et l'autre main,  
La vienne regarder ; mais qu'il prenne bien garde  
Que sa marbrine main mille traits ne luy darde.

En la chaire d'après pose la CHICOISNEAU  
Où luisent enchassez comme dans un anneau.  
Les plus rares joyaux d'honneur et de sagesse  
De sçavoir, de beauté et de toute alegresse.  
Les flamboyans saphyrs de ses yeux azurez,  
Le maniment leger de ses pas mesurez  
Le cedre brunissant de sa tresse jolie,  
Sa main de mille lys richement embellie,  
Et de sa bouche aussi le beau Passevelours  
Sont les plus beaux objets qui se voyent dans Tours.

Après elle fay seoir les belles GOGONNIERES,  
Dont la grace me rend tant d'ames prisonnières  
Qu'on compteroit plus tost les étoiles des cieux  
Que les esprits captifs ès fillets de leurs yeux.

La DECHAIS, la CHAVRAIS deux humaines Déesses  
Ainçois de chasteté doux gentilles hostesses

Tu soirras puis après : Vrayment il n'y a rien  
Plus accort et plus beau en ce rond terrien.

Après tu placeras la Nympe DE-LA-LONDE,  
En qui toute beauté et toute grace abonde  
Ce n'est que mignardise, et son geste mignard,  
Ses cheveux sur son front mignardez d'un bel art,  
Son langage mignard, sa demarche mignarde,  
Son œil mignardelet, qui mignardement darde  
Tant de mignards attraits de ses mignards sous-ris,  
Me la font prendre ici bien souvent pour Cypris.

Qui n'a veu quelquesfois une vermeille rose  
Nager dessus du lait ou sur quelque autre chose  
De plus blanc, s'il en est, vienne voir le vermeil  
De sa joue, où Titan fait tousjours son réveil.

Vous qui avez cêt heur d'ébattre vostre veuë  
Par le jardin fleuri de sa face pourveue  
De tant et tant de lys, de tant et tant d'œuillets,  
De tant d'autres fleurons delicats et douillets,  
De tant et tant d'amours, de caresses gentiles,  
D'agreables trépas, de brillantes scintilles,  
De perles, de rubis, de tresors precieux,  
Pouvez bien dire ainsi : Contentez-vous (nos yeux)  
Vous ne verrez jamais une chose si belle ;  
Le ciel ne peut encor en former une telle.  
Heureux et trop heureux le Cephiside beau  
Qui dedans si belle onde erig'ra son tombeau.

Pose la DEVARFIL auprès cette belle ange.  
Il n'est fille dans Tours plus digne de louange  
Pour la facondité de son langage doux,  
Qui pourroit appaiser de Juppïn le courroux.  
Ses regards brunissants et le ris qui s'egaye  
Si joliment dessus sa bouche qui flamboye

De deux rouges couraux, son geste et son aller  
S'accordent tellement avecque son parler,  
Qu'il n'est cœur si felon que d'amour il ne tremble,  
Voyant tous ses attraits si bien d'accord ensemble.

Place après la brunette et gente BARANTIN :  
Il ne naist diamant si clair sous le matin  
Que l'éclair de ses yeux, petits yeux de Cythere  
Dont le sadin regard tout noble cœur altere  
D'amour et de desirs embrasez de mes feux.

Après fay seoir la GAULT, car ainsi je le veux.  
Elle est jà plus aymable, excellente et jolie  
Que n'est la fleurissante et vermeille Thalie.  
Son front de magesté et d'honneur favori  
Jà semble demander à son pere un mary.  
Son sein où d'Artemis se voit la sauvegarde,  
Son esprit où le ciel toutes ses beautez garde,  
Son vif entendement à toute chose prompt,  
Sont bien dignes de ce que demande son front.

Sieds après les BIGOT dont les faces plaisantes  
Surpassent en blancheur deux estoiles brillantes,  
Leur ris un beau fleuron favory du soleil  
Et l'astre de Venus la clairté de leur œil.

Je veux que les JOUBERT aux gracieuses faces,  
Aux yeux clairs et sereins où j'apreste mes nasses  
Pour attraper les Dieux soient sises puis après.  
Leurs blondissans cheveux sont les belles forests  
Où mes petits Amours s'embuchent et se perchent  
Pour prendre le butin qu'avidement ils cherchent.

Aux deux sieges sequens fay reluire l'honneur  
Des celestes CHARTIER deux astres de bon-heur.  
Sur le sablon doré de Pactole ou de Gange,  
Ou sur l'humide bord d'un autre fleuve estrange

Il ne s'amasse tant de perles, de rubis,  
Joyaux dont les grands Rois decorent leurs habits,  
Qu'on apprend de vertus, de biens et de sagesse  
Aux devis eloquents de ces belles Deesses.

Leurs angeliques corps, leurs visages couverts  
Des plus rares beautez, leurs jugemens experts  
Aux mestiers de Pallas, m'esclavent assez d'ames ;  
Mais les chastes desirs de ces trop chastes Dames  
En liberent autant qu'ils en peuvent avoir,  
Tant la grace et l'honneur en elles ont pouvoir.  
En la chaire d'après que la DU-BRUEL soit sise,  
Qui en port et beauté ressemble une Marphise :  
Nulle mieux dedans Tours ne tend mes hameçons  
Pour prendre les humains en cent belles façons.

Range les CHALOPIN, de grace autant douées  
Que les graces qui sont d'Amathonte avouées :  
Voy de quelle gayté, voy de quels doux attraits  
Leurs yeux descochent l'or de mes amoureux traits ;  
Voy le pompeux honneur de leurs faces plus belles  
Que celles du portrait que fit jadis Apelles ;  
Voy de quel port divin leurs corps sont ondoyans ;  
Voy comme leurs cheveux à demy blondoyans  
Se poupinent en arc sur la marbrine plaine  
De leurs fronts où tressault mainte rameuse veine.

Après ces belles sœurs place la DU-PERRÉ :  
Ja son œil attrayant et son beau poil doré  
Commencent à dresser leurs plus belles amorces,  
Pour allecher les cœurs dans les douces entorses  
De leurs beaux labyrinths, où un aveugle feu  
Entre mille desirs les mange peu à peu.

La BERNIER suyve apres : la rondeur de sa face  
Les doubles vermillons qui augmentent la grace

De sa gentille joué, et son ris mignoté  
Et les costaux neigeux de son sein cailloté  
Me font le plus souvent desbander le visage  
Pour la voir ; car je pense œillader mon image.

Aux deux chaires d'après arrange les MARCHAND.  
Il n'est rien de plus beau ni de plus allechant  
En la terre et au ciel : Jamais la belle Europe,  
Ni celle qui retint l'espoux de Penelope  
N'eurent tant de beautez, de graces et d'amours.  
Sont les plus belles fleurs du beau verger de Tours.  
Le gracieux Prin-temps, mignon de la nature  
Ne produit çà et là tant de riche peinture,  
Tant de roses, d'œillets et de lys blanchissans,  
Comme de leurs regards les attraits languissans  
Font naître dans les cœurs de gentilles fleurettes,  
D'agreables désirs, de douces amourettes.

La CONTESSSE en après tu soiras doucement ;  
C'est le corps le plus beau, selon mon jugement,  
Qui vive et qui vivra : En la machine ronde  
Il n'est dame qui ait une tresse si blonde  
Que celle de son chef, ni les yeux si mignards,  
Ni le port si comblé de mouvemens gaillards,  
Ny les propos si beaux, ny la bouche si belle ;  
Bref ses beautez font honte à celles de Cybelle.

Fay asseoir puis après la belle MORINET  
Dont les yeux, le maintien et le ris godinet,  
La prudence et l'honneur et la bouche vermeille  
Animeroient un roc d'amour et de merveille.

Près cette belle Hébé tu soiras la BOULLÉ  
En qui tout le plus beau du ciel est escoulé,  
Honneur, graces, attraits et toutes courtoisies  
En son corps bien formé leur demeure ont choisies.

Vienne après la AUBIN qui desja fait sçavoir  
De combien elle peut augmenter mon pouvoir,  
De combien ses regards et sa mine éveillée,  
Et sa face de rose et de lys émaillée,  
Et la divinité de son entendement  
Peuvent forcer d'esprits par leur enchantement.

Aux trois sieges suivant fais y seoir la DESPAGNE  
L'agréable COLIN des graces la compagne,  
Et la belle CHEREAU : On voit en elles trois  
Tout ce que peut l'honneur et ce que je pourrois.  
La Despaigne a l'esprit et la grace si bonne,  
Les propos animez de sa levre bessonne  
Sont si chastes et doux, qu'on diroit qu'Artemis  
Et la vierge Pallas auroient en elle mis  
Leurs plus belles vertus. La Colin, sa cousine,  
En grace et en beauté si prochainement voisine  
Dione, que les Dieux ont autant de plaisir  
En l'une comme en l'autre et autant de desir.  
La Chereau porte aux yeux, et au ris et au geste  
Tant et tant de beautez que mainte ame celeste  
Est moindre qu'elle n'est; c'est pourquoy ne me chaut  
D'estre en ce monde icy ou en celuy d'en haut.

Près ces trois, tu soiras la SAGET accostable.  
Certes le nom qu'elle a luy est fort convenable :  
Il n'est rien plus discret, plus *sage* et plus prudent.  
Son œil est si courtois, si prompt et si ardent  
Qu'on ne peut éviter sa *sagette* fatale  
Non plus que celle là du beau veneur Cephale.  
Il n'y a dedans Tours nymphe dont les propos  
Soient tant comblez de miel et soient tant à propos.

Pour la dernière assieds cette humble CATHERINE  
Du surnom de BAUDRY. Jamais conque marine

Ne fut plus delicate et fust-ce celle-là  
Dans laquelle Venus en Cythere coula.  
Jamais rive ne fut en may plus fleurissante ;  
Jamais fueille de lys ne fut plus blanchissante,  
Et jamais or ne fut plus blond et plus luisant  
Que ses cheveux tressez sur son front si plaisant ;  
Jamais coral ne fut si vermeil que sa bouche,  
Où personne que moy en liberté ne touche,  
Bouche pleine d'anis, qui découvre en riant  
Plus de tresors perleux que ne fait l'Orient.  
Les clairtez de ses yeux sont plus vives et belles  
Que la clarté des yeux des douces colombelles.  
En elle seule on voit les deitez que vit  
En trois divers objets le Troyen qui ravit  
La supreme beauté qui mit sa ville en cendre  
Et fit toute sa race aux Avernoes descendre.  
Il faut que tous les Dieux cessent de se vanter  
Plus grands que Cupidon : Je puis à Juppiter,  
Par l'aide de ses yeux oster l'horrible foudre  
Et d'un plus fort éclair le convertir en poudre.  
Je puis au vaillant Mars, du monde la terreur,  
Arracher hors du sein la guerrière fureur ;  
Je puis dompter Phœbus et ravir à Neptune  
Le trident bransle-terre et la boule à Fortune.  
Je veux qu'au haut du chœur de ce temple adoré  
Tu me face un autel superbement doré,  
Où dessus se verra ma divine effigie  
Qui semble prononcer cette brefve élegie :

Race Deucalienne, ames faites de fer,  
Que jamais ces beautez ne peuvent échauffer  
De ma gentille ardeur, et vous, o surannées,  
Qui sans fleur et sans fruict consommez vos années,  
Dont les yeux sont ternis et les fronts sillonnez  
De rides et de plis et les chefs grisonnez ;  
Dont jà la dent se creuse et l'aleine s'infecte  
Et la bouche blêmie abondamment s'humecte  
D'une gluante odeur, n'approchez de ce lieu :  
Telle est la volonté d'amour ce puissant Dieu.

Mais vous qui languissez en l'amour de ces anges,  
Approchez et venez entonner mes louanges,  
Dans ce temple sacré à ma divinité,  
Et là vous immoler en toute humilité,  
A celles qui vous ont rangez sous ma puissance  
Sans faire à leurs beautez ni à moy resistance.  
Venez ! je vous promets qu'en bref vos passions  
Et vos maux finiront par leurs compassions.  
Croyez que des beautez si parfaites et rares  
N'ont des cœurs inhumains et des âmes barbares.

S'il y en a qui soient trop cruelles vers vous,  
Après avoir crié mille fois à genoux  
Misericorde ou mort, après avoir fait preuve  
De vostre loyauté, si vostre amour ne treuve  
Dans le fond de leur cœur une semblable amour,  
Je les ferai sortir de ce plaisant séjour,  
Et si je les rendrai si laide et si soudres  
Qu'on les fuira partout comme mortelles foudres.  
Je feray que leurs yeux n'auront plus de beauté  
Ny leur ris de douceur, ni leur port de gayté.

Leur teinct sera défait et leur bouche aussi palle  
Que celle d'un corps mort qu'en la fosse on dévalle,  
Et au lieu d'un gentil et mignard embonpoint,  
Elles auront le corps de toute part déjoint,  
Have, maigre et hideux, ainsi qu'une carcasse  
Que déchirent les loups en quelque osseuse place:

Ainsi me dit la voix, et n'eust si tost fini  
Que ne finist aussi le plaisir infini  
Que mes sens recevoient en ces divines choses,  
Et rien ne m'en resta que ces beautez encloses  
Dans ce petit discours que j'appan humblement  
A celles qu'on y lit, par le commandement  
Du puissant Cupidon, dont la magesté haute  
Doit repondre pour moy, s'il y a quelque faute.





LES  
MIGNARDISES AMOUREUSES  
DE GUY DE TOURS

EN FAVEUR DE SA NÉRÉE

---

SONNET

Dessus l'autel d'Amour je veux ce mois icy  
Ce beau mois consacré à l'alme Cytherée,  
Vous jurer saintement, ô ma belle Nérée,  
Que serez desormais mon amoureux soucy.  
Mais je veux qu'en après vous me juriez aussi  
Que seulement de moy serez enamourée ;  
Ainsi nostre amitié l'un à lautre jurée  
Laira tousjours en nous d'un feu bien éclairci.  
O d'Amour et du Ris, Venus douce nourrice,  
Soit que tu sois en Cypre, en Paphe, ou en Eryce,  
Entens ces juremens et ces mystiques vœux !  
Et fais que ton enfant à jamais soit contraire  
A qui d'elle ou de moy sera si temeraire  
De premier les enfreindre, et d'en rompre les nœuds.

## MIGNARDISES

---

### I

Puisque tu es toute mignarde  
Puisque tu es toute gaillarde,  
Je veux d'un carme tout mignard  
Je veux d'un carme tout gaillard  
Chanter ta toute mignardise,  
Chanter ta toute gaillardise ;  
Mais avant je te veux baiser  
Afin, mignarde, d'appaier  
Le brasier que ta mignardise  
Le brasier que ta gaillardise  
Allume en moy si vivement,  
Que je n'ay pouvoir nullement  
De chanter, tant sa vive flamme  
Brusle mignardement mon ame.  
Donc, ma mignarde, baise moy,  
Donc ma gaillarde, approche toy,  
Afin que mille fois je baise  
Et suçote tout à mon aise  
Ta bouchette mignardement  
Ta bouchette gaillardement,

Afin que j'appaise la flame  
Qui brusle vivement mon ame,  
Afin que je puisse chanter,  
Afin que je puisse vanter  
Partout ta toute mignardise,  
Partout en toute gaillardise,  
Partout l'agréable plaisir  
Qu'en te baisant me vient saisir,  
Par tout le pasetemps et l'aise  
Que je reçoÿ quand je te baise.

II

Mignonne, plus blanche que n'est  
L'astre qui tous les mois renaist,  
Et beaucoup plus belle et divine  
Que de Venus l'estoille orine,  
Autant de baisers donne moy  
Qu'il y a de grâces en toy,  
Et qu'il y a de mignardises  
Et d'amoureuses friandises.  
Donne m'en autant que tes yeux  
Ont de traits fiers et gracieux  
Et qu'ils versent dedans nos ames  
De glaçons et d'ardantes flames ;  
Qu'ils ont de vies, de trespas  
D'amorces, d'attraitz et d'appas.  
Donne-m'en autant qu'il pandille  
Au bout de la tresse gentille  
De folastres Cupidonneaux,  
Ainçois de petits larronneaux,  
Qui pillent la douce franchise

A tous ceux que la convoitise  
De te voir vient ensorceller.  
Donne m'en autant qu'en parler  
Tu as de grâces et encore  
Autant que ta bouche s'honore  
De roses et d'œillets fleuris  
Où s'esbatent cent mille ris ;  
Puis, pressez levre contre levre,  
De ta langue qui se couleuvre  
Si douillettement quand tu veux  
Entre leurs couraux savoureux,  
Tu me redonneras la vie  
Que m'aura paravant ravie  
Le plaisir qu'ordinairement  
Reçoit au cœur un pauvre amant,  
Du premier baiser que luy donne  
Sa dame ; et puis après, Mignonne,  
Entre tant de joyeux esbats,  
Tu te lairras tomber à bas,  
Contrefaisant l'esvanouye  
D'aise de me revoir en vie ;  
Afin que je puisse, ô m'Amour,  
Te ressusciter à mon tour.  
Ainsi, ma deesse mignonne,  
Pendant que nostre age fleuronne,  
Esjouirons nostre printemps  
De tels amoureux passetemps :  
La mort douteuse et la vieillesse  
Nous invite à telle liesse.

III

Veux-tu bien, mon petit œil,  
Mon petit bouton vermeil,  
Ma petite pasquerette,  
Ma petite violette,  
Mon petit passevelours,  
Mon amié, mes amours,  
Veux-tu bien que je te baise ?  
Et qu'en te baisant j'appaise  
La violence du feu  
Qui me brusle peu à peu !  
Veux-tu bien que je t'accole  
Et qu'un petit je recole,  
D'une gaillarde amié,  
Ma moitié dans ta moitié ?  
Dy, le veux-tu bien, Nérée,  
Plus belle que Cythérée,  
Dy, nymphe, le veux-tu bien ?  
Ouy, puisque tu n'en dis rien.  
Bien souvent on n'ose dire  
Cela que plus on desire  
Et bien souvent ce qui plaist  
Secretement on le taist :  
Sur toute chose le taire  
En amour est salulaire.

III

Maintenant que la belle Flore  
Fait tout partout les fleurs éclore

Et que le gay rosignolet  
Enfueillé dans une ramée  
Va courtoisant sa bien-aymée  
D'un langage mignardelet.

Maintenant que le doux zephyre  
Par l'air mollement souspire  
Et que la corne du toreau  
Ouvrant le sein de la nature  
Pare de diverse peinture  
Le front joyeux du renouveau ;

Quittons, ma mignarde Nérée,  
Que les hauts Dieux ont enhourée  
Des attraitz les plus allechants ;  
Quittons la ville, je te prie,  
Où l'on ne void que tromperie  
Et allons nous esbatre aux champs.

Là, gaye, en simple vertugade,  
Tu fouleras d'une gambade  
Le tapy d'un pré fleurissant ;  
Là tu verras la pasquerette,  
Les coquerets, la violette,  
Le lys et l'œillet rougissant.

Là, le jour d'une bonne feste,  
Tu environneras le feste  
De ton chef de mille fleurons,  
Qu'Amour, armé d'arc et de trousse  
Rafraischira de la secousse  
De ses peinturez aillerons.

La, dessus une rive assise  
Te mireras, comme Narcise,  
Le teint de ton visage beau,  
De ton front la voute marbrine

Et de ta levre cynabrine  
Le ris et le reply jumeau.

Là, sous le feuillage d'un chesne,  
D'un fouteau, d'un orme, d'un fresne,  
Qu'un petit vent fera trembler,  
De quelque amoureuse accollade  
Tu gueriras mon cœur, malade  
Du désir de nous assembler.

Là, sous la verdure d'un coudre,  
Ensemblement nous pourrons coudre  
Nos corps sans avoir peur de rien,  
Nous repaissions en cette sorte  
Du doux plaisir que nous apporte  
Le nœud de l'Androgin lien.

Là, dedans quelque autre sauvage  
Je baisotteray ton visage  
Et tes beaux tetons arrondis,  
Ton beau sein rempli de fleurettes  
(Ainçois de douces amourettes)  
Qui font çà bas un Paradis.

Là, dès la fraische matinée,  
Nous verrons la bande obstinée  
Des Avettes filles du ciel,  
Jusques à la tarde serée  
Desrober la manne ensucrée  
Des fleurs, pour en faire leur miel.

Là, nous verrons à tire d'aille  
Voler la jazarde Arondelle  
Après les petits papillons,  
Et, après la turtre craintive  
Se lancer d'une aïlle hastive  
Les grivolez esmerillons.

La, nous verrons le lievre au giste  
Et d'une jambe souple et viste  
Courir par les champs verdoyans,  
Evitant la cruelle envie  
Qu'on a de luy oster la vie  
A force dé chiens aboyans.

Là nous verrons les belles Phées  
Et les nymphes bien atiffées  
Baller au soir à bonds gaillards  
Et les forestières Napées  
Et les Dryades occupées  
A faire des bouquets mignards.

Là, nous verrons mainte bergere  
Dessous une aulne rivagère  
Filler au son du flageollet,  
Et le bergerot tout folastre  
Luy taster sa cuisse d'albastre  
Sur le doux fleurant serpolet.

Sus donc, ma mignarde Nérée,  
Que les hauts Dieux ont enheurée  
Des attraitz les plus allechans ;  
Quittons la ville, je te prie,  
Où l'on ne void que tromperie  
Et allons nous esbatre aux champs.

V

Alors, ma chere maistresse,  
Que ton bras douillet me presse  
Cà et là estroittement ;  
Alors que tu entortilles

Mon col où tu te pandilles  
D'un folastre accollement ;  
Alors que tu me regardes  
A tremblotantés œillades  
Ains à regards amoureux  
Et qu'en ceste douce sorte  
Tu te pasmes demi-morte  
Sous nos baisers savoureux ;  
Alors que ta langue douce  
D'une amoureuse secousse  
Entrouvant ses deux rampars  
A la mode Idalienne  
Vient frayer contre la mienne  
A petits assaulx mignards ;  
Alors que la douce haleine  
De ta bouche toute pleine  
De musc embâme mes sens,  
Et que ta voix nompareille  
Distille dans mon oreille  
Ses plus doucereux accens ;  
Alors, en telle liesse,  
Je dy, ma chere maistresse,  
Qu'il n'est Dieu plus grand qu'Amour ;  
Que c'est le Dieu plus insigne,  
Et qu'il n'en est de plus digne  
Au ciel de faire séjour.

VI

Amour las de tracasser,  
Par la campagne éthérée

Vint un matin se musser  
Dans le sein de ma Nérée.

Moy, ne pensant que son sein  
Fust de ce Dieu la demeure  
J'y voulu mettre la main  
Pour manier son enfleure.

Mais au lieu de la toucher  
Je touchay l'ardente flâme  
Dont ores ce faux archer  
Me brusle jusques à l'ame.

Hélas, mon Dieu ! qui eust cru  
Que ce sein plus blanc que cresse  
Eust recellé tant de feu  
Sans s'en éprendre luy mesme ?

Au prix si j'eusse tasté  
A ce joyau sans macule  
J'eusse jusqu'au ciel monté  
Tout en feu, comme un Hercule.

### SONNET

De teint, de port, de langage et de ris,  
De col de front, d'yeux et de cheveure  
De sein, de mains, de tetons et d'alleure  
Tu es semblable à la belle Cypris.  
Et tout ainsi qu'elle est peinte aux escrits  
Du Smyrnean, tu es : et, je t'asseure,  
Si tu n'estois si dure à la monture,  
Qu'on t'adorroit pour elle en ce pourpris.  
Mais te voyant au montoir si farouche,  
Et qu'on ne peut te mettre dans la bouche

Le frain d'amour, pour mieux te chevaucher ;  
On ne peut croire, ô ma gente Nérée,  
Qu'au vray tu sois la belle Cythérée  
Qui hait à mort ce que tu tiens si cher.

VII

Ma nymphelette Nérée,  
Plus belle que Cythérée,  
Je voy, mignarde, je voy  
Dans tes yeux je ne scay quoy  
Qui me verse dedans l'ame  
Secrettement une flame,  
Qui ne se peut appaiser  
Si tu ne me viens baiser.  
Donc, ma nymphelette honorée,  
Des Dieux mesmes adorée,  
Vien, vien me baiser, afin  
Que ceste ardeur prenne fin.

Vien ; ne me sois point farouche  
Aproche moy cette bouche,  
Dont la douce haleine sent  
Mille fois mieux que l'encent ;  
Ain que cent fois je baise  
Fisuçe tout à mon aise,  
En mille et mille façons,  
Ses petits couraux bessons.  
Aproche-moy ceste joue  
Et ce beau tetin qui noue  
Sur ton sein aussi souvent  
Que tu respires le vent.

Ainsi tousjours, o Nérée,  
Puisses-tu estre honorée  
Pour la plus belle et tousjours  
Puissent durer nos amours.

VIII

Petite nymphe folastre,  
Je voy sur ton sein d'albastre,  
Sein des graces favory,  
Un petit teton qui jure  
Sa foy qu'on te fait injure  
De te nier un mary.

IX

Ainsi que le Ihierre,  
D'un refrisé rameau,  
Estroitement enserre  
Les branches d'un ormeau,  
Mignonne, que j'embrasse  
Ton col plus blanc que laict,  
Et que je l'entrelasse  
D'un bras mignardelet.

A celle fin, Mignonne,  
Qu'à ton col ainsi joint,  
Un baiser je te donne  
Qui ne finisse point;  
Ou s'il finit, qu'à l'heure  
Nous devalle Clothon  
Dans l'obscur demeure  
De l'avare Pluton.

Puis, quittant ces lieux sombres  
Destinez seulement  
Aux malheureuses ombres,  
Irons ensemblément  
Sous les forests myrtines  
Des champs Elysiens  
Avec les Heroïnes  
Et les Heroïens.

Là, nous verrons Iole  
Et le vaillant Thébain,  
D'une accolade molle  
Liez, sein contre sein.

Là, nous verrons Persée  
Tenant joyeusement  
Andromède embrassée  
Qu'il baise incessamment.

Là, nous verrons Achille  
Aux amoureux esbats .  
N'estre pas moins habille  
Qu'aux martiaux débats.

Là, nous verrons Helcine  
Baisotter son Pâris,  
D'une bouchette pleine  
De cent œillets fleuris.

Là, nous verrons Léandre  
Et Héro s'accoler  
Et d'une bouche tendre  
Ensemble se coller

Là nous verrons Ænée  
D'un plus chaste brandon  
Exercer hymenée  
Avecque sa Didon.

Là, verrons Hyppolite  
Amoureux devenu  
De Phedre, sa Carite,  
Baiser le tetin nu.

Là, sur les herbes vertes,  
Imitant ces Barons  
A bouches entrouvertes  
Nous nous baisoterons ;  
    Nous n'aurons point de cesse  
De rire et de chanter  
Et dessous l'ombre epaisse  
D'ensemble nous enter,  
    Et d'une douce sorte  
De cueillir, bien heureux,  
Le fruit qui plus apporte  
De bien aux amoureux.

X.

Çà, Mignonne que je bine,  
D'une façon colombine,  
Mille et mille fois encor  
Le délicieux tresor  
De ta bouchette rosine,  
De ta bouchette ambrosine ;  
Çà que je bine tes yeux  
Dont les attraits gracieux  
Me dardent mille amourettes,  
Mille flammeches secrettes,  
Mille agréables langueurs,  
Mille plaisantes rigueurs,

Chaque fois que je regarde  
Leur grâce douce et mignarde.  
Il semble, à te veoir muzer  
Que tu me veux refuzer.  
Il semble, à te voir si lasche.  
Que ma demande te fasche.  
Et que d'une aspre rigueur  
Elle tourmente ton cœur.

Ha ! je t'entens bien, finette,  
Je t'entens bien mignonnette,  
Mignarde, je t'entens bien ;  
C'est que par un tel moïen  
Tu veux m'enhardir de faire  
Envers toy le temeraire,  
Et me fournir d'argument  
De te faire un jurement  
Par le doux fils de Cyprine,  
Qui folastre en ta poitrine  
Dessus deux jeunes tetons,  
Plus blancs que deux pelotons  
De neige à peine venue  
Du froid giron de la nue.  
Que si tu ne veux, ma sœur,  
D'une amiable douceur  
Me permettre que je bine  
De ta bouchette poupine  
Les roses et les œillets  
Et les couraux vermeillets,  
Que d'une mignarde force  
Que d'une amoureuse entorse  
Sous moy je te coucheray  
Et puis je te bineray ;

Et peut-estre la liesse  
Que ta bouchette, maistresse,  
La baisant me donnera,  
Tellement esmouvera  
Mes desirs de cette flame  
Dont Cupidon nous enfla  
Que je n'auray le pouvoir  
D'obeyr à ton vouloir,  
Ains à ceste flame ardente  
Qui dans moy sera flamban  
Çà donc, sans plus reculer,  
Que l'on me vienne accoler ;  
Que mille fois on me bine  
D'une façon colombine,  
Et d'un bras douillet et mol  
Qu'on entrelasse mon col ;  
Autrement je te proteste, j  
Par Amour enfant celeste,  
Que de force j'useray  
Et que je te coucheray  
Sur cette prochaine couche  
Pour mieux baisoter ta bouche.  
Quoi ! Mignarde, il ne t'en chaut !  
Or sus, commençons l'assaut  
Et d'une façon folastre  
Taschons à nous entr'abattre.  
Ha ! Mignarde, ton effort  
N'est pas un petit si fort  
Que le mien qui ja t'a mise  
Bas, dès la première prise.  
Ha ! que tu te moquerois,  
Ha ! que tu te gaberois

De moy, petite Angelle,  
Si, dessus ceste couchette,  
Je ne binotois autant  
Ta bouche mignardement,  
Que tu as de mignardises,  
Que tu as de gaillardises,  
Qu'il y a dedans tes yeux,  
Flambans comme astres des cieus,  
D'attraitz, de douces blandices,  
De Cupidons, de delices,  
D'hameçons, de doux appas  
Et d'agreables trespas.  
Mon Dieu ! que la douce haleine  
De ta bouche toute pleine  
De thym, de roses, d'anis  
Et de fleurons infinis  
Emble doucement mon âme  
Par la douceur de son bâme.  
Ha ! que tes baisers cyprins,  
Si bien donnez, si bien prins,  
Forçent doucement ma vie  
De cette gentille envie  
De venir à ce doux point  
Que je ne te nomme point !  
Las ! je n'en puis plus, mignonne,  
Je n'en puis plus ma belonne,  
Et faut en depit de moy  
Que j'obéysse à la loy  
De cette gentille envié,  
Pour ne perdre point la vie.  
Il vaut donc mieux, mon desir,  
Luy ceder que de mourir :

Mais pourquoy, ma Colombelle,  
Ma Deesse toute belle,  
Mon amour, ne veux-tu pas  
Que j'évite le trespas ?  
Certes tu ne gagnes guere  
De faire ainsi la colere.  
Tes efforts ni ton prescher  
Ne me sçauroient empescher  
De prendre, sans te le dire,  
Cela que plus tu desire  
Que moy, bien qu'en te voyant  
L'œil si triste et larmoyant  
Et si rouge de colere  
On jugeroit le contraire.

Or sus, mon tout, c'en est fait :  
Et bien ! dy moy si l'effect  
N'en vaut pas mieux que le dire ?  
Ha, ha ? tu commence à rire.  
Tu voudrois, je le voy bien,  
Estre encore en un tel bien.  
Ça recommençons Douillette,  
Honteusement vermeillette,  
Recommençons et tousjours  
Traйтtons ainsi nos amours.

XI.

Des Dieux toute l'Ambrosie,  
Tous les parfums de l'Asie  
Et tout le plus doux du miel,  
Que les fillettes du Ciel

Font sur la croupe d'Hymette,  
Dans leur petite logette,  
Toute l'odeur que Cypris  
Conservoit dans le pourpris  
De ses beaux vergers d'Eryce,  
Et tout cela de delice  
De mignard et d'apetit  
Qu'Amour son enfant petit  
Couvoit sous son aile orine,  
Est dans la bouche rosine  
De la beauté qui me fait  
De mortel un Dieu parfait ;  
Quand à pointes serpentines,  
Entre un millier d'aiglantines,  
De roses, de lis, d'œillets  
Et de couraulx vermeillets  
Sa langue magicienne  
Vient frayer contre la mienne,  
Qui d'un semblable choquer  
La vient après attaquer.  
Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ay d'aise  
Quand godinement je baise  
L'immortel passevelours  
De sa bouche où les Amours,  
D'une liesse folastre,  
Ne cessent de s'entre esbattre.  
Mon Dieu ! quelle aise je sens  
Embler doucement mes sens,  
Quand ma mignarde Nerée,  
Ma douillette Cytherée,  
Mon paradis, mon desir,  
Mon petit œil, mon plaisir,

D'une façon bien seante,  
D'une bouche mi-beante,  
Vient sur mes levres poser  
Ses levres, pour me baiser !

Je puisse mourir, maistresse,  
Si de moy toute detresse,  
Toute amere passion,  
Et toute autre affliction  
Ne s'enfuit, quand je suççote,  
Je pressote et je baisotte  
La mâne, le thym, l'anis  
Et les fleurons d'Adonis  
Et la vermeille escarlate  
De ta bouche delicate.

Donc, mon petit nombrillet,  
Mon petit teton douillet,  
Ma passerelle mignarde,  
Ma colombe frétilarde,  
Ma douceur, vien appaiser,  
Par un delicat baiser,  
La flame trop violente,  
L'ardeur trop estincellante,  
Qu'Amourembusqué dedans  
Tes yeux brunement ardens  
M'a lancé dans la poitrine  
Quand ton œillade cyprine,  
A tremblottemens mignards  
M'œffusquoit de ses regards.

Ainsi toute l'ambrosie  
Des hauts Dieux, et de l'Asie  
Tout le musc et tout le miel  
Que les fillettes du ciel

Font sur la croupe d'Hymette,  
Dans leur petite logette ;  
Toute l'odeur que Cypris  
Conservoit dans le pourpris  
De ses beaux vergers d'Eryce,  
Et tout cela de delice,  
De mignard et d'appetit  
Qu'Amour, son enfant petit,  
Couvoit sous son aille orine  
Soit dans ta bouche rosine  
Pour tout jamais et mon cœur  
Te soit humble serviteur.

---

## STANCES

### POUR LE DÉPART DE SA NÉRÉE

Helas ! pour soupirer et lamenter le dueil  
Qui menace desja ma teste du cercueil,  
Pour esloigner vos yeux dont la vive lumière  
M'a rendu vostre serf ; lequel des puissans Dieux  
Pitoyable muera en souspirs soucieux  
Mon cœur a demy-mort, et mes yeux en rivieres ?  
Bons Dieux ! ne changez point en fleuves mes deux  
[yeux  
Ny mon cœur en souspirs ; mais faites, o bons Dieux,

Que je meure à présent du mal qui me possède !  
Les larmes aussi bien n'allègent les douleurs :  
La mort allège tout et met fin aux malheurs.  
La mort du malheureux est le plus beau remède.

Mais ne suis-je insensé, de vouloir estre mort !  
He! ne le suis-je pas ? et l'homicide effort  
Des dures passions qui m'agitent sans cesse,  
N'a-t-il pas déjà mis en un tombeau reclus  
Mon cœur désespéré ? Non ! non, je ne vy plus.  
L'homme est bien trespassé qui ne vit que d'angoisse.

Adieu, belle Nérée, adieu, mon beau soleil,  
Adieu, mon cher trésor, adieu, mon petit œil,  
Adieu, mon tout, mon bien, mon espoir, mon envie,  
Adieu, ma seule amour, hé ! qu'en ce triste lieu,  
Tout noyé de mes pleurs, ne puis-je dire adieu,  
-Aussi bien comme à vous à ma dolente vie !





## SOUSPIRS AMOUREUX

EN FAVEUR DE SA CLAUDE

---

### MIGNARDISE AU SIEUR DE VAUDEROLLE

Si tu ne veux veoir ma vie  
Dessous Amour asservie,  
Ne me meine plus chez toy,  
Vauderolle; car l'œillade  
De Claude me rend malade  
Aussitost que je la voy.

Mais qui n'auroit l'ame esmée  
D'amour, voyant en sa veue  
Mille petits Amoureux,  
Qui, pour surprendre nos ames,  
Embuchent entre leurs flames  
Mille petits larronneaux ?

Mais quel homme plein de glace,  
Voyant sa divine grace,

Et la blancheur de son sein,  
Et le mouvement folastre  
De ses beaux tetons d'albâtre  
Ne s'enflammeroit soudain ?

Qui seroit si peu traictable,  
Voyant l'yvoirine table  
De son front délicieux,  
Et de sa bouche vermeille  
La coraline merveille,  
Ne deviendroit amoureux ?

Tout ce qu'a de mignardise,  
Tout ce qu'a de gaillardise,  
De beau, de doux et d'attraict  
La mignarde Cyprienne,  
La gaillarde Paphienne  
Est sur sa face pourtraict.

Il faudroit en sa poitrine  
Cacher une ame marbrine,  
Pour ne s'enamourer point  
D'une beauté si celeste,  
D'une grace si modeste  
Et d'un si ferme embonpoint.

Je te jure, Vauderolle,  
Que le sens et la parolle  
Me faillirent promptement  
Quand j'entrevy le porphyre  
De son sein qu'un doux zephyre  
Anime si doucement

Alors qu'à longues ondées  
De ses œillades dardées  
J'avalois le doux venin,  
Je sentois une telle aise

En moy, que Mars quand il baise  
De Venus le front poupin.

Et mesmement quand j'y songe  
Je sens Amour qui me plonge  
Au fond de mille plaisirs  
Et sa mère delicate  
Qui douillettement me flatte  
De ses plus jeunes desirs.

N'en parlons plus ; car j'ay doute  
Que Cupidon ne m'escoute  
Discourir de la façon.  
S'il m'entend je suis en voye  
D'estre encore un coup sa proye.  
C'est un dangereux garçon.

## SONNETS A LA BELLE CLAUDE

### I.

Claude, pour Dieu ne me regarde point ;  
Car aussitost que ton œil me regarde,  
Ce faux archer coup dessus coup me darde  
Cent mille traits dont mon cœur est épointé :  
Et lors, mon Tout, que je suis en ce point,  
Et que je sens l'atteinte fretillarde  
De ces doux traits ; pour t'accoler, mignarde,  
Je me mettrois volontiers en pourpoint.  
Ou, je te pry', m'Amour, plus ne m'œillade  
Ou me permets d'une estroite accollade  
De contenter cet amoureux desir  
Que tes regards pleins d'une douce flame,  
Me regardant, engendrent dans mon ame.  
Fais l'un ou l'autre, ou bien me fais mourir.

II.

Hier au soir je ne pensois moins estre.  
Que Juppiter, tant au cœur je sentoïis  
De paradis, alors que j'escoutoïis  
Ton beau parler qui de moy se fist maistre.  
Chere beauté, que le ciel a fait naistre  
Pour m'asservir aux amoureuses lois  
Sois moi benine, afin que quelquesfois  
De tes discours je me puisse repaistre.  
Si ce plaisir m'est concédé de toy,  
Je te promets et te jure ma foy  
D'estre à jamais ton serviteur fidelle.  
Claude m'amour. ce n'est un petit heur  
De rencontrer un Guy pour serviteur :  
Communément les Guys ont l'ame belle.

III

Doux est son port, douce est sa contenance,  
Doux est son ris et doux est son aller,  
Doux est son œil, et doux est son parler,  
Douce est sa voix, douce est son éloquence.  
Douce douceur, qui doucement m'offense  
D'un feu si doux qu'il me plaist de brusler  
En sa douceur, et par luy m'envoler  
Outre le ciel, très-douce demeurence.  
Claude mon sucre, il n'est rien dedans vous  
Qu'il ne soit beau, parfait, honneste et doux  
Hormis hélas vostre cœur qui repousse  
Toute amitié, comme estant plus felon  
Que n'est celuy d'un barbare Gelon ;  
S'il estoit doux, vous seriez toute douce.

IV

Sur la minuict, en dormant, j'ay songé  
Que je tenois ma Claudine embrassée,  
Et qu'elle estoit comme my-trespasée  
Du doux nectar qu'en elle j'ay plongé.  
Et me sembloit, quand j'estois allongé  
Sur sa poitrine en deux monts retroussée,  
Que j'avois l'ame entre les Dieux placée  
Et que j'estois en paradis logé.  
Si donc au prix, j'avois la jouissance  
De ce beau corps en reelle puissance  
Lequel des Dieux esgaler me pourroit ?  
Non seulement je ne serois supresme  
En Dêité : je serois les Dieux mesme,  
Tant ce bonheur bien heureux me feroit.

V

Mon petit œil. mon unique Deesse,  
A qui je suis en naissant destiné,  
Ostes de toy cet honneur obstiné,  
Ce fol honneur qui trompe ta jeunesse.  
Si tu le croy, sans aucune liesse  
Et sans plaisir tu verras terminé  
Ton beau printemps, que le ciel t'a donné  
Pour t'esjouir, attendant la vieillesse.  
Ensüy, m'amour, la volonté du ciel,  
Et jettes loing cêt honneur plein de fiel,  
Ce fol honneur conçu de la sotize.  
Ce Dieu des Dieux, ce filz cytherien  
Pour enseigner que l'honneur ne vault rien  
Aux amoureux, est tousjours sans chemise.

VI

Je t'ayme, Amour, de ce que tu n'espris  
Jamais mon cœur que de chose excellente.  
Fut-il jamais rien si beau que cet Enté  
Qui a l'honneur de mes premiers escrits ?  
Vit-on jamais, en ce mondain pourpris,  
Nymphé qui fust au regard si plaisante,  
Que l'Anne, hélas ! dont encor je lamente,  
Passionné de ses traitres sousris ?  
Sçauroit-on voir sous la voute œtherée  
Beauté pareille à ma belle Nérée ?  
Mais, ô Amour, dy moy scauroit-on voir,  
Mesmes au ciel, déesse si godine  
Et si parfaite en beautez que Claudine,  
Claudine en qui reluist tout ton pouvoir ?

VII

Comme l'on voit autour d'une fleurette  
Voller en may cent mille papillons  
Qui au bransler de leurs esventillons  
Animent l'air d'une haleine doucette ;  
Ainsi voit-on mainte troupe douillette  
D'Amours, voler autour des vermillons  
Et des regards et des beaux tortillons  
De ma mignarde et chere Claudinette.  
Comme l'on voit à l'entour de Cypris  
Les doux appas, les graces et les ris  
La mignardise et toute autre délice  
Ainsi voit-on telles divinitez  
Tout à l'entour des parfaites beautez  
De la Claudine à qui je fais service.

VIII

Claude, ayez-moy ; car mon humeur est telle  
Que je ne puis aymer sans estre aymé :  
Je ne scaurois voir mon cœur allumé  
D'une beauté qui m'est dure et cruelle.  
L'homme est bien sot qui ayme une fumelle  
Dont il n'est point chéri ny estimé,  
Dont il n'a rien, dont il est consumé  
Sans en jouyr et gesir avec elle.  
Donc, si voulez que je vous ayme bien,  
Claude ayez-moy et me monstrez combien  
Vostre amitié envers moy sera forte,  
Non par sousris ; mais par accollements  
Par doux baisers et par recollements :  
Je ne scaurois aymer qu'en ceste sorte.

IX

Adieu, Amour, je ne veux plus te suivre,  
Ny m'abuser de ta vaine douceur ;  
Je veux choisir un autre train plus seur  
Et plus certain à trouver de quoy vivre.  
Je ne veux plus laisser l'or pour le cuivre,  
Ny l'asseuré pour un espoir trompeur :  
Je ne veux plus cheminer en erreur,  
Ny fueilleter si souvent un vain livre.  
Je veux chérir et Barthole et Jason,  
Pour conquerir la colchique toison  
Et carresser la robe et l'escritoire.  
Adieu, Amour ; adieu, Claudine, adieu ;  
Je ne suis pas ny fantosme ny Dieu,  
Pour n'avoir soing du manger ny du boire.

X

Cesse tes pleurs, Claude, je te supplie ;  
Je te promets (sur peine d'encourir  
Ton fier courroux qui me feroit mourir)  
De rendre en vers ta louange accomplie.  
Ne pense pas que jamais je t'oublie  
Et que je laisse ardemment de cherir  
Ton œil qui doux promet de secourir  
Le feu dont m'ard ton œillade jolie.  
J'ay meilleur cœur qu'Apelle qui n'osa  
Parachever le chef qu'il composa  
Tant il craignoit que la fin de son œuvre  
Ne respondit à son commencement :  
Moy au rebours, je veux que ce chef d'œuvre  
Prenne son los de son achievement.

XI

Sur ses genoux ma Claudine dansoit  
Un enfançon, et de sa main douillette  
Luy mignottoit sa tresse blondelette  
Et à l'entour de son front l'agençoit.  
Ce bel enfant quelquefois se haussoit  
Pour luy baiser sa face vermeillette,  
Puis embrassant sa gorge rondelette,  
D'un million de plaisirs jouyssoit.  
Mon œil confus de voir chose si belle  
Pensoit au vray que de ma colombelle  
Ce fust Venus qui son fils caressoit ;  
Moy je sentoïis un plaisir si extreme  
Que je pensois estre cet enfant mesme  
Tant par les yeux nostre ame se deçoit.

XII

Ma Claude estoit dedans une chapelle,  
A deux genoux au devant d'un autel,  
Et là prioit le puissant immortel  
Te telle ardeur qu'il n'en fut jamais telle.  
Là des Beutez la brigade plus belle,  
Là les Amours qui me donnent martel  
En la voyant supplier d'un cœur tel  
Se mirent tous en priere avec elle.  
L'un sur son front supplyoit à genoux,  
L'autre en ses yeux rigoureusement doux,  
L'autre en son sein, l'autre en sa tresse torte.  
Quand elle auroit avecque moy couché,  
Je suis certain que d'un si doux peché  
Elle auroit grace en priant de la sorte.

XIII

Que ce seroit un insigne dommage  
Si ce beau front de marbre bien poly,  
Si ce regard sur tout autre joly,  
Si cette bouche à qui je fais hommage,  
Si la frescheur de ce jeunc visage,  
Si l'embompoint de ce sein embelly  
D'un beau teton en rondeur accomply,  
Si ce port gay, ce geste et ce corsage,  
Si ce doux ris dont la grâce pourroit  
Ressusciter un homme qui mourroit  
S'alloient cacher dans un cloistre de nonne.  
Beauté, qui m'as si doucement vaincu,  
Ne pense pas qu'aymant un boutecu  
Mieux que ton Guy, le grand Dieu te pardonne.

XIV

**Las ! on m'a dit que Claudine ma vie**  
A volonté de se rendre Nonnin :  
O Dieu tout-bon, tout saint et tout benin,  
Je te supplie ostes luy cette envie !  
**Chere beauté, qui m'as l'ame ravie**  
Et où l'honneur du sexe fœminin  
Pompe et fleurit par le vouloir divin,  
Loing de ton cœur chasse ceste folie.  
**Las ! Cupidon ! las ! que feras-tu plus,**  
S'elle s'enferme en un cloistre reclus ?  
Tes traits, tes lacqs et tes flames sorties  
**De ses beaux yeux, n'auront plus de pouvoir**  
Mais s'elle y va, fais si bien ton devoir,  
Qu'en bref le froc elle jette aux orties.

**FIN DES AMOURS DE CLAUDE.**





## LES MESLANGES

---

### SONNET I.

A MESSIEURS DE TOURS, POUR LES FEUX DE JOYE  
QU'ILS FÉRENT DE LA CONVERSION DU ROY HENRI IV, QUI  
FUT LE 25<sup>e</sup> JOUR DE JUILLET 1592.

Essuyons-nous les yeux mouillez de tant de pleurs  
Qu'avons depuis cinq ans versé sans intervalle;  
François, ne montrons plus un visage si palte  
Et tout à fait chassons nos ameres douleurs.  
Il ne faut plus trembler; c'est fait que des Ligueurs;  
Car de nostre bon Roy la majesté royalle  
Accomplist aujourd'huy sa promesse loyalle,  
Se faisant catholique et quittant ses erreurs.  
Sus donc, loyaux François, sus! d'une sainte bouche,  
Rendons graces à Dieu, qui jusqu'a l'ame touche  
Nostre Roy valeureux, son plus cher favory.  
Sus donc, qu'il n'y ait lieu exempt de feux de joye,  
De danses, de festins et que partout on oye  
Joyeusement crier : VIVE LE ROY HENRY !

II. A MADEMOISELLE DE LAURIERE

On me l'avoit bien dit, que les perfections  
De vostre entendement n'estoient que des miracles,  
Que vos propos mieulx n'estoient que des oracles,  
Que vos beautez n'estoient que des affections.  
On me l'avoit bien dit que vos conditions  
N'estoient aucunement voilez d'humains obstacles,  
Qu'en vous seule on voyoit tous les plus beaux  
[spectacles  
Dont Amour peut forcer nos constellations.  
On me l'avoit bien dit, que nulle ame céleste  
Ne vivoit icy bas si belle et si modeste  
Que celle qui vous fait du ciel mesme honorer.  
Ores que je le sçay, que j'en ay preuve entière,  
Je ne m'estonne plus si, comme la lumiere  
Des esprits plus parfaits, on vous vient adorer.

III. A MADAME ANNE SOREL

Amour n'est plus enfant ny de masle nature,  
Ny n'est plus aveuglé d'un importun bandeau,  
Ny ne tient plus es mains ni fleche, ni flambeau,  
Et comme auparavant ne court à l'aventure.  
Son corps tendre et douillet n'est plus sans couverture ;  
Ores il est vestu d'un habillement beau ;  
Rondelet est son sein où un tetin jumeau  
Esleve joliment sa parfaite figure.  
Le poil blond et crespé de son chef est changé,  
Il est brun maintenant et bien mieulx arrangé ;  
Bref Amour n'est plus masle il est maintenant  
Il a changé de tout hormis de naturel, [femme.

Et se fait appeler de tous ANNE SOREL :  
Qui le voudra donc voir, viene voir ceste Dame.

IV. A UN PROCUREUR SON COUSIN

S'il est vray que celui qui a petite teste,  
Oreilles de guenon et regard de pourceau,  
Le menton long et plat et le nez en arceau,  
Le dos en limaçon, la jambe en arbaleste ;  
S'il est vray que celui qui contrefait la beste  
Pour mieux faire le fin et tistre en son cerveau  
En contre son prochain quelque procès nouveau,  
Ou quelque autre meschef de pareille tempeste ;  
S'il est vray que celui qui n'a point d'autre Dieu  
Que le soing de fesser jour et nuict Sainct-Mathieu,  
Et qu'à brasser en soy quelque embusche secrette ;  
S'il est vray que celui qui n'a point d'autres jeux  
Que piller et ribler, est monstre dangereux,  
Gardons-nous, mon Girard, des tours de Grelurette.

A MADAME RENÉE HUE TRÈS-VERTUEUSE FILLE .

*Epigramme dont les lettres capitales et les premières des derniers mots portent le nom.*

Rien n'est si beau que vous estes	Renée,
En vous n'est rien qui ne soit	Excellent,
Nature, alors qu'icy bas fustes	Née,
Et les hauts Dieux (comme il est	Evident)
En vostre corps meirent	Egalement
Honneur, beauté, grace, scavoir,	Humblesse :
Vertus, croyez, que mesmes en	Vieillesse
Enrichiront vos jours	Ensemblement.

V. POUR UNE TRES-BELLE ET TRES-SAGE  
FILLE DONT LES LETTRES CAPITALES PORFENT  
LE NOM.

Madame, en vous voyant on void toutes beautez ;  
Aussy pour ce sujet l'enfant de Cythérée  
Rien que vous ne cherist sous la voute ætherée,  
Joyeux de se mirer en vous de tous costez :  
En vos cheveux il void ses cheveux mignotez,  
Dedans vos yeux il void sa flamme reverée,  
En vostre sein il void sa demeure assuree,  
Les arcs de vos sourcils sont ses arcs redoutez.  
A l'aller, au parler vous luy estes semblable,  
Luy est le Dieu d'Amour et vous estes aymable ;  
On le void dedans vous, on vous void dedans luy.  
Nature de vous deux n'a parfait qu'une essence.  
De vos divinitez pareille est la puissance,  
Et tous deux en nos cœurs vous versez mesme ennuy.

VI. PROSOPOPÉE

AU JARDIN DE DEFFUNCT MONSIEUR DE RONSARD,  
PRINCE DES POÈTES FRANCOIS

Heureux jardin, où la plus belle Muse  
Qui ait jamais en la France habité  
A les amours de Cassandre chanté,  
Estant au cœur du grand Ronsard infuse.  
Il m'est advis, quand mon esprit s'amuse  
A concevoir quelle felicité  
Tu recevois de telle Deité,  
Que je suis Dieu, tant ce penser m'abuse.

O beau jardin, s'il te demeure encor  
Quelque tresor d'un si rare tresor,  
Enrichis-en ma muse peu vantée,  
A celle fin que nos plus tards nepveux  
Puissent sçavoir que j'estois un de ceux  
Qui de Ronsard ont leur gloire empruntée.

A MONSIEUR DE LA RUE

ODE

Ores que le Ciel regarde  
La terre d'un doux sousris  
Qui d'autre part se mignarde  
De mille bouquets fleuris,  
Ores que l'ame du monde  
Sent de doux chatouillemens,  
De la Nymphé qui sur l'onde  
Nasquit des flots escumans ;  
Ores, mon cher de la Rue  
Que toute chose est ferue  
Du trait des petits Amours,  
Quitte la Tragique Muse  
Et d'une plus douce ruse  
Trompe l'aigreur de tes jours.

Vien voir mon petit bocage  
Où jà le Rossignollet  
Clos comme dans une cage  
Decoupe mignardelet  
Mille fredons à s'amie  
Qui sur un tendre rameau

Semble d'aise estre endormie  
Au sucre d'un chant si beau.  
Autour d'eux une cohorte  
D'oyseaux de diverse sorte  
Preste l'oreille et les yeux,  
Trop curieuse d'apprendre  
De cet emplumé Terpandre  
Les accens melodieux.

Là, sous la verde ramée,  
Où ces petits oysillons  
Ayans leur bouche fermée  
Et coys leurs esvantillons,  
Escoutent ce brave chantre,  
Qui, de son delicat ventre  
Tire de si doux accords,  
Nous nous coucherons ensemble,  
Afin que sa voix nous emble  
De plaiser l'ame du corps.

Contens de telles merveilles,  
Là nous ferons apporter  
Maintes vineuses bouteilles  
Pour nostre soif conforter,  
Varians nostre liesse  
De dix mille beaux sujets,  
Tantost dessus l'herbe epaisse  
Regardans les gays objects  
Des fleurettes my-beantes,  
Tantost sous les eaux coulantes  
Se resjouyr les poissons,  
Et d'une eschine qui coupe  
L'onde, se ruer en troupe  
Autour des faulx hameçons.

Puis tout le long d'une lice  
Que maint fruitier arbrisseau  
De mille rameaux lambrisse  
En la forme d'un berceau,  
Tu me chanteras des carmes  
Non empoullez de fureurs,  
Ains pleins des douces allarmes  
Qu'amour fait dedans nos cœurs.  
Assez le prince de Gete  
De sa maudite sagette  
Trouble nostre nation,  
Sans que la Muse Tonante  
Nostre malheur nous augmente  
Par representation.

Il n'y a rien sur la terre  
Plus dommageable aux humains  
Que le monstre de la guerre  
Qui tout abat de ses mains ;  
Et n'y a rien au contraire  
Dedans ce mondain repere  
Plus propre aux hommes, qu'Amour  
Qui entretient toute essence.  
Donc, sans crainte qu'on nous tance,  
Carressons-le nuict et jour.

**VII. EN FAVEUR D'UN DE SES AMIS, AMOUREUX  
D'UNE DAME DONT LES LETTRES CAPITALES DES  
XII PREMIERS VERS PORTENT LE NOM.**

Angelique beauté qu'uniquement j'adore,  
N'aurez-vous point pitié de moy vostre servant ?  
N'aurez-vous point pitié de me voir si souvent  
Estre martyrisé du feu qui me devore ?

Belle, si vostre amour, qu'à mon ayde j'implore  
Et si vostre douceur ne donne allegement  
Au mal que jour et nuict je souffre en vous aimant,  
Vous me verrez languir plus que jamais encore.  
Hélas ! depuis deux ans j'attends vostre pitié,  
Espérant quelque jour de voir mon amitié  
Recevoir le profit du bien qu'elle souhaite.  
En Amour la longueur est un fascheux ennuy  
Voire une passion qui fait mourir celuy  
Qui aime ainsi que moy d'une amitié parfaite.

LOUANGE DE LA BLONDE.

Afin que la Blondelette  
Non moins que la Brunelette  
Face cas de mes escrits,  
Je veux d'un vers de tel prix  
Que l'or à la couleur blonde,  
Louanger par tout le monde,  
Les Nymphelettes qui ont  
Les yeux bleus et le poil blond.

Toute nostre France adore  
Celles dont le chef se dore  
D'un poil blond et dont les yeux  
S'azurent comme les cieux.

Ordinairement la blonde  
A la poitrine plus ronde  
Que la Brune et ses tetons  
S'honorent de deux boutons  
Plus vermeils qu'une serize,  
Et cache sous sa chemise

Je ne scay quelle toison  
Qui de rechef un Jason  
Feroit sortir de sa terre  
Pour tanter à la conquerre.

La tresse qui luit aux cieux,  
Que par vœu devotieux.  
La princesse Ægyptienne  
Appandit à Cyprienne  
Estoit blonde, et les rayons  
Du soleil que nous voyons  
Blondelets nous apparoissent ;  
Les fruicts mesmement qui croissent  
Pour nous substanter sont blonds.  
Si les bleds aux tuyaux longs  
Par les plaines ne blondoyent,  
Si les pommes ne jaunoyent  
Sur la branche, on n'en fait cas.  
Qui fait aimer les ducas  
Si non leur couleur dorée ?  
Couleur qui si fort agrée  
A l'apetit d'un chacun  
Qu'on ne craint malheur aucun  
Pour en amasser à force,  
Tant plaisante en est l'amorce.  
Bref en tout ce monde rond  
Il n'est rien beau s'il n'est blond.

Mais quel contentement est-ce  
De voir une blonde tresse  
Que mille Cupidonneaux  
Frisottent en mille anneaux ?  
Mais qui n'auroit l'ame esmeué  
De voir une œillade bleuë,

D'un petit sous-*ris* mignard,  
Vous lancer un doux regard ?  
Mon Dieu ! que de Mignardises,  
Mon Dieu ! que de friandises  
Ay-je aussi plusieurs fois veu  
Folast<sup>r</sup>er en un œil bleu !  
Celuy en sottise abonde  
Qui dit que la Dame blonde  
Est tousjours rude et tousjours  
Difficile au Dieu d'Amours,  
Et qu'il n'est que la Brunette  
Pour estre en Amour parfaite,  
Et pour s'eprendre soudain  
Du feu dont Amour est plein.  
Il est bien vray que la fille  
Brunelette est fort habille  
Au jeu d'Amour, mais pourtant  
La blonde l'est bien autant,  
Hors-mis qu'elle n'est si tendre  
Que la brunette à s'éprendre  
D'Amour et ne gouste pas  
Si tost ses friands appas,  
Ses douceurs et ses delices,  
Et ses plaisans exercices :  
Mais depuis que son ardeur  
Luy a chatouillé le cœur,  
Et qu'elle a eu dans la bouche  
Le mors, elle est moins farouche  
Que la brune et tous ses jeux  
Ne sont si non qu'amoureux.  
Elle s'esbat à toute heure  
A frizer sa cheveleure,

A mignotter son tetin,  
Et le bel escarlatin  
De sa bouchette petite  
Où s'esbat mainte Carite,  
A regarder son beau sein,  
A tenir nette sa main  
A voir si elle peut plaire  
En tout ce qu'elle veut faire.  
Elle est grave en son aller  
Et modeste en son parler,  
Et n'est pas si babillarde  
Ne si follement gaillarde  
Que la Brune et ses propos  
Ne sont si mal à propos.  
Elle ayme un petit la dance,  
Incessamment elle pense  
A se tenir proprement  
En un bel accoustrement,  
D'avoir la chausseure juste  
Et une façon auguste  
Comme la vierge Pallas ;  
Bref voyla tous les soulas.  
Dont la Nymphé blondelette,  
Dont la blonde Nymphelette  
S'esbat, alors que son cœur  
Sent la plaisante liqueur  
Dont Amour nous emmielle  
Doucelement nostre mouëlle.

A MATHURINE, FORT BELLE FILLÉ.

Vostre beauté Mathurine  
M'a mis dedans la poitrine  
Ne scay quel ardent tizon  
Que je ne sçaurois esteindre  
S'il ne vous plaist de me joindre  
D'une douce liaizon.

Donc, par vos yeux agreables,  
Par vos attraits amyables  
Et par la blonde couleur  
De vostre tresse jolie,  
Mignonne, je vous supplie  
De m'oster ceste chaleur.

Ce vous sera peu de gloire  
D'avoir dessus moy victoire  
Par une aspre mauvaistié!  
Vous aurez, ô ma belle Ange,  
Mille fois plus de louange  
De prendre de moy pitié.

La pitié est fort séante  
A une beauté riante  
Comme la vostre. Là donc  
Ne me soyez point farouche  
Et sur cette molle couche  
Couchez-vous de vostre long;

Puis en cette douce sorte  
Je vous ouvriray la porte  
Par où nous pourrons tous deux  
Entrer en la douce voye  
Qui plus droictement convoye  
Au bon-heur des Amoureux.

COMPARAISON DE LA LUNE ET DES DAMES.

La lune palle est moiteuse,  
Et la rougeastre est venteuse,  
La blanche ayme le temps beau ;  
Donc à bon droict (ce me semble)  
Tout genre de Dames semble  
A ce nocturne flambeau.

La dame palle est pisseuse,  
La rougeastre est vessisseuse,  
La blanche ayme le plaisir,  
Et toutes, comme la lune,  
Ayment la nuict sombre et brune,  
Pour chevaucher à loisir.

VIII

Resjouys-toy, mon cœur, ceste fiere beauté  
Qui te dedaigne tant, peu à peu devient laide.  
Le ciel n'eust peu t'offrir un plus brave remede  
Pour te vanger d'Amour et de sa cruauté.  
En elle ne vit plus cette nayfveté  
De roses et de lis, et ore la possede  
Un visage terny qui en palleur excede  
Celuy d'un que la fievre a dix ans tourmenté.  
Les Graces et les Ris ne luy font plus escorte,  
Ell'n'a non plus de chair qu'une carcasse morte  
Et ses yeux qui d'espoir si longtemps m'ont repeu  
Ne lancent plus leurs rays d'une œillade si prompte.  
Hé Dieu ! que j'estois sot de faire tant de conte  
D'une chose si vaine et qui dure si peu !

## CHANSON

J'ay veu que j'estoy le premier,  
Mignonne, en vostre bonne grace ;  
Mais ore j'y suis le dernier,  
Et cent autres tiennent la place  
Que je tenois auparavant  
Que vous fussiez pareille au vent.

J'ay veu que nul ne vous plaisoit  
Sinon moy, legere Madame,  
Et qu'aucun que moy n'attizoit  
Le feu d'amour dedans vostre amie ;  
Mais ores le brasier de cent  
Plus que le mien y va croissant.

J'ay veu qu'il n'y avoit que moy  
Qui baisotoit ces franches roses,  
Que sur vos levres j'aperçoy  
Malgré le temps tousjours ecloses,  
Mais ores je les voy toucher  
De cent et n'en ose approcher.

J'ay veu que j'avois à souhait  
De vostre sein la jouyssance,  
Et de vos deux tetons de laict  
Messagers de votre jouvance ;  
Mais ores cent m'empeschent bien  
La jouyssance d'un tel bien.

Vrayment je n'eusse jamais creu  
Quand on me l'eust juré, Madame,  
Que dedans vous il y eust eu  
Une tant et tant legere ame,  
Et que m'eussiez voulu laisser  
Pour cent autres en caresser.

IX.

C'est grand cas que ma dame a tousjours quelque  
[affaire

Toutes et quantes fois que chez elle je suis :  
Si tost qu'elle m'y voit elle traverse un huys,  
Elle fait mille pas sans qu'il les faille faire ;  
Et tandis que j'y suis rien ne luy scauroit plaire,  
Tout se fait au rebours, elle a cent mille ennuis :  
Bref tousjours avec moy chez elle je conduis  
Les braillemens, les cris, le soing et la colere.  
Si un autre y survient, d'un visage riant  
D'un accueil gracieux elle va suppliant  
De s'asseoir au contouër ou d'ouyr sa niece  
Jouer de l'Espinette, ou de la voir danser.  
Madame il ne failloit, afin de me chasser,  
User de telle ruse et de telle finesse !

X. CONTRE UN ROUSSEAU

Pour m'avoir abusé sans nulle occasion,  
Miserable Rousseau, dont la sueur infecte  
Est en infection si puantment parfaite  
Qu'il n'est en puanteur autre perfection ;  
Je te souhaite, infect, le tourment d'Ixion,  
Le Rocher de Sizyphe et bref je te souhaite  
Tout ce qu'à son Ibin l'ingenieux Poëte  
Souhaite avecque tant et tant d'affection.  
Perfide avaricieux, pour si petite somme  
Devois-tu courroucer la verve d'un tel homme

Que moy, qui peux t'ourdir un licol en mes vers ?  
Devois-tu pour un rien t'acquérir un diffame  
Qui mesme te suivra jusques dessous la lame,  
De la lame à Charon, de Charon aux enfers !

XI. AU MESME.

On l'a veu ce vilain, ce traistre, cet infame  
Cercher par les bourdeaux de Paris et de Tours,  
Sans vergogne et sans peur ses lubriques amours,  
Peu soigneux du serment qu'il a fait à sa femme.  
Si donc impudemment il parjure son ame  
Et viole la foy qu'entre les saints discours  
De l'Eglise il promist à celle qui tousjours  
Luy conserve l'honneur de sa pudique flamme ;  
Si donc il ose tant contre le Saint-Esprit  
Contre les saints decrets du sauveur Jesu-Christ,  
Pourquoy n'eust-il osé contre moy telle chose ?  
O seigneur, venge-nous et permets que cet or  
Qui l'a fait perjurer, luy face plus de tort  
Que ne fist oncques l'or de Delphe ou de Tolose

DE C. D.

Catin a de l'ententement  
De ne souffrir que l'on la baise ;  
Car par un tel attouchement,  
On scauroit bien qu'elle est punaise.

D'ARETHUSE

Tu voudrois donc belle Arethuse  
Que toute pûte fust sans nez ?  
Si ces vœux t'estoient ordonnez,  
Vrayment tu serois bien camuse.

A PACOLLET

Pacollet, tu ne fais que médire de moy  
Quelque part que tu sois, et moy tout au contraire  
De bien dire de toy. Mais j'ayme mieux me taire ;  
Car un chacun sçait bien que je mens comme toy.

DE MARMOT ET DE SA FEMME

Marmot, ta femme est si jolie  
Et de tant de grâces remplie,  
Què si le puissant Jupiter  
M'en avoit donné trois de mesmè,  
J'en don'rois deux à Lucifer  
Afin qu'il m'ostast la troisiésme.

XII. A M. MANDAT, LIEUTENANT CRIMINEL  
A TOURS

Helas ! pourquoy faut-il, o Juge, que je baille  
Des tesmoins contre cil qui m'a tant offensé ?  
Ne void on pas assez par son œil enfoncé,  
Par son museau de rat, qu'il vaut moins qu'une  
Ne void on pas assez par sa difforme taille [maille ?  
Par son col gresle et long, par son dos avancé  
Par ses mains de guenon, par son poil hérissé  
Qu'il ne propose en soy aucun dessein qui vaille ?  
Ne void ou pas assez par son visage sec,  
Par son teinct de Lebrou, par son sein de rebec  
Par ses pieds de pendu, par son traistre langage,  
Par son trot harassé et bref par son maintien,  
Qu'il ne vaut, ne valut et qu'il ne vaudra rien.  
Pourquoy donc voulez-vous un autre tesmoignage ?

XIII. DE GRELURETTE

Depuis le bord du Rhodien colosse  
Jusques icy, et d'icy jusqu'au bord  
Où le soleil se repaist et s'endort,  
Et d'où il dort jusqu'aux rives d'Escoffe,  
Il ne se trouve une aussi fausse rosse  
Que Grelurette, et croy (sans faire tort  
A son renom) que tout encombre sort  
De sa maudite et monstrueuse bosse.  
Comme jadis le grand cheval de bois  
Versa dans Troye un monde de Gregeois  
Pour ruiner le demeurant d'Achille;  
Ce monstre infect hors de son dos vouté  
Verse dans Tours toute mechanceté,  
Tant sa bosse est en trahisons fertile.

XIV. A UN PETIT ATHEISTE

Quoy, Mastin ! penses-tu que je me scandalise  
Des propos imposteurs que tu forges de moy,  
Pour donner du plaisir à tels galands que toy ?  
Jamais pour un Maraud je ne me formalise.  
Si contre Jesu-Christ, si contre son Eglise  
Si contre les decrets de la chrestienne foy  
Tu oses blasphemer impudemment, pourquoy  
N'os'rois tu contre moy faire telle entreprise ?  
Va, jappes tout ton saoul, je t'en donne congé :  
Dis de ça, dis delà (o Mastin enragé)  
Qu'on me doit moins priser qu'une puante fange;  
Que je suis un larron, un perfide, un pipeur.  
De ces injures-là je n'auray point de peur ;  
Car d'un homme méchant le medire est louange.



LA DESCRIPTION DE BISTOQUET, MON CHIEN.

A MONSIEUR DES CHASSES

En attendant que la bonté  
De Dieu me rende la santé,  
Et me guérisse cette playe,  
Penetrante jusqu'à la taye  
Qui m'enveloppe le cerveau,  
Tant la dextre de ce bourreau  
De cet infame Grelurette  
Frappa traistrement sur ma teste,  
Et pour tromper l'oysiveté  
Mere de toute iniquité,  
Je me suis enhardy d'escrire  
Cette ode pour te faire rire,  
O Charles, mon tout, et aussi  
Pour flatter un peu mon souci.  
Or donc prepares les oreilles  
Pour ouyr les rares merveilles  
De Bistoquet mon cher mignon,  
De Bistoquet mon compagnon,  
De Bistoquet ma douce cure,  
De Bistoquet où la nature  
Fait voir les plus riches tresors  
Qu'elle ayt pour accomplir un corps  
De chien, et pour le rendre unique  
En la perfection canique.

Bistoquet a l'œil clair et prompt,  
Bistoquet porte un large front,  
Bistoquet a l'oreille grande  
Et basse, ainsi qu'on la demande;  
Bistoquet a le ris mignard,  
Bistoquet a le nez camard  
Du quel mignardement il pousse  
Une haleine souefve et douce,  
Bistoquet a tout le menton  
Couvert d'un noirelet cotton,  
Bistoquet a la gorge ouverte,  
Bistoquet a la voix diserte  
Et n'est, en ce rond terrien,  
Chien qui persuade si bien  
Par un chienique murmure,  
Qu'on luy donne de la pasture,  
Que luy qui d'un jappement doux  
Ayant les pieds sur vos genoux  
Si doucettelement vous convie  
De luy entretenir sa vie,  
Qu'on ne sçauroit lui desnier  
Cela dont il vous vient prier.  
Bistoquet a petite pate,  
Bistoquet a peau delicate,  
Bistoquet a le corps fort court,  
Bistoquet n'est nullement lourd,  
Bistoquet a la dent d'yvoire,  
Bistoquet est de couleur noire,  
Et sur luy rien ne se peut voir  
Que son ventre qui ne soit noir.  
Bistoquet a fort grosse crouppe,  
Au bout de la quelle une houppe

De poil se voit bragardement,  
Dont il couvre son fondement.  
A peine sa levre infantine  
Se desistoit de la tetine  
Qui l'alaictoit dans le berceau,  
Que pour le rendre un peu plus beau  
Et plus agréable à la veuë  
Si raz ou luy couppa la queuë  
Qu'il luy en est bien peu resté  
Pour chasser la mouche en esté.

Bistoquet porte une sonnette  
Au col, qui sans cesse caquette ;  
Car sans cesse il va ou il vient,  
Ou tantost court, ou tantost tient  
Quelque peneau dont il se jouë,  
S'en battant l'une et l'autre jouë.

Bistoquet est un peu paillard  
Et tranche si bien du mignard  
Faisant l'amour, qu'il n'y a chienne  
Que tout aussitost il ne tienne  
Et ne la bistoque gayment  
D'un canique bistoquement,  
Tant il a joyeuse braquette.

Bistoquet est de bonne guette  
Et dès qu'on touche le loquet  
Pour ouvrir l'huys, ce Bistoquet  
En grommelant, court à la porte  
Où il jappe de telle sorte,  
Que celuy qui desire entrer  
N'oseroit le seuil pénétrer  
S'il n'en a bonne cognoissance.

Bistoquet n'est point sur sa panse,

Bistoquet n'est aucunement  
Vilain, car tout soudainement  
Qu'il a cagat, il prend la cure  
De couvrir toute son ordure  
Et de se traîner le fessier  
Contre terre pour l'essuyer.

Outre ces choses, la Nature  
A doué ceste créature  
De l'entendement le plus beau  
Qu'on peut souhaiter au cerveau  
D'un chien. Il cognoist au visage  
D'une personne le courage ;  
Quand quelqu'un de nous est fasché  
Il ne bouge d'estre caché  
Et quand on n'est plus en colere,  
On ne vit jamais telle chere.  
Bistoquet saulte comme un daim,  
Bistoquet est viste et soudain  
A vous faire mille passades,  
A vous faire mille gambades,  
Mille tours et mille retours ;  
Quelque fois arrestant son cours  
Il se tapist contre la terre  
Et puis regaloppant grand'erre,  
Il se jette sur un chapon  
Qu'on nourrist en nostré maison  
Et, pour luy dresser une embuche,  
Il se met derrière une buche,  
Ou en quelque coin escarté  
Où il n'y a point de clarté.

Mais au pris des promptes soupplesses,  
Des courbettes, des gentillesse

Qu'il fait avecque nos deux chats  
Ce n'est rien. Mon Dieu ! quels ébats  
Quand ils courent l'un après l' autre  
Ou quand quelqu'un d'entre eux se veautre  
Dessus le dos, pour provoquer  
Les deux autres à l'attaquer.  
Tantost un chat ouvrant sa patte.  
Desguêne cela dont il gratte  
Pour faire signe à Bistoquet  
De n'approcher de son roquet.  
Le chien voyant la patte croche,  
N'ose pas de luy faire approche  
Se contentant de sautiller  
Autour et de loin le piller.  
Mais sautant en cette maniere,  
L'autre le prend par le derriere,  
Luy poignant de ses pieds griffus  
Et le dessous et le dessus  
De sa croupe qui se deschire  
Quand de tels crocs il la retire ;  
Ce qui le met en tel courroux  
Que sans plus craindre ces Marcoux,  
Il se jette sur leur fripp'rie  
Qui fait que l'un et l'autre crie,  
Fuyant les dents de ce guerrier.  
L'un tire à guarand un grenier,  
L'autre enfilant une chatiere  
Se sauve dans une goutière.  
Bistoquet qui cherche raison  
De leur meschante trahison,  
Les fuit, les jappe, les pourchasse,  
Çà et là leur donnant la chasse.

Voire d'un cœur si généreux  
Il court et recourt après eux,  
Que s'ils ne gravoient tout à l'heure  
Sur les traveteaux, je m'assure  
Qu'il les mettroit en cent morceaux  
Malgré leurs ongles de corbeaux.

Ce n'est pas tout, Bistoquet roule  
Sur la terre comme une boule.  
Bistoquet se tient tout debout  
Et fait bien autre chose et tout ;  
Car pour faire guerre à la mouche  
Dessus son eschine il se couche.  
Bistoquet abboye le vent,  
Bistoquet vesse peu souvent,  
Bistoquet jappe aux arondelles,  
Bistoquet galoppe après elles,  
Bistoquet sçait bien reculer  
Un os du feu sans se brusler,  
Le tirant avecques la jambe  
Subtilement hors de la flambe.

Bistoquet sçait le point d'honneur,  
Et si quelque plus grand seigneur  
De chien que luy passe en la rue,  
Très-humblement il le salue.  
Le plus souvent après disner  
Bistoquet mene promener  
Par sous les bras, en mon bocage  
Les chiennes de noble lignage  
Et leur donne la collation  
De quelque grange de chapon,  
Ou de quelque fraîche carcasse  
De poulle d'Inde, ou de Becasse.

Et bien (mon Charles) ay-je pas  
Trop d'heur d'avoir en ce lieu bas  
Cette gentille creature,  
Ce Bistoquet où la nature  
Fait voir les plus riches tresors  
Qu'elle ait pour accomplir un corps  
De chien, et pour le rendre unique  
En la perfection canique ?  
Je te proteste, si j'avois  
La science, l'art et la voix  
Qu'avoit le chantre Sulmonide  
(J'entends l'ingenieux Ovide)  
Que jamais mon cher Bistoquet  
N'iroit vers le sombre parquet  
De Minos ny de Rhadamante ;  
Ains comme une estoille flambante  
Luyroit au ciel, fait compagnon  
Du chien de l'humide Orion.

O gentille petite beste,  
Jamais ne tombe sur ta teste  
Aucun méchef et loing de toy  
Tousjours soit le facheux esmoy  
D'une demangeante gratelle !  
Jamais ta gaillarde cervelle  
Ne puisse enrager, et jamais  
Un camp fourmillant et épais  
De puces né fassé entreprise  
De se loger en ta chemise  
Pour t'importuner, et que nul,  
Quand tu seras cul contre cul  
Conjoint avecque quelque chienne  
Inopinément ne te vienne

De coups de baston accabler  
Pour vous faire desassembler,  
Charles, mon Tout, je te supplie  
De recevoir cette folie  
D'aussi bon cœur que j'ay desir  
Qu'elle t'apporte du plaisir,  
Et que je souhaite à ma teste  
La fin du mal qui la tempeste.





## LES EPITAPHES

---

DE P. DE RONSARD

ROY DES POETES FRANÇOIS

Il ne faut plus aller dessus Parnasse  
Boire de l'eau, ny dormir au profond  
De l'ancre creux où les neuf Muses sont,  
Pour estre fait aussi docte qu'Horace.  
Il ne faut plus, pour esmouvoir en Thrace  
Encore un coup les montagnes qui font  
Esmerveiller les Astres de leur front,  
Suyvre Apollon et son fils à la trace.  
Il faut sans plus venir devotement  
S'agenouiller dessus ce monument  
Et prier Dieu sur le corps qu'il enserre  
Et dire ainsi : o Seigneur tout-puissant,  
Aymes l'esprit de ce corps pourrissant  
Autant la haut que tu fis en la terre.

## EPITAPHE

De deffunct Michel Guy mon pere, vivant procureur  
Au siege presidial de Tours, qui deceda le x jour  
De fevrier 1595 âgé de LXV: ans.

### L'OMBRE AU PASSANT

Michel Guy n'est pas mort, comme pense l'ignare.  
L'homme ne tombe point au fond du monument.  
Ce qui de l'homme meurt n'est l'homme aucune-  
Ains un pesant fardeau duquel il se separe. [ment,  
Le vray homme est l'esprit. Donc, Passant, ne t'egare  
Jusques à là d'enter en ton entendement  
Que Michel Guy soit mort : il est au firmament  
Où, comme un astre clair, il reluit nouveau phare.  
Vray est que le sujet qui ça bas l'arrestoit  
J'entends son corps humain, repose en cet endroit  
Attendant que Jésus de rechef le r'anime,  
Pour luy faire jouyr avecques son esprit  
Du bien qu'il a promis dedans sont saint Escrit,  
A ceux qui l'ont servy d'un vouloir magnanime.

## COMPLAINCTE DE L'AUTHEUR

### SUR LA MORT DE SON PÈRE ET D'UN SIEN FRÈRE

Quand serez-vous soulez, astres pleins de malheurs  
D'amonceler en moy douleurs dessus douleurs ?  
Quand serez-vous saoulez, o citoyens celestes,  
De me voir endurer tant et tant de molestes ?  
Et toy, cruelle mort, coupable de mon dueil  
Et de tant de torrents que debonde mon œil

Dy-moy, fiere, dy moy quand ta main plus felonne  
Que celle de Mavors, que celle de Bellone  
Cessera d'exercér son homicide effort  
Dessus nostre maison qu'elle met à la mort !  
O dure cruauté ! Ainsi la jeune rose  
Trespasse par la pluye avant que d'estre éclose ;  
Ainsi le Lys Francois trop vivement atteint  
De chauld, perd en naissant et la grace et le teinct.  
Ainsi le fruit nouveau, de quelque main de marbre,  
Avant que d'estre meur est arraché de l'arbre.  
Mais las ! que t'ay-je fait ? Quels pechez apparens  
T'excitent à m'oster mes plus proches parens ?  
Est-ce point que tu es secrettement fâchée  
De voir triomphamment ma teste empanachée  
De tant de lauriers verds, qui malgré ta rigueur  
Seront à tout jamais en force et en vigueur ;  
Et qui, malgré les traits de tes fieres tirades,  
M'empêcheront de voir les averniques rades ?  
O dure ! si cela est cause de l'esmoy  
Qui te rend si despote à l'encontre de moy ;  
Si cela est le mal dont tu es outragée  
Ne t'en estois tu pas suffisamment vengée  
Dessus mon Geniteur, las ! que ta cruauté  
Longtemps devant ses jours a de ce monde osté ;  
Car selon des humains l'ordinaire carrière,  
Il devoit voir encor dix bons ans la lumiere.  
Il me semble, cruelle, homicide et sans cœur,  
Que tu devois du tout esteindre ta rigueur,  
Ton courroux et ton fiel, pour le prix de la vie  
D'un tel homme où le ciel et la nature amie  
Prodiguement avoient employé leurs tresors  
Pour le rendre admirable et d'esprit et de corps.

Depuis que du grand Dieu la parole feconde  
A basty le pourpris de ce visible monde,  
Qu'il a peuplé le ciel, les terres et les airs  
Et le pere Océan de mille corps divers,  
Il ne s'est point trouvé homme plus debonnaire.  
Il estoit de vertu le vivant exemplaire ;  
La foy, la verité l'accompagnoient tousjours  
Et envers Dieu estoient ses plus fermes amours.  
Tesmoins cent mille ennuis et cent mille traverses  
Qu'il a souffert, durant que les armes perverses  
Des mutins Huguenots la France maistrisoient,  
Et l'Eglise de Dieu en tous lieux mesprisoient,  
Faisans, impiété! des Temples venerables  
Des marchés trafiqueurs et des ordes estables !  
Toutefois son amour envers le tout puissant,  
Sa foy, sa verité, son cœur obeyssant  
A l'endroit de son Roy et de Tours sa patrie,  
N'ont peu brider le cours de ta prompte furie  
Ny de l'ire indiscret que tu as contre moy  
Sans que j'aye à escient commis rien contre toy.  
Et as du mesme dard dont tu occis mon pere,  
Occis (ô cruauté) mon plus ainé beau-frere,  
Hommes qui ne devoient pour nos secrets debats  
Augmenter le troupeau des ombres de là-bas.  
Mais voyant qu'autrement tu n'avois la puissance,  
Pour te venger de moy, de me faire nuysance,  
Tu les as mis à mort presque en mesme saison  
Usant en leur endroit de lasche trahison.  
A peine fermoit-on le tombeau de mon pere  
Qu'il le faillut r'ouvrir pour y mettre mon frere ;  
A peine achevoit-on la pompe du premier  
Qu'il faillut commencer la pompe du dernier ;

Et à peine pour l'un sortait-on de l'Eglise,  
Qu'il y faillut rentrer pour pareille entreprise,  
Pour un mesme subject et pour un mesme dueil,  
Si qu'un double tourment nous espuisoit de l'œil  
Mille ruisseaux larmeux, qui le long de nos faces  
Distilloient tout ainsi que, par penchantes traces,  
Distillent en hyver mille petits ruisseaux,  
Des neiges, quand Phœbus les reconcrit en eaux.  
Helas ! mon pere cher, failloit il que la vie,  
A mon occasion vous fust ainsi ravie !  
Helas ! mon frere cher, failloit-il que vos jours  
A mon occasion demeuraissent si courts !  
Que je suis malheureux d'avoir esté la source  
Du trespas qui a fait si petite la course  
De vos ans, qui devoient n'avoir aucune fin  
Pour les belles vertus que possediez, afin  
Qu'aux siècles à venir la race qui doit naistre  
Vous voyant, eust appris a cherir et cognoistre  
L'honneur et la vertu, las ! qui par vostre adieu  
Pour vous suivre tousjours, ont delaissé ce lieu :  
Mais ne vous souciez, ames tres-generieuses  
Et ne me soyez point pour ce fait ennuyeuses ;  
Si par moy le trespas vous a fait trespucher  
Au tombeau, j'ay pouvoir de vous en arracher,  
Et de vous redonner une plus seure vie  
Que celle qu'il vous a traistrement ravie,  
Ainsi que par le son du luth qui est aux cieux  
Orphée retira de l'enfer soucieux  
Son espouse Euricide ; ainsi que ce grand Prince,  
Qui tua les géans de chacune province,  
Osta par sa vertu de l'Orque tenebreux  
Alceste et celuy-là qui eut le cœur si preux

Que sans crainte de mort combatit dedans Crete  
Le monstre renfermé dans l'enceinte secrete  
Du labyrinth subtil et s'en rendit vainqueur,  
De son branc estranger luy trapersant le cœur.  
Ainsi je veux tirer hors de la fosse noire  
Vos corps, les ranimant d'une éternelle gloire,  
Et par l'art qu'Apolon m'enseigna des le bers,  
Rendre à jamais vivans vos noms par univers.  
Et ne veux pas souffrir que la tombe retienne  
Nulle de vos vertus. Je veux que tout revienne;  
Je veux qu'il n'y ait lieu des yeux tant retiré  
Que vostre los n'y soit à jamais admiré :  
Et pour contrevanger la vengeance qu'a prise  
Sur vous, pour mon subject, la mort qui tout mesprise,  
Je graveray si bien sur l'eschine du Temps  
Vos noms, qu'ils dureront tousjours en leur printemps  
Printemps ou fleuriront les diverses fleurettes  
De vos belles vertus, où, comme les Avettes  
Les hommes amateurs du philtre de l'honneur  
Suçeront à longs traits affamez de vostre heur.  
Il me semble desja que je vous voy revivre  
Et que je voy despeints au plus beau de mon livre  
Vos visages ayez et toutes nations  
Y lire vos honneurs et vos perfections,  
L'un admirant la foy qu'aviez vers vostre Prince  
Et vers l'autorité de Tours vostre province,  
L'autre vostre equité à l'endroit des cliens,  
L'autre vostre douceur envers les supplians,  
L'autre votre amitié vers l'Eglise Romaine,  
Eglise d'où despend le salut qui nous meine  
Là haut auprès de Dieu, pour nous paistre à souhait  
Du bien qu'en verité sa parole promet.

Cependant reposez, ô bien heureux genies  
Dans le giron muet de vos tombes unies,  
Et recevez de moy ces larmes et ces cris  
Et les accents piteux de ces tristes escrits.  
Tandis je vay m'enfler des ondes de Permesse  
Afin de m'acquiter envers vous de promesse

### SONNET

EN FORME DE PROSOPOPÉE A FEU JEAN DE LA RUE

Voicy donc où ton corps chrestienement repose,  
Cher amy ? voicy donc où il est enterré ?  
Voicy donc le sepulcre où il est enserré !  
Voicy donc où la mort mille morts me propose !  
Voicy donc où mon œil ne doit faire autre chose  
Que pleurer ; voicy donc où tout desespéré  
De jamais plus revoir ton front tant désiré  
Il faut qu'à tous ennuis mon âme se dispose ?  
Helas ! qui eust pensé qu'un homme tel que toy  
Eust esté condamné d'obeir à la loy  
De la mort qui trop tost en la fosse te rue.  
Muses, vous nous trompez ; vos sciences n'ont pas  
Pouvoir de garentir vos sujets du trespas :  
Par trop je le cognois en mon cher de la Rue.

DE FEU JEAN MARTIN DIT PALLUAU

Afin que ton renom vive eternellement  
En despit de la mort qui t'a cruellement,  
Palluau, mis au fond de ceste fosse noire,  
Je le veux engraver au temple de memoire,  
Je le veux cizeler dessus le dos du temps  
Et le rendre à jamais pareil à un printemps.

De l'homme vertueux le renom doit sans cesse  
Vivre entre les vivants d'une belle jeunesse.  
Passant arrête un peu, ce lugubre escribeau  
Te veut faire sçavoir qu'icy gist Palluau,  
Palluau qui estoit l'ornement de Touraine,  
Et l'est ore du ciel, par la Parque inhumaine.  
Inhumaine vrayment, qui nous l'a sans mercy  
Ravy pour l'eschanger en un astre éclaircy.  
Autant que la splendeur du diamant surpasse  
Le lustre pallissant d'une jaune topasse,  
Autant ce bon vieillard surpassoit en bonté  
Tous ceux qui de son temps vertueux ont esté.  
Il estoit bon chrestien, il aymoît la justice,  
Il haïssoit à mort la maudite avarice ;  
Il estoit fort humain et fort officieux ;  
Comme peste il fuyoit les hommes vicieux,  
Il estoit libre et franc et maintenoit sa vie  
En honneste renom et ne portoit envie  
A autre quel qu'il fust, et ne s'entremesloit  
Des affaires des grands, ny jamais n'en parloit.  
Il estoit toutesfois tres-fidelle à son Prince  
Et fust mort volontiers pour garder sa Province.  
Tesmoin en est le traict qu'il joua finement  
Aux Ponts, lorsque la ligue y versa rudement  
Un armé tourbillon de soldats effroyables,  
Qui menaçoient nos murs des coups espouvantables,  
De leurs doubles canons, qui d'un gosier ardent  
Vomissoient contre Tours un tonnerre grondant.  
Ce bon vieillard estant en une maisonnette  
Que gentille il avoit près d'une fontainette  
Qu'on nomme Grouaizon, fust surpris des pietons  
De la ligue, qui lors de leurs noirs hocquetons

L'effroyerent un peu ; toutefois (fort affable  
Qu'il estoit) les pria de se seoir à sa table  
Et taster de son vin, ce qu'ils firent soudain  
Aiguillonnez, je croy, d'une excessive faim.  
Le vin estant failli, il leur dit : Je desire,  
Messieurs, que vous buviez du vin qui soit moins pire  
Que celuy qu'avez bu, et pour ce tout exprès  
Je m'en vay vistement vous querir icy près  
De tres-excellent vin. Ces ligueurs l'en supplient  
Et au bruit de ce vin leur fureur ils oublient.  
Donc il part et s'en va portant dedans son poing  
Un flacon pour monstrier qu'il n'alloit gueres loing.  
Si tost que de vingt pas il esloigna leur face,  
Il se coule en renard tout le long d'une trasse  
Dont le bout respondoit sur le bord areneux  
De Loire, où il trouva (tant lors il fut heureux  
Un batteau qu'il deslie, et luy mesme se passe  
La riviere, et s'en vint d'une joyeuse face  
Dedans Tours raconter comment il avoit peu  
Se sauver des ligueurs, apres avoir bien beu.  
Acte qui ne fut moins estimé des gendarmes,  
Qui pour lors dedans Tours, haletotent en leurs armes  
Du desir de monstrier l'ardente volonté  
Qu'ils avoient de mourir pour garder la cité,  
Que fut celuy que fist le valeureux Horace  
Lorsqu'il passa le Tybre armé de sa cuirasse  
Après avoir longtemps l'ennemy combattu  
Et que derriere luy le pont fut abatu.  
Nul n'estoit dedans Tours tant que luy debonnaire,  
Et dit-on qu'il ne fut jamais las de bien faire.  
Le pas de sa maison estoit ouvert à tous ;  
De nature il estoit fort benin et fort doux,

Bref de toutes vertus son ame estoit ornée ;  
Aussy pour ce sujet la jeunesse bien née  
De la ville de Tours le suivoit en tout lieu.  
Mesme les estrangiers l'honoroient comme un Dieu.

Las ! que ferois-tu plus, jeunesse Tourangelle ?  
Tu as perdu ton Pere et la Parque cruelle  
L'a mis dans ce tombeau. Donc pleine de douleurs,  
Verse eternellement un Ocean de pleurs ;  
Tire toy les cheveux et d'un main irée  
Que ta poitrine soit tout partout deschirée.  
Lamente jour et nuict sur son triste cercueil,  
Et ne porte jamais que vestemens de dueil ;  
Fais luy hault eslever dans la place publique  
Un simulacre fait de marbre magnifique,  
Afin que les enfans de tes enfans et ceux  
Qui à mille ans d'icy pourront naistre apres eux ,  
Voyans ce beau pourtraict, soient espoingts d'une  
De consommer le fil de leur fragile vie [envie  
Au train de la vertu ; et toy, devout Passant,  
Qui vas de cet escrit tes esprits repaissant,  
Après avoir versé des œillets et des roses  
Sur les ombres qui sont sous ceste lame encloses  
Et fait chrestiennement à Dieu ton oraison  
Pour l'ame du deffunct, retourne en ta maison  
Conter à tes enfans les vertus admirables,  
L'honneur, la sainte vie et les actes louables  
De deffunct Palluau qui fut durant le cours  
De sa vie, le roy des bons enfans de Tours.

DE HERONNIÈRE

Cy-gist en ce froid Cymetiere  
Le corps de déffunt Heronniere  
Qui cent ans au monde vesquit  
Et toutesfois il n'y acquit  
Autre plus precieuse gloire  
Que de bien manger et bien boire.  
Priez-Dieu loing de cet endroit,  
Car tout d'un coup il vous boiroit.

DE LUY-MESME

L'OMBRE PARLE AU PASSANT

Ne pleure dessus ce tombeau,  
Passant, car le corps qu'il enserre  
Fut ennemy mortel de l'eau  
Tant qu'il vesquit dessus la terre.  
Ce seroit troubler son sommeil  
Et augmenter son purgatoire  
Que de luy donner au cercueil,  
Au lieu de vin, de l'eau à boire.

D'UN QUIDAM QUI ESTOIT SI YVRE QU'EN MOURANT

IL NE PENSOIT PAS ESTRE MALADE

Cy-gist un homme qui pensoit  
Ne mourir quand il trespassoit,  
Et qui, mourant, estoit si yvre  
Qu'au monde il pense encore vivre

DE SCAY BIEN QUI

Cy-gist, froidement estendu  
Un qui pour s'estre morfondu  
Au soir attendant une Dame,  
A huict jours de là, cracha l'ame.

FIN.

AUX ENVIEUX

Que gangnes-tu de me reprend  
Envieux ; les hommes qui sont  
D'un jugement sain et profond,  
N'ont point d'oreilles pour t'entendre.



## L'AUTHEUR

### A SON LIVRE

---

Mon livre, si d'avanture  
Quelqu'un de bonne nature  
Te demande quel je suis,  
Dy-luy que je suis un homme  
Qui le temps point ne consomme  
En tristesse et en ennuis.-

Dy-luy que je prins naissance  
Dedans Tours, jardin de France  
Et ville de hault renom,  
Où encores on void l'urne  
De ce vaillant prince Turne,  
Dont elle tire son nom.

Dy-luy que je suis de race  
Ny trop haulte ny trop basse,  
Et que mon pere suyvoit  
Le Palais où la richesse

Luy fit assez de largesse  
Pour l'honneur qu'il y avoit.

Dy-luy, qu'ensuyvant sa voye,  
Le plus souvent je m'employe  
A soustenir au parquet  
La deffense d'un pauvre homme,  
Que quelque avare consomme  
Pour moins d'un petit bouquet.

Dy-luy que j'ay le visage  
Voilé d'un palle nuage  
Et entourné d'un poil noir ;  
Et que l'aspect de Saturne  
Me rend un peu taciturne  
Comme il est facile à voir.

Dy-luy que le fin Mercure  
A ma naissance print cure  
De me rendre prompt et vif  
Et que la douce Cythere  
M'enchargea son doux mystere  
Où je suis assez actif.

Dy-luy que des mon enfance  
J'ayme la belle science  
D'Apollon et des neuf sœurs  
Et que ma bouche fertile  
En abondance distille  
Sans contrainte leurs douceurs.

Dy-luy que je mourrois d'ire  
Si j'avois entendu dire  
Que quelqu'un eust plus de foy  
Plus d'honneur, et plus de crainte  
D'avoir l'ame double et feinte  
Et plus d'amitié que moy

Au surplus, dy-luy, mon livre,  
Que je veux mourir et vivre  
En la crainte du grand Dieu  
Et de sa Romaine Eglise,  
Que se suivray sans feintise :  
Et puis luy donne un adieu.

FIN.



---

*Achevé d'imprimer le mardi troisieme  
Febvrier mil cinq cents quatrevingts dix  
huit par Jean du Carroy, demeurant au  
Mont S. Hilaire, rue d'Ecosse.*

---

## EXTRACT DU PRIVILEGE DU ROY

*Par grace et privilege du Roy, il est permis à Nicolas de Louvain, marchand Libraire, demeurant à Paris, de faire imprimer et exposer en vente un livre intitulé les Premières Oeuvres Poétiques et Soupirs amoureux de Guy de Tours. Et sont faites défences à tous Imprimeurs et Libraires, et autres de quelque estat et condition qu'ils soyent, d'Imprimer, vendre, ny distribuer lesdits Livres d'autre impression que ceux que ledit de Louvain aura fait imprimer, et ce jusqu'au temps et terme de six ans finis et accomplis, sur peine de confiscation desdits livres par eux Imprimez ou vendus, et de deux cents escus d'amende, moitié applicable à nous, et l'autre audit de Louvain: Voulant en outre que mestant en brief au commencement ou à la fin de chacun desdits livres l'Extraict dudit Privilège, il soit tenu pour signifié et venu à la cognoissance de tous, comme plus amplement est déclaré audit Privilège. Donné à Paris le 21 Janvier 1598.*

*Par le Roy en son Conseil.*

**PERROT.**



## NOTES

Page 6, vers 9, 10 & 11. — Ce poème du Paradis d'Amour est curieux et le serait davantage encore si l'on pouvait donner quelques indications précises sur les familles des Demoiselles qui y sont dénommées. Aucun de ces noms ne figure aujourd'hui dans les annuaires de la Ville de Tours, ce qui semble indiquer que la population s'est entièrement renouvelée depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. — Le poète a eu soin de mettre à part les Demoiselles nobles et celles qui ne l'étaient pas. Nous allons, dans les notes ci-après, indiquer ce que nous avons pu découvrir au sujet du parentage de quelques-unes de ces beautés, dans les amours même du poète.

Page 6, v. 17. — Mlle Gardette était fille ou au moins parente de Victor Gardette, lieutenant-général au Pays et Duché de Touraine et conseiller du Roi.

Page 7, vers 1. — Les Cottereau, de la famille Cottereau de Vauderolle.

Page 7, v. 13. — La chevelure de Bérénice, dont les anciens avaient fait une constellation.

Page 8, v. 21. — Python la déesse de la persuasion.

Page 10, v. 23. — Mlle Jorret était fille d'un conseiller au grand conseil.

Page 12, vers 20. — Y avait-il une branche de la famille de Salignac établie en Touraine ? Les Salignac Fénelon étaient du Quercy.

Page 14, v. 7. — Mlle de Genne était la Francine de Baif. — Nous en avons donné la preuve dans les Poètes et Amoureuses du xvi<sup>e</sup> siècle. (Paris, Willem, 1877, in-8) pages 9-12.

Page 13, v. 17. — A ce vers commence la description des belles Tourangelles appartenant à la bourgeoisie.

Page 17, v. 5. — L'une des Demoiselles Drulyon avait le prénom de Marie. Elles étaient d'une famille riche & honorée.

Page 18, v. 5. — Mlle L'Huillier était fille du Contrôleur L'Huillier.

Page 21, v. 5. — Hortense : Hortensius, orateur Romain, rival de Cicéron.

Page 21, v. 29. — Mlle Robin était fille de Jean Robin et de Renée Lebreton.

Page 22, v. 17. — Mlle Chicoisneau s'appelait Marie.

Page 23, v. 3. — Il en était de même de Mlle de La Londe.

Page 27, v. 23. — Il joue sur le nom de la belle *Saget* à laquelle il applique tantôt l'épithète de *Sage*, tantôt le nom de *Sagette*, par allusion à la *Sagette* ou flèche de l'Amour.

Page 31, v. 3. — Nérée est habituellement l'anagramme de Renée.

Page 34, v. 25. — Vers de Ronsard. Guy ne se gêne pas pour ces emprunts qu'il ne dissimule point.

Page 37, v. 4. — Fouteau : Hêtre, encore usité dans beaucoup de provinces ; mais vieilli.

Page 40, v. 24. — Le Smyrnean : Homère qu'on a fait naître à Smyrne.

Page 42, v. 5. — Encore un vers de Ronsard.

Page 53, ligne 2. — Claude était probablement une petite servante de ce Vauderolle. — Cottereau de Vauderolle était lui-même poète.

Page 66, vers 1 et suivants. — Marie de La Londe, nommée dans le Paradis d'Amour.

Page 69, ligne 25. — Cet ami est peut-être lui-même, et peut-être son Anne s'appelait Beauhère.

Page 78, v. 26. — Etre camus signifie à la fois avoir le nez trop court, ou être attrappé.

Page 79, v. 20. — Lebrou : espèce de loup garou qui, sous la forme d'un grand chien blanc efflanqué, rôde la nuit autour des bergeries. En Berry, on l'appelle *la levrette*.

Page 80, v. 1. — J'ai vainement cherché qui pouvait être ce Grelurette, cet ennemi acharné de Guy, qui alla jusqu'à l'assaillir à coups de bâton sur la tête, si bien que le pauvre Guy en fut longtemps malade et faillit en mourir. Le nom est probablement un pseudonyme ou un sobriquet.

Page 86, v. 3. — *Graver* : Gravir.

Page 86, v. 4. — *Traveteaux* : Chevrons de la charpente d'un toit.

Page 93, v. 10 & suivants. — Ceci n'est qu'une figure de Rhétorique. Guy n'a en rien contribué à faire mourir son père et son frère.

Page 94, v. 4. — *Trapersant* : transperçant.

Page 95, v. 20. — Ce Martin était sans doute natif du bourg de Palluau, aujourd'hui arrondissement de Châteauroux (Indre).

---



## TABLE

NOTICE. . . . .	I
Aux Nymphes de Tours. . . . .	VII
Le Paradis d'Amour. . . . .	I
Les Mignardises amoureuses à Nérée. . . . .	2
Soupirs amoureux à Claude . . . . .	51
Les Meslanges. . . . .	61
La Description de Bistoquet. . . . .	79
Les Epitaphes. . . . .	87
L'Autheur à son livre. . . . .	99
Notes . . . . .	104



